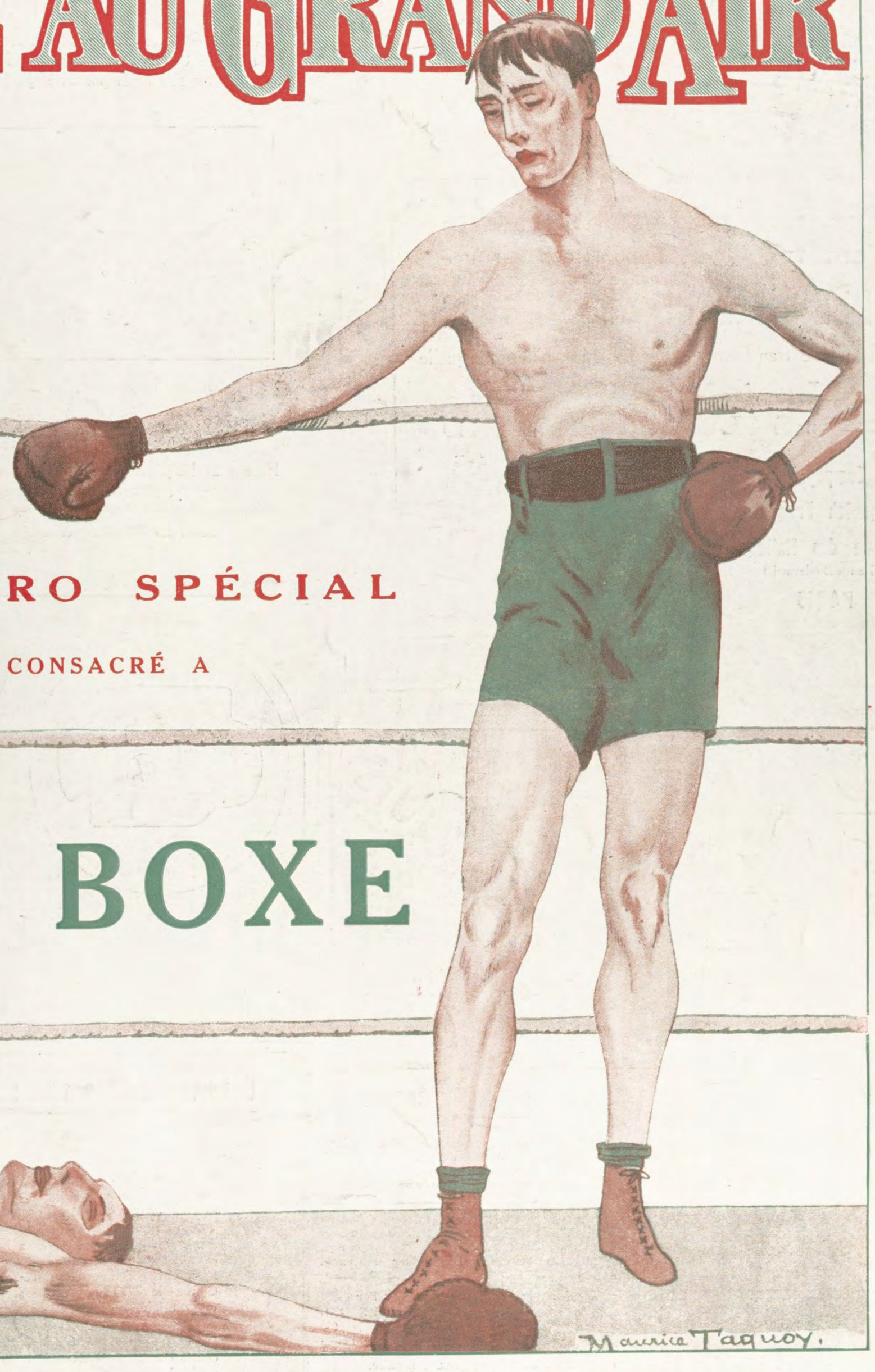
17e Année. — N° 802 Numéro double : UN franc. ÉTRANGER : 1 FR. 50. 31 Janvier 1914. — Tous les Samedis.

VIE AU GRAND AIR



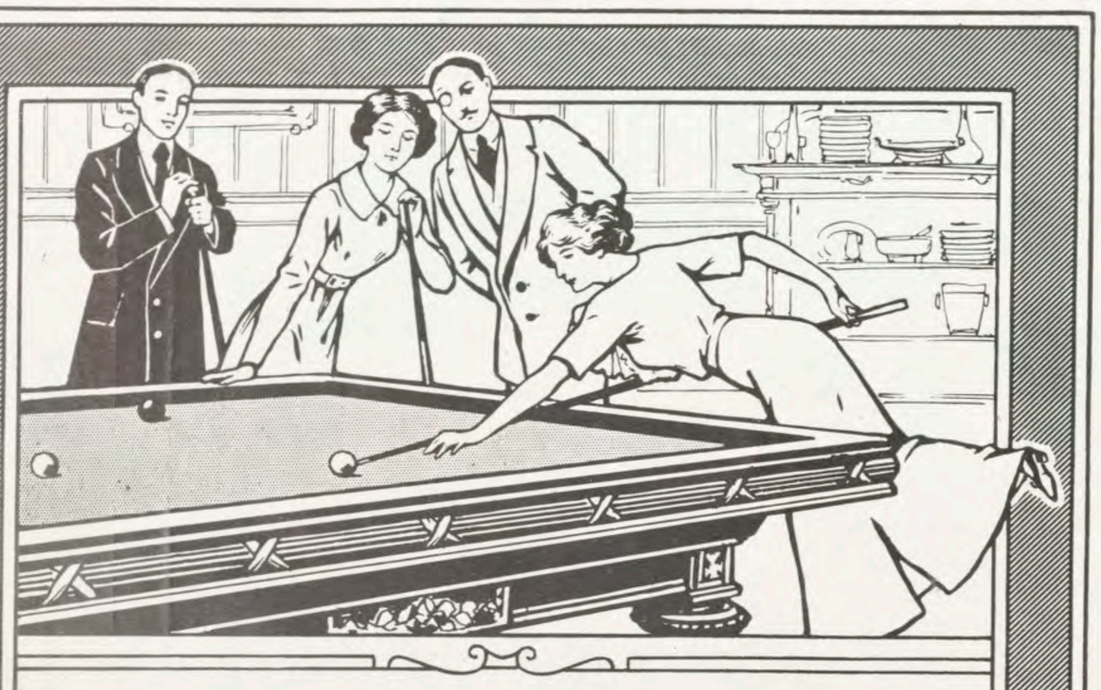
NUMÉRO SPÉCIAL

CONSACRÉ A

La BOXE

PIERRE LAFITTE & Cie

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

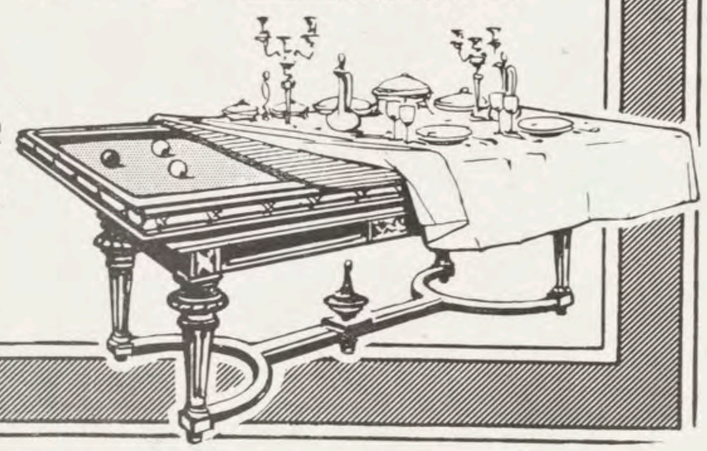


Aucun Appartement de Paris
n'est trop petit pour contenir une

TABLE-BILLARD BRUNSWICK

permettant de transformer en cinq minutes n'importe quelle

SALLE à MANGER
en **SALLE de BILLARD**



Compagnie
Brunswick Française
2, rue des Italiens
(Grands Boulevards)
PARIS

La Collection d'Art d'Excelsior

REPRODUCTIONS DE TABLEAUX DE MAITRE

Platinogravure 50×40 c/m avec grandes marges

Aux deux **Pastorales de Boucher** qui sont venues combler une lacune dans le portefeuille des amateurs d'estampes du 18e siècle, ***Excelsior*** vient d'ajouter deux ces scènes d'intérieur qui ont fait la gloire de **TÉNIERS**, " le Molière de la peinture " selon l'heureuse expression de Charles Blanc. Nul plus que le Maître flamand n'a fa montre de cette verve comique qui s'empare irrésistiblement des choses et les liv vivantes au rire de la postérité. Jamais la gaîté ne l'abandonne, gaîté vraie, profon et communicative.

Intérieur de cabaret, par **Téniers.**

Les cinq sens, par **Téniers.**

La COLLECTION d'ART d'EXCELSIOR comprend donc aujourd'hui **deux Boucher** et **deux Téniers.**

Pour tous les Lecteurs de la ***Vie au Grand Air,*** comme pour ceux d'***Excelsior*** le prix de chaque estampe est de **1** fr. **50** franco de port.

Adresser les demandes accompagnées de la somme de **1** fr. **50** à *EXCELSIOR,* 88, Champs-Elysées, Paris.

Dernière Création

Parfum LIBELLA

FAUTEUILS à MANIVELLES
mus par la personne assise

DUPONT
10, rue Hautefeuille
PARIS (VIe)
TÉL. : Gobelins 18-67
Catalogue franco

ESSUYAGES ASEPTISÉS
En vente partout

VERDICUS

EN BOITES de 1 Kilo.
3 QUALITÉS
. couleurs . blancs .
. Serviettes .

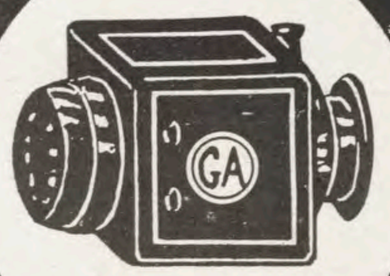
OFFICIERS MINISTÉRIELS

FERME de Trouvilliers, à Corbreuse (Seine-et-Oise). Cont. : 221 h. 62 a. 78. Rev. net : 12.500 fr. M. à p. : 275.000 fr. A adj. ch. not. Paris, 10 fév. S'ad. aux not. Mes PÉRONNE et ROBINEAU, 8, r. de Maubeuge, dép. ench.

Maison à Paris **R. des PETITS-CHAMPS,** 13. Rev. 25.890 fr. M. à p. 320.000 fr. A adj. sur 1 ench. ch. not. Paris, 10 fév. S'ad. aux not. Mes PÉRONNE et ROBINEAU, 8, r. de Maubeuge, dép. ench.

Vente au Palais, le 21 février 1914, à 2 heures.
TERRAIN à Paris, **FAUBg SAINT-HONORE,** 254, et rue Daru, 2. Contenance : 540 mètres. Mise à prix : 300.000 francs. S'adresser : Mes DANET, et BÉGUIN, avoués, et TOLLU, notaire.

Maison à Paris, **R. ST-MAUR,** 13 bis (11e). Cont. : 148 m. Rev. br. : 8.967 fr. M. à p. : 100.000 fr. Adj. s. 1 ench. ch. not., Paris, le 17 février, S'adresser Me FAUCHEY, notaire, 3, rue du Louvre.



ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE
LE PLUS PUISSANT "GEVA"

CATALOGUE 115 FRANCO
58, RUE DES PLANTES, PARIS - TÉLÉPHONE : SAXE 16-28

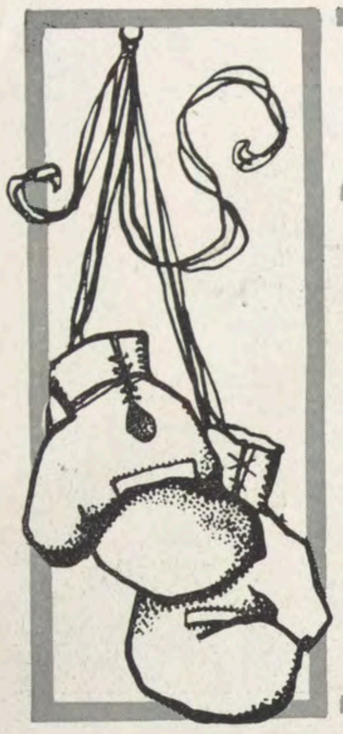
Construisez-vous une maison seul avec votre maçon ?

NON ! — Alors, pourquoi **commandez-vous** vous-même votre **CARROSSERIE** dans une maison qui vous imposera ses modèles — bien ou mal — ses idées — bonnes ou mauvaises — et où vous devrez vous astreindre à surveiller vous-même tous les détails de l'exécution que vous ne connaissez peut-être pas à fond ?

Avant de vous décider, consultez M. Vinet, ancien carrossier, qui a créé et lancé les conduites intérieures, les carrosseries amovibles, les 3 et 4 baquets sport (Hispano-Suiza), les conduites intérieures extra-basses, etc. Ayant vendu son usine à la Société de Carrosserie de Luxe (actuellement en faillite), M Vinet n'est lié avec aucune maison, et peut faire exécuter les commandes de ses clients dans l'usine qui lui convient le mieux comme exécution et comme prix.

En vous adressant à **M. VINET, 44, rue de Villiers, à Levallois,** vous êtes certain d'avoir une carrosserie répondant en tous points à vos besoins et à vos goûts, car M. Vinet se charge de l'étudier et d'en diriger l'exécution ; vous bénéficierez aussi des prix les plus avantageux.

17e Année — N° 802. Numéro double : UN franc. 31 Janvier 1914.
Pierre Lafitte et Cie Éditeurs, 90, av. des Champs-Élysées. Publicité : Huguet, de Pallissaux et Cie, 11, boul. des Italiens.



VIE AU GRAND AIR

SOMMAIRE

LA BOXE, SPORT DE L'ÉLITE *enquête*).
LE HASARD DANS LA BOXE, par *JACQUES MORTANE*.
LES CHAMPIONS DE FRANCE ET LES CHAMPIONS DU MONDE.
LES ORIGINES DE LA BOXE, par *JOE WOODMAN*.
CONSEILS PRATIQUES AUX JEUNES GENS, par *GÉO MAX*.
MES COMBATS ÉMOUVANTS, par *GEORGES CARPENTIER*.
LES GRANDS KNOCK-OUT.
LES NÈGRES DANS LA BOXE, par *JOE JEANNETTE*
L'ENTRAINEMENT DU BOXEUR, par *SAM LANGFORD*.
L'ÉLAN DE LA FOULE POUR LA BOXE EN FRANCE par *TH. VIENNE*.
L'ART DU MANAGER, par *FRANÇOIS DESCAMPS*.
L'IMPRUDENCE DES CHAMPIONS, par *WILLIE LEWIS*.
LA BOXE FRANÇAISE, SPORT D'HYGIÈNE, par *CHARLEMONT*.
LE BIFTEAK, *nouvelle* par *JACK LONDON*.
LE MATCH CURRAN-SAM LANGFORD.
LA FRANCE BAT LA BELGIQUE EN ASSOCIATION, par *LONBARD*.
UN FAMEUX STEEPLE-CHASER, par *RENÉ RIONDET*
DE NICE A PAU, par *STUART*.

LA BOXE, SPORT DE L'ELITE

OPINIONS DE MM. TRISTAN BERNARD, R. COOLUS, CH.-H. HIRSCH, ANDRÉ LICHTENBERGER, M. BOULENGER, J. PÉLADAN, A. MOUEZY-EON, J.-J. FRAPPA, ELIE DE BASSAN, BART KENNEDY.

Tous les spectateurs qui fréquentent les réunions de boxe n'ont pas été sans s'étonner de voir réunis autour du ring les plus célèbres littérateurs et les artistes les plus renommés. Pour cette raison, nous avons posé la question suivante à quelques notabilités « Pourquoi préférez-vous la boxe aux autres sports? Pourquoi le « noble art » considéré par certains comme un exercice strictement réservé aux brutes, est-il justement celui qui enthousiasme et passionne l'élite intellectuelle de tous les pays où l'on boxe? »

Voici la première série des réponses qui nous sont parvenues :

Le sport c'est l'effort et la vérité, pour Tristan Bernard.

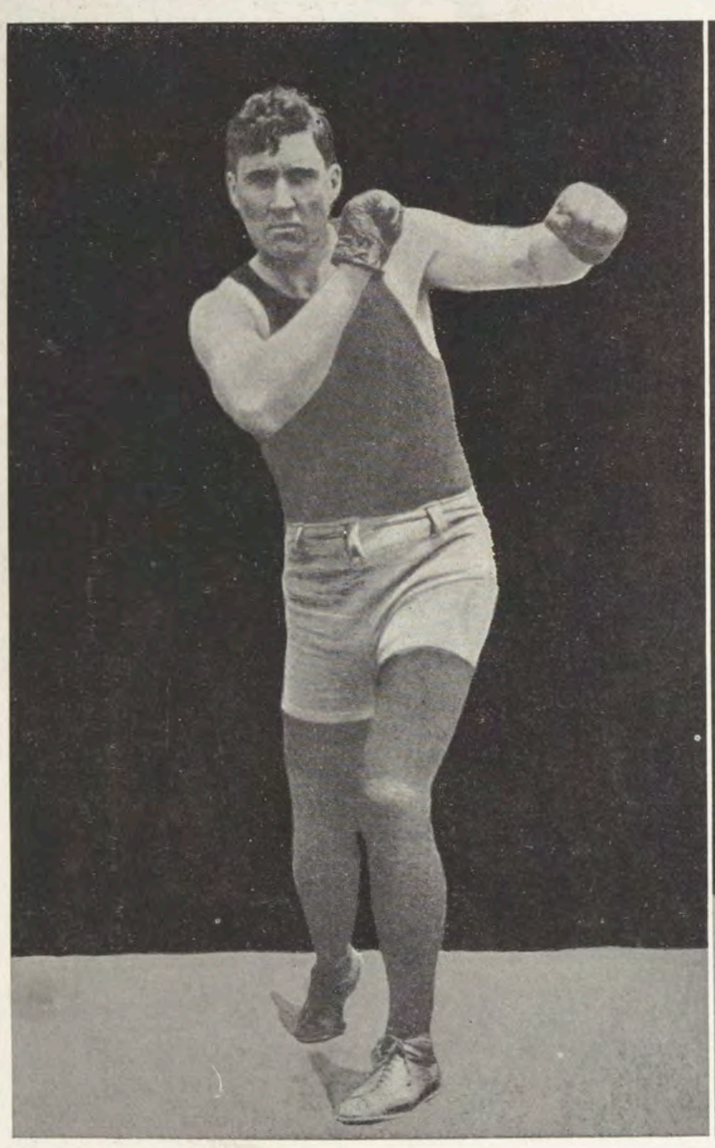
Je vous envoie ces lignes que j'eus la tristesse de prononcer sur la tombe du malheureux boxeur Raphaël Belli :

« On a cherché beaucoup de définitions du mot sport. Je vous en propose une, simplifiée : le sport, c'est l'effort.

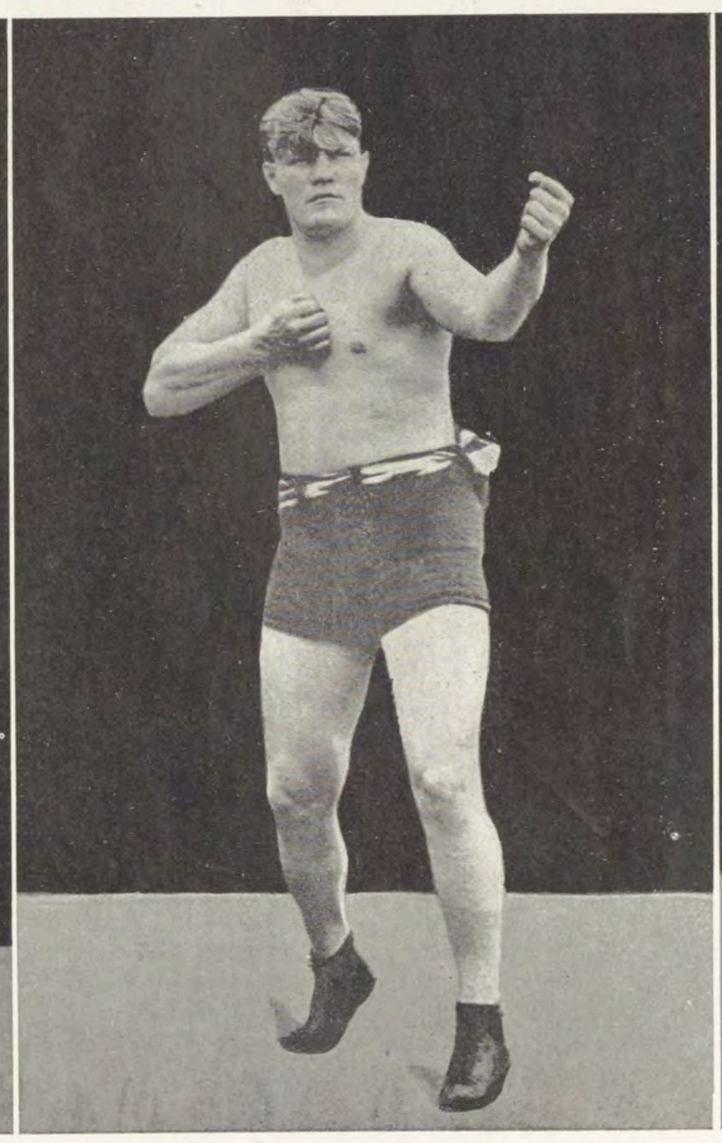
« Mais j'ajouterai que c'est l'effort scrupuleusement et exactement mesuré. Là, plus de tricherie, plus de complaisance, plus de rapports mensongers. Un athlète a son record, qui ne se fabrique pas comme un dossier pour la décoration. Seul est admis le témoignage du fait, du haut fait.

« On a souvent reproché à des ironistes de ma connaissance de ne pas respecter assez les gloires soi-disant consacrées. Etait-il dû, cet irrespect, à un sentiment de haine, à un besoin de dénigrement ? Ne croyez pas que l'on décrie la vraie grandeur. Mais par respect, par amour de la grandeur véritable, on se doit d'attaquer sans relâche la grandeur usurpée. Ce qui fait que les gloires du sport désarment l'ironie, c'est qu'elles sont, elles, bien certaines. Nous sommes ici sur le terrain de la vérité.

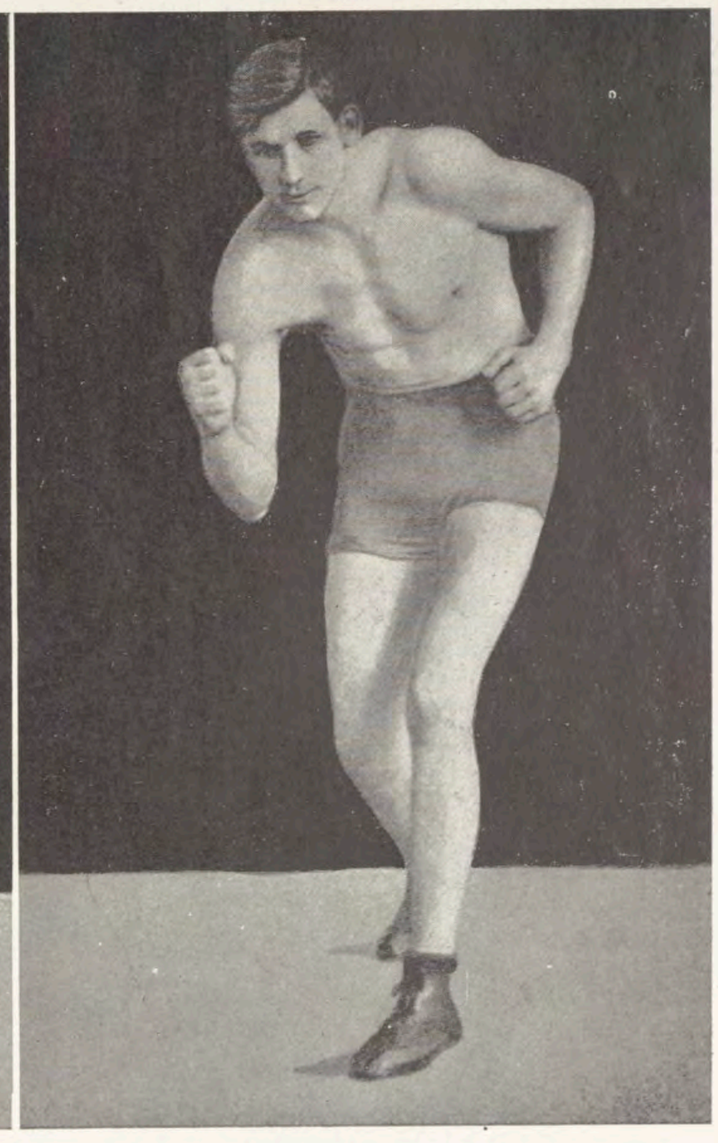
« Notre devoir, à nous autres vétérans qui n'avons plus la vigueur nécessaire pour essayer de servir d'exemple à nos semblables, notre tâche, c'est, en encourageant les sports, de faire sortir de l'ombre les énergies qui sommeillent, de leur fournir des occasions, de donner sa chance de gloire à chaque héros inconnu. Au fond, la tâche du poète moderne n'est pas d'amuser la jeunesse paresseuse par le récit d'imaginaires exploits, d'une possibilité incertaine et peu engageante : ce serait plutôt de susciter de véritables hauts faits pour les raconter après à d'autres jeunes gens qui les imitent. Il ne faut plus que la poésie travestisse et grandisse faussement la vérité, mais qu'elle élève la vérité à sa hauteur. Certes,



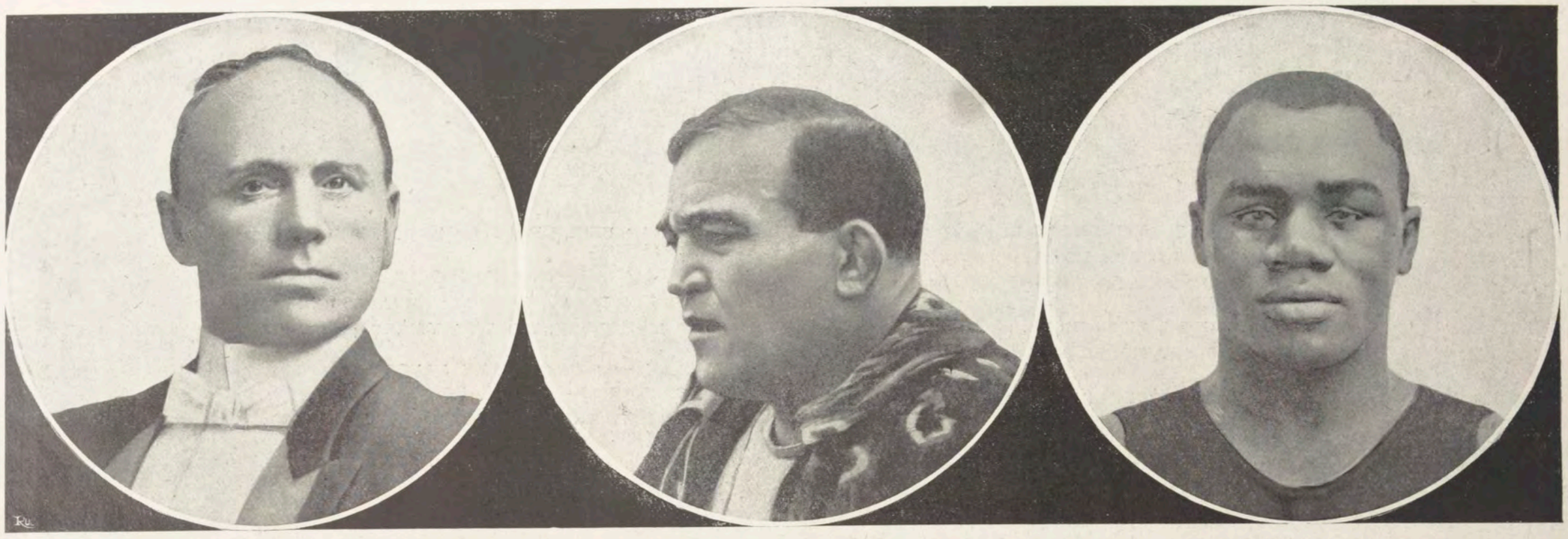
JESS WILLARD
Jess Willard, l'un des espoirs blancs les plus décevants : il vient encore de se faire battre par le peu redoutable Al Palzer.



AL PALZER
Al Palzer donna quelques espérances parmi les poids lourds à ses débuts, mais il ne semble pas pouvoir devenir scientifique.



GUNBOAT SMITH
Gunboat Smith est le seul espoir blanc de valeur. Il a obtenu une décision sur Sam Langford, mais en 12 rounds.



ROBERT FITZSIMMONS
Le seul homme qui fut en même temps champion du monde des poids moyens et des poids lourds.

JAMES JEFFRIES
Jeffries devint champion en battant Fitzsimmons. Il fut battu par Johnson, en 1910.

SAM LANGFORD
Sam Langford, en battant Joë Jeannette, hérita du titre retiré à Jack Johnson.

on peut exalter les âmes à l'aide de fictions. Mais l'action vraie d'un aviateur ou d'un athlète stimule mieux leurs émules, puisque l'exploit dont il est parlé se trouve être à la portée de l'énergie humaine qui, étant allée jusque-là, est capable d'aller plus loin encore, plus loin que le glorieux jalon. »

TRISTAN BERNARD.

Combat physique et débat moral, selon Romain Coolus.

Etes-vous sûr, que les littérateurs et les artistes, préfèrent la boxe à tous les autres sports ? J'en sais qui pratiquent avec tout autant d'entrain l'aviron ou le football et, pour ma part, je n'ai pas moins de plaisir à mettre les gants à crispin que ceux de 6 onces.

Mais j'avoue que, comme spectacle sportif, il n'en est pas que je préfère à celui d'un beau match bien équilibré et, pour cette raison, me semble-t-il, qu'il n'en est pas de plus émouvant. En boxe, il y a très peu de hasard. Le « Lucky punch » est rare. Pour gagner, l'homme doit déployer toutes ses qualités, non seulement de force, mais d'adresse, d'endurance, d'énergie et de courage. Le combat physique est, en même temps, un débat moral. D'où l'émotion qu'il procure et les littérateurs ont toujours été avides d'émotions.

ROMAIN COOLUS.

Sport de finesse, émotion d'art, dit C.-H. Hirsch.

Loin d'être le sport brutal que supposent les profanes, la boxe est par excellence un sport de finesse. Elle est l'escrime des poings. Le cerveau leur commande impérieusement. Ils ne doivent rien au hasard, lorsque le boxeur savant a devant lui, sur le ring, un homme de sa qualité. Des adversaires de classe doivent tendre à se deviner l'un l'autre avant d'agir. Ils ne gaspillent pas leur énergie : ils l'emploient toute. Un vrai boxeur est un tacticien. Chaque geste des adversaires, dans un beau combat, concourt au résultat, ainsi que le moindre déplacement de la moindre pièce dans une belle partie d'échecs. L'attaque, la parade, l'esquive, ne sont efficaces encore que si le combattant sait mesurer son effort, le doser, le contrôler, de la première à la dernière reprise. La boxe enfin est, de même que la plus parfaite gymnastique du corps, une parfaite gymnastique de la volonté. A toutes ces raisons, hâtivement assemblées, que j'ai de prendre un enthousiaste plaisir aux belles séances de boxe, j'ajouterai l'émotion d'art que vaut le spectacle plastique de belles lignes en mouvement, d'harmonieux volumes qui se déplacent dans la lumière, et la réconfortante leçon de philosophie que donnent, à un observateur des mœurs contemporaines, le spectacle moral du courage et de la loyauté, et la certitude que, parfois, quelque part, la victoire puisse encore revenir à qui la mérite.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

Carpentier tient de Molière, déclare André Lichtenberger.

Est-il vraiment exact qu'entre tous les sports, la boxe passionne de préférence les intellectuels ? Je n'en savais rien, mais le crois volontiers. La beauté des attitudes, la simplicité des moyens, la promptitude, la conception, la netteté d'exécution. le courage physique et moral qu'elle comporte lui confèrent une noblesse toute classique. Ses dialogues ont l'éclat pur du *Cid*. Et pour la vivacité des ripostes, Carpentier tient de Molière. Je ne veux pas dire qu'il l'enfonce !

ANDRÉ LICHTENBERGER.

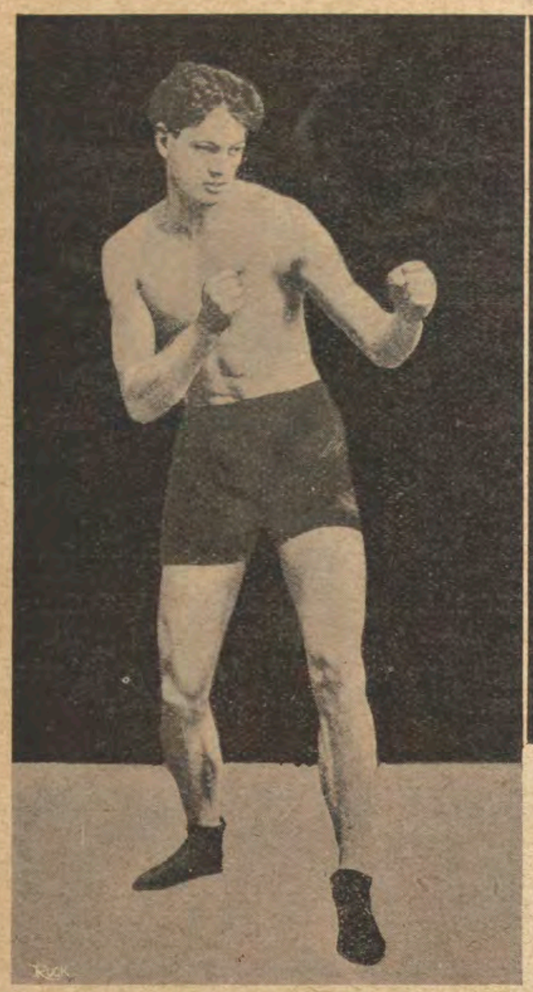
Ne soyons pas exclusifs, demande M. Boulenger.

La boxe me semble, ainsi qu'à tant d'autres, un art précis, savant, dont il est aisé de saisir rapide-

BILLY PAPKE
Billy Papke succéda à Stanley Ketchell comme champion du monde des poids moyens et Frank Klaus le battit pour le titre.

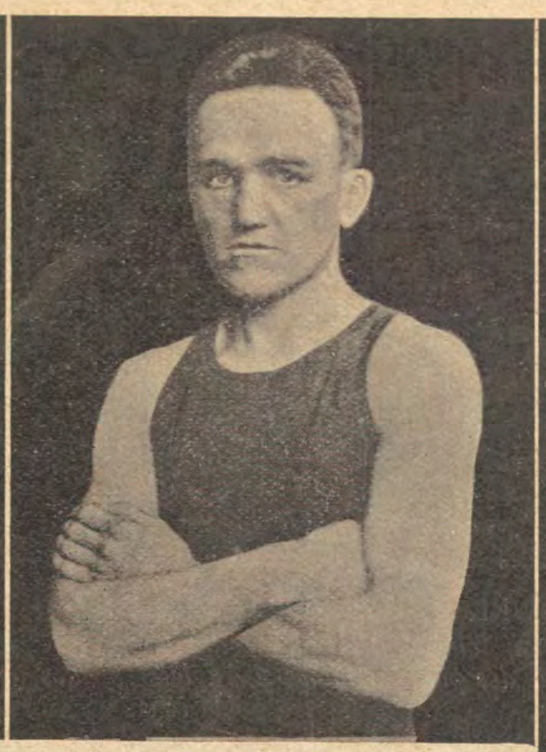
JACK DILLON
Jack Dillon est l'un des plus redoutables prétendants au titre de champion du monde des poids moyens que Klaus ne semble plus capable de porter.

GEORGES CHIPP
Georges Chipp qui vient de mettre knock-out par deux fois en six et en cinq rounds le champion des poids moyens Frank Klaus.

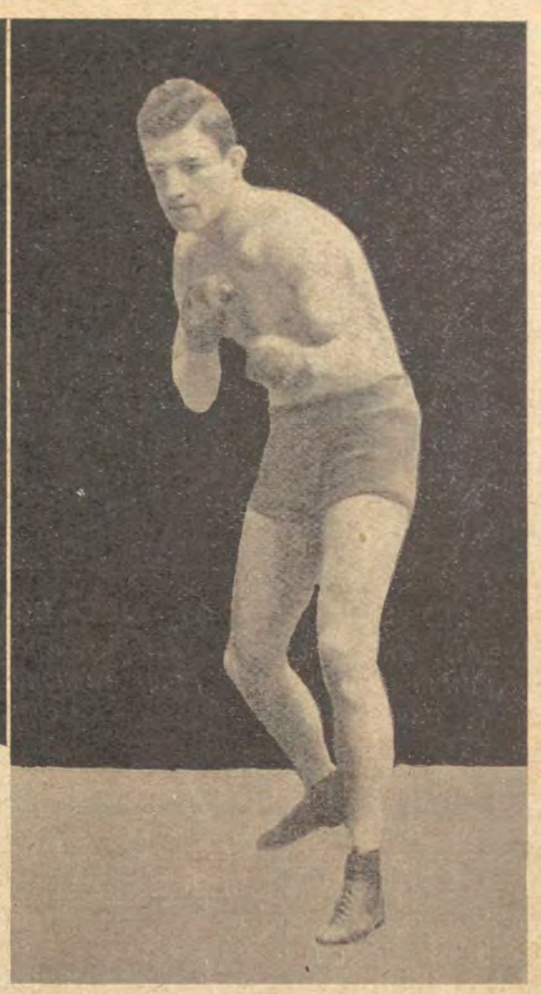


JIMMY CLABBY
L'un des plus redoutables boxeurs Américains dans la catégorie, sans champion, des poids mi-moyens.

WILLIE LEWIS
Le prodigieux mi-moyen qui nous initia à la boxe, grâce à sa science et à son style.



MIKE GIBBONS
L'Américain Mike Gibbons est l'un des plus remarquables mi-moyens du monde.



PACKEY MAC FARLAND
Trop lourd pour les poids légers, trop légers pour les mi-moyens, Marc Farland est le plus scientifique boxeur actuel.

ment les finesses, et très émouvant de suivre les manifestations à la fois violentes, intelligentes et pittoresques. Il faut ou ne pas savoir regarder, ou penser avec une charmante étourderie pour décréter que c'est un « exercice de brutes ».

Mais — et je m'étonne de lire cette phrase dans votre lettre — où donc prenez-vous que les gens de lettres et les artistes préfèrent la boxe à tous les autres sports ? Et l'épée, dès lors, et le yacht et les chevaux, et les lévriers ? La beauté sportive est partout, il me semble. J'entends bien que Tristan Bernard a merveilleusement parlé du noble art. Mais je ne saurais oublier que Maupassant a écrit de belles choses sur les bateaux, que Paul Hervieu a bien aimé les courses, Paul Bourget l'escrime, d'Annunzio le coursing ; que si, hier encore, nos confrères Virgile, Xénophon ou Homère s'exprimaient comme il convient touchant la boxe, ils ne dissertaient pas non plus en ignorants — tant s'en faut ! — au sujet des autres sports ; que dans la statuaire antique, il y a, pour quatre ou cinq pugilistes (on pourrait les compter), une immense quantité de discoboles, de coureurs à pied, de gladiateurs, de chasseurs, de lutteurs, de cavaliers, de chevaux et de chiens ; et que dans la statuaire moderne enfin, si l'on excepte deux horribles pugilistes de Canova, je ne vois guère d'autre exemple illustre. En revanche, combien de cavaliers, de chevaux, de marins, de veneurs, de duellistes, de lévriers, que sais-je !...

Je suis un très grand ami de la boxe, et je la comprends parfaitement, je la goûte sans en rien omettre. C'est un sport intelligent et fin.

Mais d'autre part, j'aime que l'on dise des choses exactes.

MARCEL BOULENGER.

Joséphin Péladan retourne au passé.

J'ai publié dans la série « Les idées et les Formes », un opuscule intitulé : l'*Athlétie*. C'est lui sans doute qui me vaut l'honneur de votre interrogation. Mes recherches sur le Penthalte menées au point de vue de la statuaire héllenique ne me rendent pas favorable au pugilat. Cependant, il est indiscutable que le combat des poings est le quatrième dans l'énumération de Plutarque. Il ne faut pas le confondre avec le pancrace qui comportait ce que nous appelons la *savate*.

Dans ces deux exercices, il s'agit de supporter les coups autant que de les porter : aussi les pugilistes grecs se tenaient-ils à l'état d'embonpoint. Dans Aristophane, pugiliste est synonyme d'homme gras et les statues des pugilistes que l'antiquité nous a léguées représentent souvent des hommes mûrs.

Le type du pugiliste ne peut servir à la représentation des dieux et des héros, il ne correspond qu'à l'Héraclès et, dès lors, il répugne aux intellectuels et aux artistes.

PÉLADAN.

Le noble art deviendra un sport national, affirme Mouézy-Eon.

Pourquoi nous aimons la boxe ? Mais parce qu'avant tout, c'est un sport *sincère* où ne peut sévir le « chiqué » qui a tué la lutte. Ensuite, parce que c'est celui où se manifestent de la façon la plus éclatante et en un temps minimum, les plus belles qualités athlétiques. Il faut avoir fait soi-même quelques « rounds », en amateur, pour comprendre et admirer la somme d'énergie et d'endurance déployée par deux pugilistes en un combat de 15 ou 20 reprises.

Le « noble art » exige un entraînement sévère qui proscrit chez les champions toute espèce d'excès et les astreint à un effort rigoureux.

Non seulement, il porte au plus haut degré la culture physique, mais il exige encore de l'intelligence et du courage, puisque, pour employer l'expression consacrée, les grands boxeurs doivent lutter « avec leur tête » autant qu'avec leurs poings. Et voilà bien des raisons pour encourager un sport qui exalte chez les jeunes gens les plus rares mérites.

En revanche, que lui reproche-t-on ?

Les détracteurs de la boxe sont, presque toujours, des gens qui ont assisté, par hasard, à un seul combat, dont la sensibilité surprise s'est révoltée, et qui sont partis, indignés, en vouant aux gémonies « ce divertissement de brutes ».

Je crois que, pour aimer la boxe, il faut savoir que ce n'est pas un *sport dangereux*, en dépit des apparences, et qu'un saignement de nez ou un knock-out n'entraînent pas la souffrance physique que s'imaginent les profanes.

La fracture du cartilage nasal, celle même du poignet, le décollement de l'oreille, la perte de quelques dents, sont des risques professionnels anodins, quand on les compare à ceux que font courir à leurs adeptes d'autres sports réputés.

J'admire que les âmes sensibles, horrifiées par le faciès tuméfié d'un boxeur, se délectent sans scrupule au looping d'un Pégoud. Mais ces préjugés tendent peu à peu à disparaître.

Je suis persuadé que l'évidente faveur où le grand public tient la boxe depuis quelques années s'accentuera encore et que le « noble art » deviendra chez nous un sport national.

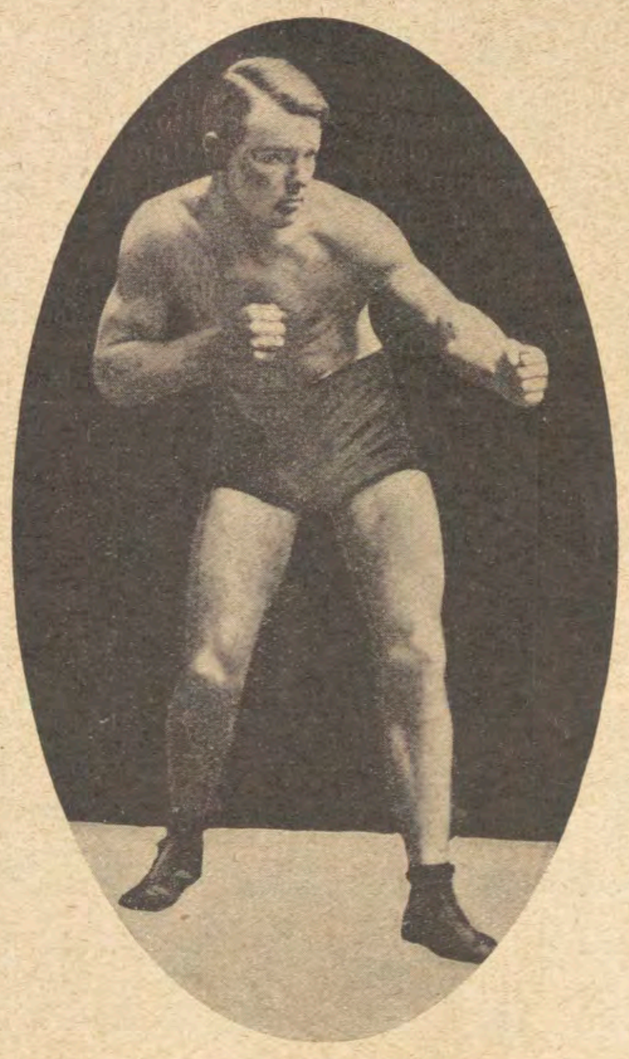
ANDRÉ MOUÉZY-EON.

La boxe est une école d'énergie, d'après Jean-José Frappa.

La boxe est, parmi tous les sports, celui qui plaît plus particulièrement aux intellectuels, parce qu'il est, à mon avis, celui qui demande le plus de qualités morales.

Il n'est pas simplement un effort musculaire. Observation, décision rapide, sang-froid, maîtrise de soi-même, telles sont les qualités qu'un bon boxeur doit posséder à un degré égal au courage, à la force, au souffle.

La boxe plaît encore parce qu'elle est pour ceux qui s'y adonnent et pour ceux qui assistent aux assauts une école d'énergie. Rien n'est plus typi-



EDDIE MAC GOORTY
Eddie Mac Goorty, prétendant au titre de champion du monde des poids moyens, depuis sa victoire sur Dave Smith, champion d'Australie.

SID SMITH
Anglais, ancien champion du monde des poids mouches.

JOE BOWKER
Anglais, ancien champion du monde des poids coqs.

BILL BENYON
Anglais, ancien champion d'Angleterre des poids coqs.

DIGGER STANLEY
Champion d'Angleterre des poids coqs, battu par Ledoux.

JIM DRISCOLL
Anglais, l'un des plus brillants boxeurs poids plumes.

FREDDIE WELSH
Champion d'Angleterre dans la catégorie des poids légers.

que que les sifflets et les cris qui accueillent un abandon trop rapide ou peu motivé.

Sur le ring comme dans la vie, il faut défendre sa chance jusqu'au bout. Enfin ce sport que l'on traite de brutal est une école de correction, puisqu'il enseigne qu'on ne doit jamais combattre un homme d'une catégorie inférieure à la nôtre, qu'il y a des coups défendus, qu'un combat mal équilibré doit être arrêté et, qu'en aucun cas, on ne doit frapper un adversaire à terre.

J'ajouterai, pour terminer cette trop longue lettre, que, pour un œil observateur, c'est dans la boxe que se révèlent le mieux les qualités de chaque race et qu'il y a dans ce simple fait de quoi justifier l'attachement des intellectuels pour le « noble art ».

JEAN-JOSÉ FRAPPA.

La boxe sport complet et sincère, conclut Elie de Bassan.

Votre enquête sur la boxe est fort opportune et c'est avec empressement que j'y viens répondre.

Fassent les dieux que nous réussissions à convertir les terribles profanes et à les amener, repentants, jusqu'aux bords de nos rings. Ils y jouiront, les bienheureux, de spectacles parfois admirables toujours intéressants. Mais ne nous le dissimulons pas : ce sera dur. Nous sommes catalogués et je crains bien que nous ne puissions jamais nous débarrasser de l'épithète de « brute » qu'ils nous ont si gracieusement et si généreusement octroyée.

Le tout est de s'y habituer ; au bout d'un certain temps on n'en souffre plus du tout ! !

Je fréquente certains milieux où les profanes sont légion. Que de lances n'ai-je pas eu à rompre en faveur du noble sport ! Sport de brute me répondait-on — et l'on ajoutait certainement mentalement... brute vous-même...

Mais enfin leur disais-je ? Mœterlinck, Antoine, Tristan Bernard, Abel Hermant, Ch. Henry-Hirsch, Dr Sebilleau, Dr Funck Brentano, Antoine fils, Paul Giafferi, Richemond, Dr Dauriac, etc., etc., sont connus et réputés autrement que pour leurs instincts sanguinaires ? ? ? Peine perdue ! la seule concession que l'on me consentait, c'est qu'il y avait des catégories ! !

A quand les éliminatoires et le championnat de France de la Brutalité ? ?

La vérité, c'est que la boxe est un sport complet qui développe chez ceux qui le pratiquent d'admirables qualités et qui attire les masses, en même temps que l'élite intellectuelle, par la seule vertu d'une qualité essentielle : la sincérité !

Pour que les autres sports puissent détourner la foule, et lutter, contre le K. O. qui constitue le résultat visible indéniable et décisif il faudrait :

1° Que les tireurs d'épée se transperçassent.

2° Que les lutteurs s'étranglassent par des « ciseaux à la gorge », à moins qu'ils ne préfèrent perdre la vie par la rupture de la colonne vertébrale ou l'éclatement du bassin ! ! ! Et aussi brute que je sois devenu je ne vais pas jusqu'à exiger de pareils sacrifices !

Donc, soyons rassurés, la boxe attirera toujours les amateurs d'un sport viril, sincère, harmonieux et passionnant.

En vous félicitant du talent avec lequel vous défendez la cause « des brutes », je vous prie de me croire votre tout dévoué.

ELIE DE BASSAN.

L'opinion d'un grand écrivain anglais.

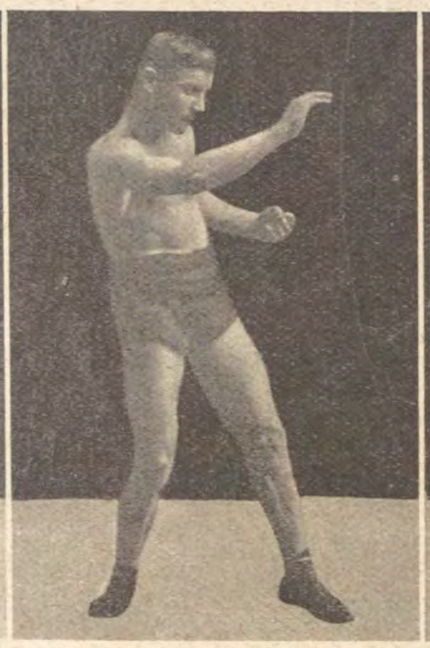
L'homme intellectuel se rend compte de la valeur du pugiliste dont la mission est d'entretenir la combativité dans la race humaine. Et quand on pense à l'épouvantable cruauté de notre système industriel, qui permet au patron « respectable » d'exploiter et d'opprimer lâchement les femmes, les enfants et les faibles, quand on pense aux armements terribles des nations pour se détruire mutuellement, cela ne peut sembler que la plus piteuse des hypocrisies que de décrier les pugilistes.

Encore ne faut-il pas oublier que le combat est après tout une action cérébrale. Les coups donnés ne sont que la manifestation extérieure d'une attitude mentale. Le combat est en lui-même une tâche aussi intellectuelle que la solution d'un problème mathématique. Et même l'est-il encore plus. Car dans le combat, le cerveau travaille de la façon la plus complète, la plus absolue. La volonté, le jugement, la perception, le sens du contrôle de toutes les facultés entrent en jeu. En combattant, vous subissez l'épreuve la plus primordiale, la plus approfondie qui puisse exister. Soutenons donc la boxe !

BART KENNEDY.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite des réponses qui nous sont parvenues, c'est-à-dire celles de MM. Georges Maurevert, Th. Vienne, Victor Breyer, André de Fouquières, docteur Maurice Cohen, Ch. Prince, James Graham.

OWEN MORAN
L'un des plus remarquables boxeurs poids plumes Anglais.

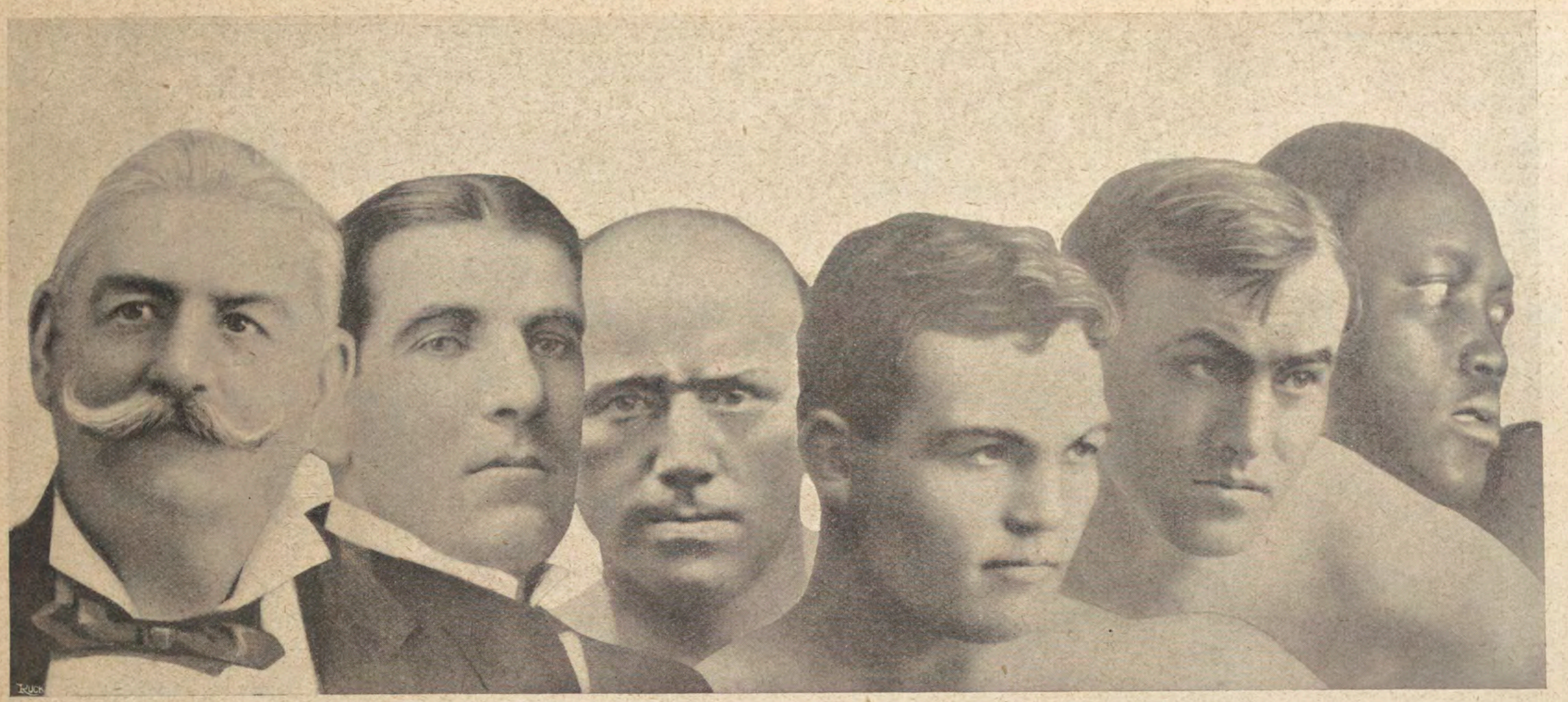


BILLY MARCHANT
Anglais, qui rivalise avec les meilleurs de sa catégorie.

JIM HARRISSON
Ancien champion d'Angleterre des poids moyens.

PAT O'KEEFE
L'un des meilleurs poids mi-lourds d'Outre-Manche.

BOMBARDIER WELLS
Champion d'Angleterre des poids lourds.



LES CHAMPIONS DU MONDE POIDS LOURDS

La liste des champions du monde des poids lourds, depuis les origines de la boxe moderne, s'établit ainsi: de gauche à droite, John-L. Sullivan, champion de 1889 à 1892; Jim Corbett, de 1892 à 1897; Robert Fitzsimmons, de 1897 à 1899; Jeffries, de 1899 à 1904, époque où il se retira; Tommy Burns, de 1906 à 1908; Johnson, de 1909 à 1913; Sam Langford a succédé à ce dernier.

LE HASARD DANS LA BOXE

PAR JACQUES MORTANE

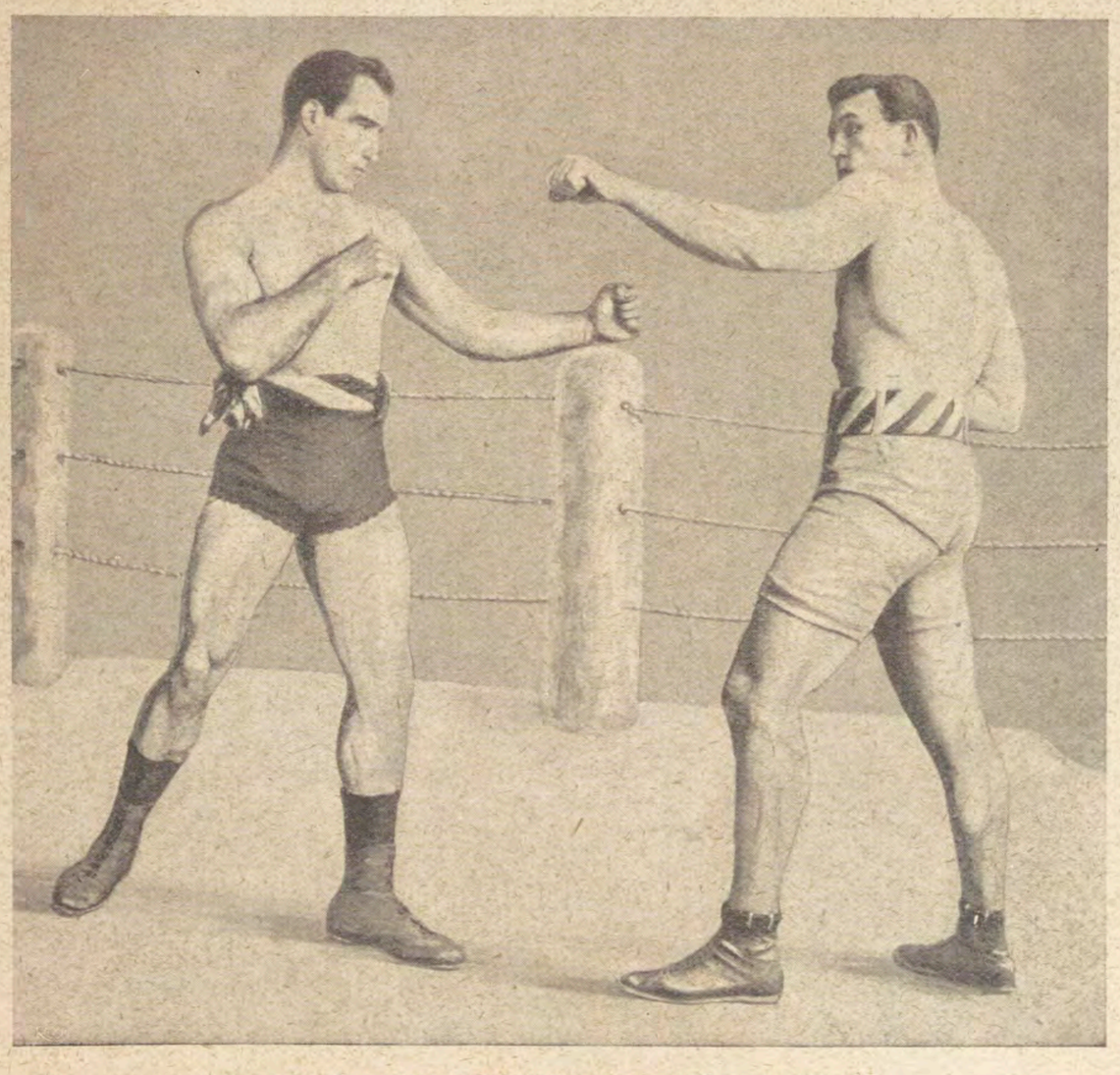
Avant de parler des champions officiels, de ceux que le public commence à connaître, qu'ils soient du passé ou du présent, il convient de rendre un juste hommage à ceux qui, sans glaner les glorieux lauriers officiels, s'en montrèrent dignes cependant et ne durent qu'à la malchance de ne pas atteindre les plus hauts échelons du pugilisme : ils vivaient à une époque où les hommes de valeur étaient légion, s'ils avaient été plus jeunes ou plus vieux ils auraient certainement pu concevoir les plus belles espérances. Parmi eux, nous citerons d'abord Pete Mac Coy, qui fit une merveilleuse tournée en Amérique avec John-L. Sullivan, de l'Atlantique au Pacifique et retour. Malheureusement, il était en quelque sorte l'employé du champion qui recueillait toute la gloire en knock-outant tout venant avec facilité, tandis que Mac Coy, mi-moyen, jonglait avec tous les hommes de son poids et de la catégorie supérieure, faisant beaucoup plus de victimes, fournissant de bien plus beaux combats que le gros John-L. Celui-ci cependant était le plus fêté, parce que chef de la tournée, mais c'était grâce à Mac Coy qu'il remportait un si grand succès. En moins de dix mois, les deux boxeurs touchèrent plus de 750.000 francs, à une époque où les cachets de milliardaires d'aujourd'hui étaient encore inconnus.

Pete Mac Coy ne réclama jamais le titre de champion du monde des poids mi-moyens ou moyens. D'ailleurs, la classe des mi-moyens n'était pas encore reconnue et Mac Coy était un peu léger pour un poids moyen. Mike Cleary, de Philadelphie, était alors considéré comme champion. Il possédait un record splendide et toutes ses victoires avaient été remportées très rapidement. Il était surtout redoutable grâce à un droit remarquable, mais Mac Coy était aussi habile du gauche que du droit et avait acquis une science rare. Il avait combattu maintes fois à poings nus et était également un artiste dans les rencontres avec gants. Il semble qu'il fut supérieur à tous les champions du monde des poids moyens qui vinrent après lui.

Brooklyn Jimmy Carroll, lui aussi, fut un magnifique boxeur. Il fut même sans doute le plus grand poids moyen d'Amérique. C'était un virtuose sous les anciennes et sous les modernes règles. Il possédait aussi une grande valeur comme lutteur. Quand il avait 19 ans seulement, il battit le champion des Indes, le professeur Grey, poids lourd, alors que lui ne pesait même pas 55 kilos, puis il knock-outa l'Australien Billy Smith qui, quoique poids moyen, atteignait presque la limite des poids lourds.

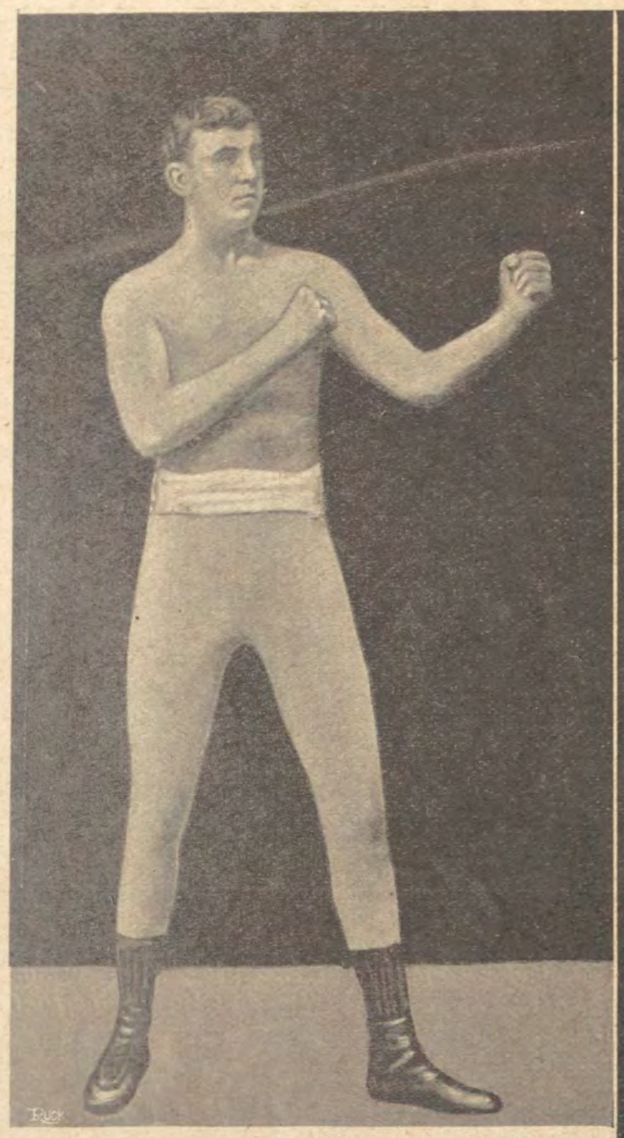
C'est par amitié pour Jack Dempsey, détenteur du titre, que Jimmy Carroll ne réclama jamais les honneurs de la catégorie des poids moyens. De l'avis de tous, Carroll l'aurait battu, et il ne voulait pas faire cette peine à un garçon qu'il connaissait depuis longtemps. Au moment où Bob Fitzsimmons fut matché contre Dempsey, Carroll voulut prendre la place de celui-ci, mais le « Nonpareil » était trop fier et trop confiant, il refusa et fut vaincu. Si Carroll avait combattu, Fitzsimmons ne serait peut-être jamais devenu champion du monde des poids moyens. Jimmy possédait une vitesse stupéfiante, une combativité extraordinaire, une résistance à toute épreuve. Jamais boxeur ne fut plus digne de la ceinture de champion et il est vraiment douloureux que son nom ne figure point sur la liste fameuse.

Jim Hall, lui aussi, aurait pu devenir champion. C'est lui qui, à Sydney, triompha de Fitzsimmons en 4 reprises. Celui-ci prétendit toujours qu'il s'était laissé



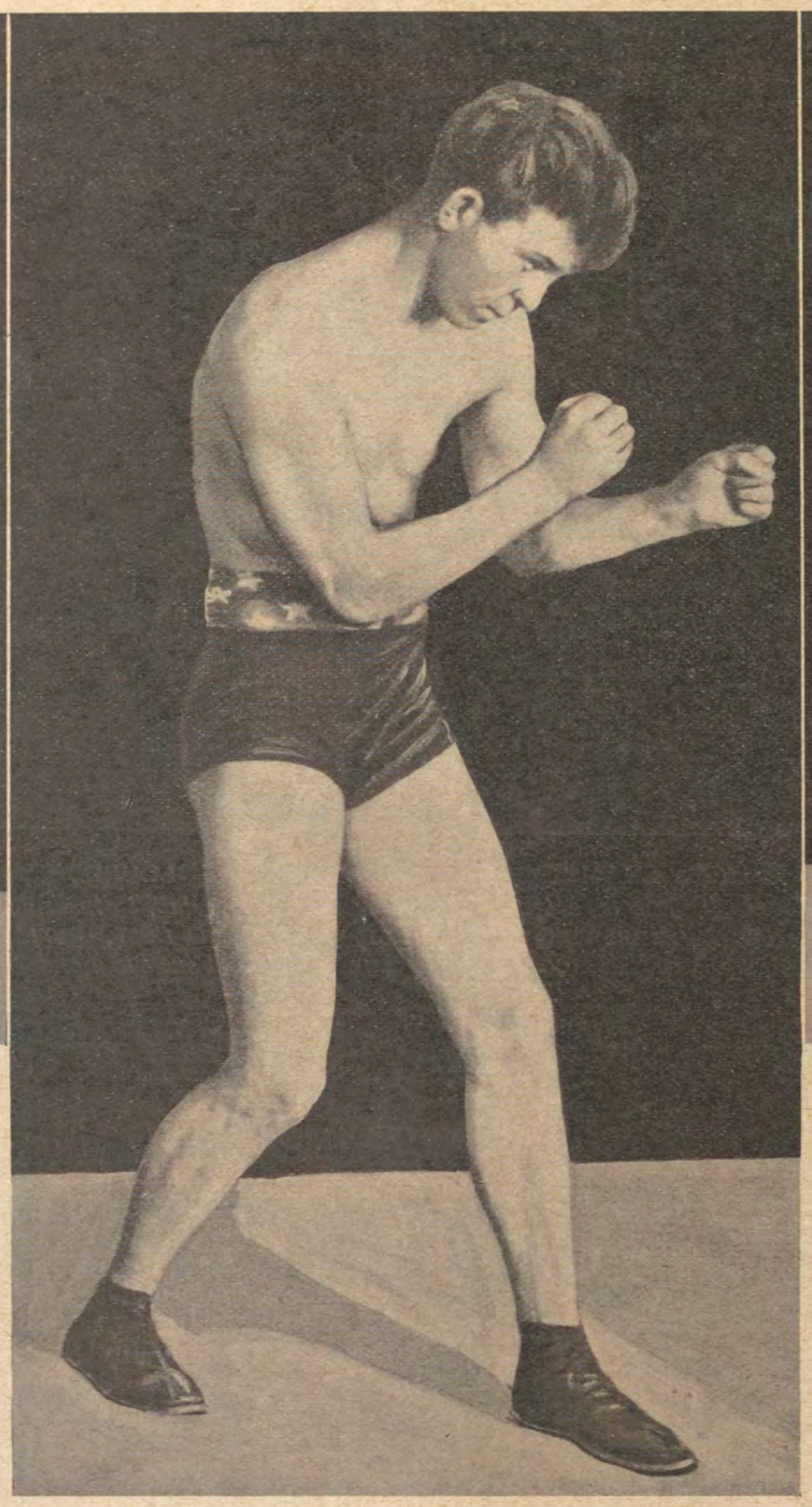
LE MATCH JEFFRIES-TOM SHARKEY

Tom Sharkey fut l'un des plus redoutables boxeurs poids lourds américains. Il rencontra Jim Jeffries, en 1898, et fut battu en 20 rounds, et en 1899 où il subit le même sort en 25 reprises.



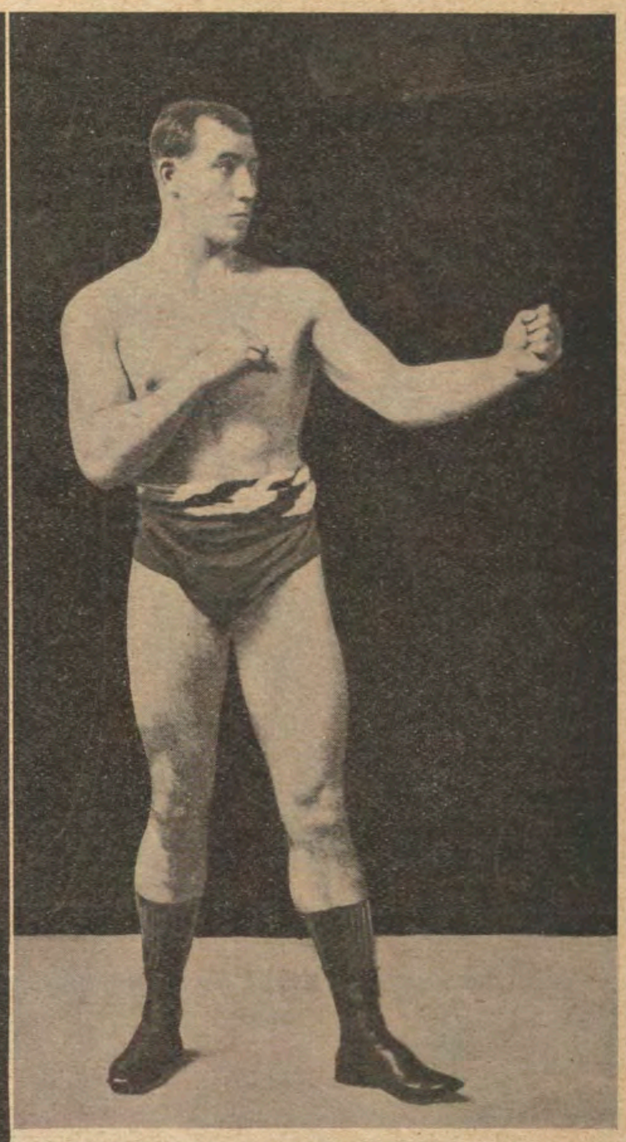
JIM HALL

Jim Hall, fut un très remarquable boxeur, et eut même l'honneur de triompher en 4 reprises de Fitzsimmons.



BATTLING NELSON

Battling Nelson, ancien champion du monde des poids légers, depuis 1908, par sa victoire sur Joë Gans, jusqu'à 1910 où Wolgast le battit.



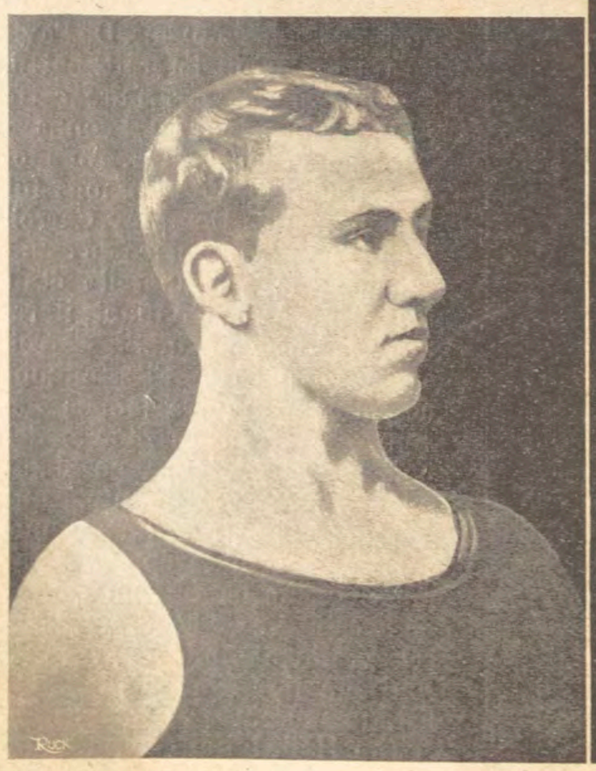
TOM SHARKEY

Tom Sharkey, fournit 54 combats, triompha 38 fois et fut battu 6 fois. Il était redoutable par sa puissance.

battre par besoin d'argent pour se rendre en Amérique, mais les compétences d'Australie qui assistaient à la rencontre affirment que, lorsque le combat se termina, Fitzsimmons était absolument knock-out. Hall était un virtuose du poing, mais il avait le tort de faire des combinaisons, alors qu'il aurait pu devenir champion. Des hommes aussi peu loyaux que Hall sont la honte d'un sport. Le malheureux est mort, n'insistons pas!

Billy Smith le Mystérieux était une véritable machine à combattre. Si Tommy Ryan ne l'avait pas arrêté dans sa marche ascendante, il aurait pu prétendre au titre si envié. Les deux fois qu'il rencontra l'agile et adroit Ryan, il ne put mieux faire que match nul. Il avait dans le ring, et à la ville d'ailleurs, l'attitude d'un véritable bull-dog. S'il avait pris soin de sa forme et s'il s'était entraîné sérieusement, il aurait pu devenir un véritable champion au lieu de rester dans l'histoire du ring comme un « presque champion ».

Charley Mitchell, qui s'intitulait lui-même champion d'Angleterre, ne fut jamais reconnu comme tel par les sportsmen d'Outre-Manche. Il fournit contre John-L. Sullivan le plus terrible combat de sa vie, à Chantilly, le 10 mars 1888, et le match fut déclaré nul après 39 reprises. Les deux hommes s'étaient déjà rencontrés à New-York et Mitchell avait même expédié Sul-

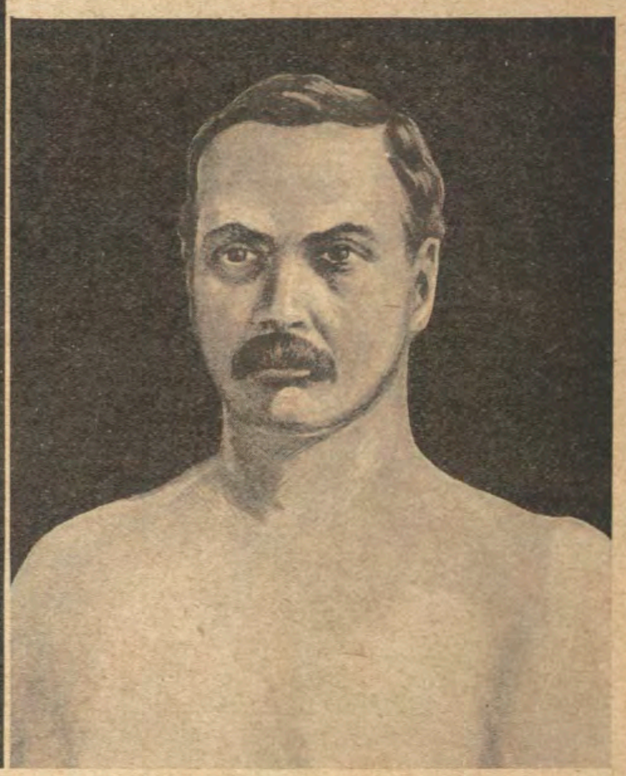


CHARLEY MITCHELL

Un ancien célèbre poids lourd anglais qui boxa de 1878 à 1894, combattit 30 fois, gagna 16 fois et perdit 3 fois.

TOM SAYERS

Tom Sayers fut une ancienne gloire du ring, à l'époque des combats à poings nus. En 1857, il gagna une ceinture sur Bill Perry et, en 1860, se retira devant Heenan.



JEM MACE

Jem Mace, un ancien « prize fighter », devint champion en 1861 et boxa jusqu'en 1872. C'était une merveille de science et de vitesse.

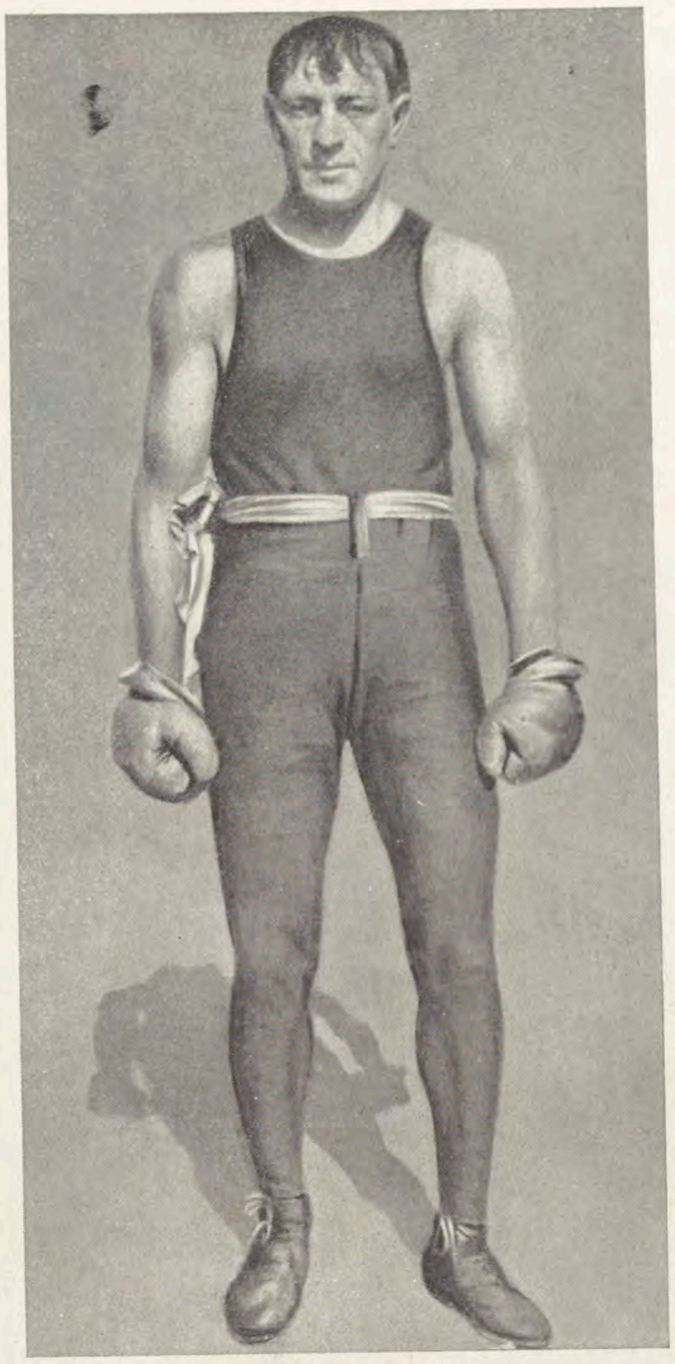
livan à terre au second round. L'Anglais n'était alors qu'un poids moyen et il enthousiasma le public américain par son adresse et sa science. Mais lorsqu'il se présenta contre Jim Corbett, ce fut autre chose. De longues années de vie de plaisir avaient triomphé de son adresse et ce fut un combat lamentable. Il suffit de trois reprises à Corbett pour l'expédier au pays des songes.

Aujourd'hui, il est un homme qui mériterait d'être champion et qui ne le sera peut-être jamais. C'est Packey Mac Farland. Malheureusement pour lui, il ne peut descendre que très difficilement à la limite des poids légers et il lui manque quelques livres pour faire un mi-moyen redoutable. Et telle est l'injustice du sort : ce pugiliste est certainement le plus scientifique à l'heure actuelle, il est celui qui fait le plus honneur à la boxe et il n'a pas de titre !

D'ailleurs, il devient de plus en plus difficile dans la boxe d'avoir une chance quelconque de devenir un champion. Les détenteurs défendent leur titre avec un souci qui était jadis ignoré. Mais ils le défendent d'une façon simple et pratique : en ne le mettant pas en jeu ! Ils trouvent toujours des excuses pour ne pas combattre ou, s'ils le font, ils déclarent que le titre ne sera pas disputé. De cette façon, il est facile de rester champion du monde pendant de longues années. C'est une rente profitable, mais le jour de l'échéance fatale, le match se traduit souvent pour eux par une défaite. Tels Abe Attell battu par Johnny Kilbane, Ad Wolgast par Willie Ritchie et Tommy Burns par Jack Johnson. A force de choisir leurs adversaires, ces boxeurs s'imaginent eux-mêmes posséder une valeur qu'ils exagèrent. Ils se reposent, et pendant ce temps, les apprentis champions travaillent, s'élèvent, mais les vrais champions n'ont aucune considération pour eux, tant ils sont gonflés d'orgueil. Ils s'entraînent à peine, et le jour du combat se font battre : Frank Klaus, le soir de son match avec George Chipp, croyait-il qu'il allait à la mort de sa carrière ?

Il est indubitable que jadis les pugilistes avaient plus de conscience. Ils savaient la valeur des lauriers qu'ils portaient et tenaient à les conserver. Ils acceptaient tous les défis et ne refusaient pas de rencontrer tel ou tel parce que cela leur plaisait. Ils étaient boxeurs, ils boxaient, aujourd'hui ; les boxeurs passent leur temps à écrire dans les journaux pour revendiquer tel ou tel titre ou pour repousser tel ou tel challenge. Les temps ont changé.

D'ailleurs, ce courage des champions d'autrefois manqua être fatal à plusieurs d'entre eux. C'est ainsi que John-L. Sullivan faillit être battu par John M. Laflin, à New-York, en 1884. A la fin du second round, il était accroché aux cordes du ring et se soutenait avec peine, lorsque le gong retentit. De l'avis de tous, Sullivan allait être battu, knock-outé. Mais, après la minute de repos, quoique titubant encore, Sullivan tâchait de faire bonne contenance. Il se précipitait sur son adversaire qui, effrayé, se laissait faire. Laflin commença à saigner et croyant qu'il n'avait plus la moindre chance, préféra abandonner. Seule, la lâcheté de Laflin permit à Sullivan de rester le champion invincible ! Il n'en fut pas de même le jour où celui-ci rencontra Jim Corbett. S'il faut en croire les mauvaises langues, d'ailleurs, la seconde reprise du match Sullivan-Laflin n'aurait duré que deux minutes et demie.



STANLEY KETCHELL

Stanley Ketchell, le regretté poids moyen, gagna le titre en knock-outant Billy Papke en 1908.

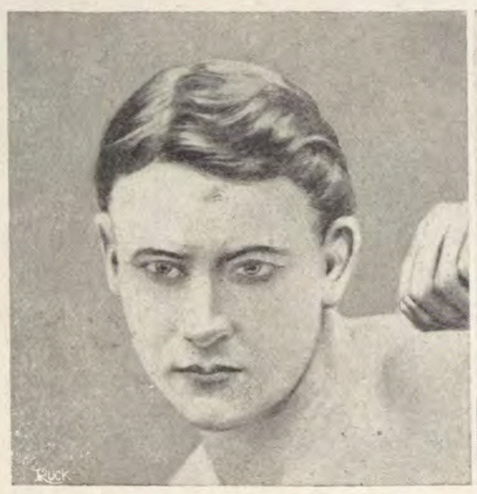
Robert Fitzsimmons, lui aussi, faillit être mis knock-out. C'était lorsqu'il rencontra pour la première fois Peter Maher, en 1892. Celui-ci, dans le premier round, lui porta une attaque tellement violente, que Fitzsimmons tomba dans les cordes, complètement étourdi. Joë Choynski eut alors une idée de génie, mais peu honnête : il sauta dans le ring et volontairement lança un coup de pied dans le gong du chronométreur. Tout le monde crut que la reprise était terminée, et les deux boxeurs retournèrent dans leur coin. La reprise aurait duré à peine 2 minutes et demie. Choynski soigna aussitôt Fitzsimmons vigoureusement, le ranimant et le remettant en état. Le grand champion put ainsi revenir au combat et, frappant sans relâche, força les seconds de Peter Maher à jeter l'éponge au douzième round.

Déjà auparavant, Fitzsimmons avait failli être battu par knock-out, et, coïncidence curieuse, justement par Joë Choynski. Au troisième round, il fut frappé si cruellement que ses yeux semblaient se fermer. Juste à ce moment le gong retentit. Des soins et massages rapides mais savants le remirent en état, si bien que dans le round suivant, qui était l'avant dernier, et dans le dernier, il expédia Choynski cinq fois à ses pieds. L'arbitre déclara match nul : Fitzsimmons l'avait échappé belle !

Enfin, Jim Jeffries lui-même évita de peu la défaite. On sait qu'avant sa rencontre avec Johnson, soutenue après six ans de retraite, il n'avait jamais été battu. Or, le soir où il fut opposé à Jim Corbett, il faillit être surclassé. Corbett, le scientifique, le frappait quand et où il voulait. Le colossal chaudronnier encaissait avec sa prodigieuse résistance et se trouvait dans un pitoyable état. Au 22e round, tous étaient convaincus de la défaite de Corbett, lorsqu'enfin Jeffries profitait d'une faute de son adversaire qui, au lieu de rester au milieu du ring, allait se réfugier dans les cordes, il trouvait une ouverture favorable et plaçait un hook à la mâchoire, un seul, mais si violent que l'ancien champion du monde s'écroulait sur le ring, knock-out. Depuis le début du combat, il avait esquivé plus de soixante fois ce coup fatal !

La chance, on le voit, occupe une grande place dans la boxe, comme dans les autres sports, et c'est pourquoi il ne faut jamais risquer de se la rendre contraire en négligeant son travail. De plus, le boxeur doit conserver sans cesse sa présence d'esprit, sa lucidité de pensées, sans quoi il pourra changer en défaite un match qui se serait peut-être terminé par une victoire. Un exemple frappant est fourni par la rencontre qui mit aux prises à Gand notre Georges Carpentier national avec le champion d'Angleterre des poids lourds Bombardier Wells. Deux fois, au premier round, Carpentier était envoyé durement à terre par des crochets à la mâchoire, mais il avait la volonté, la certitude de vaincre. Il se remit, ne se hâta point de prendre l'offensive, et lorsqu'il commença à attaquer, ce fut pour endormir son rival qui croyait être vainqueur.

JACQUES MORTANE.



YOUNG CORBETT

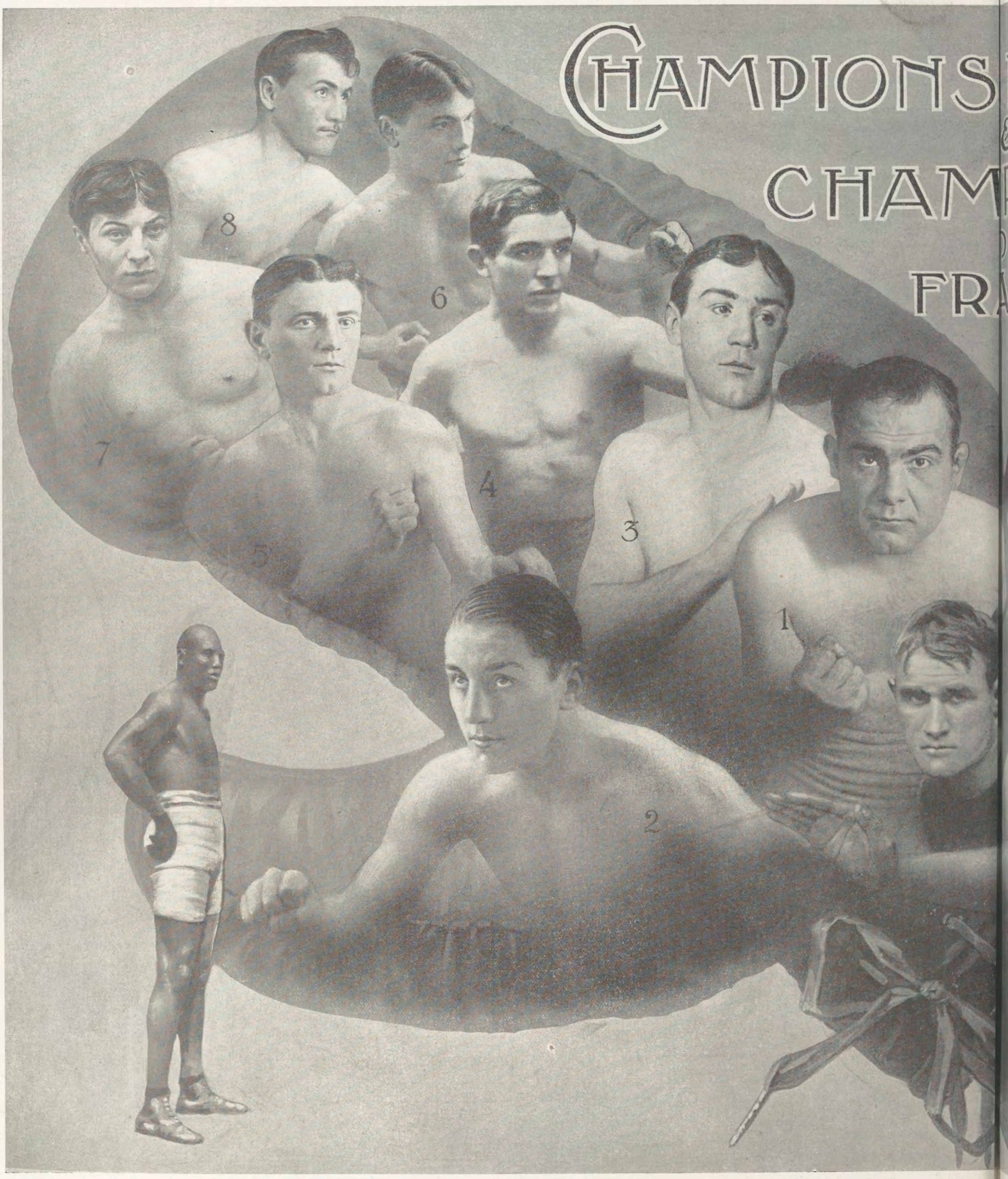
Young Corbett fut champion du monde des poids plumes, boxa 103 fois et fut battu 13 fois.

SAM LANGFORD

Sam Langford, est devenu champion du monde des poids lourds en triomphant de Joë Jeannette, en 20 rounds, au Wonderland de Paris. Il détenait déjà le titre de champion du monde des poids mi-lourds.

FRANK ERNE

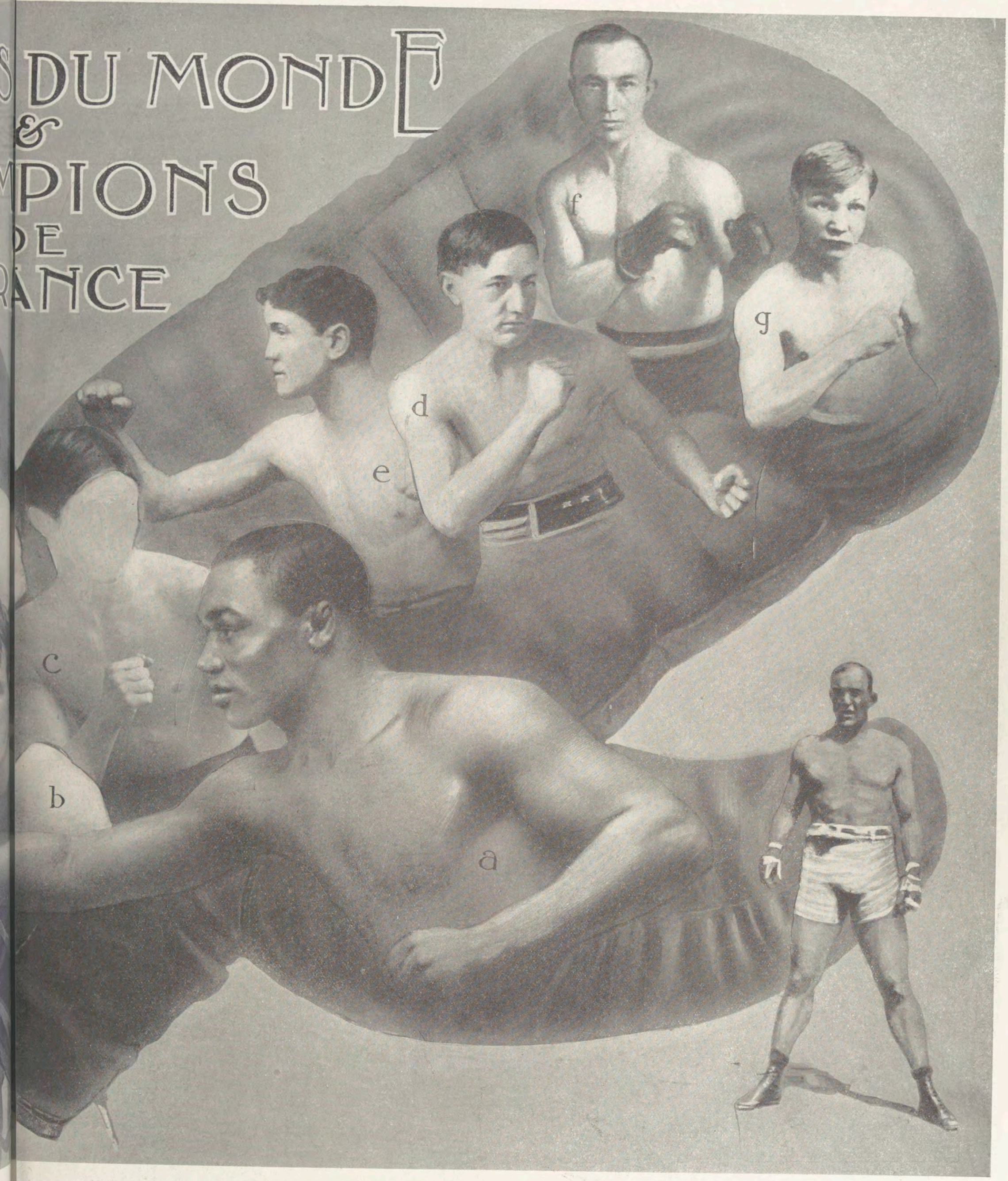
Ancien champion du monde des poids légers, l'un des Américains les plus scientifiques.



LA FRANCE DÉTIENDRA-T-ELL

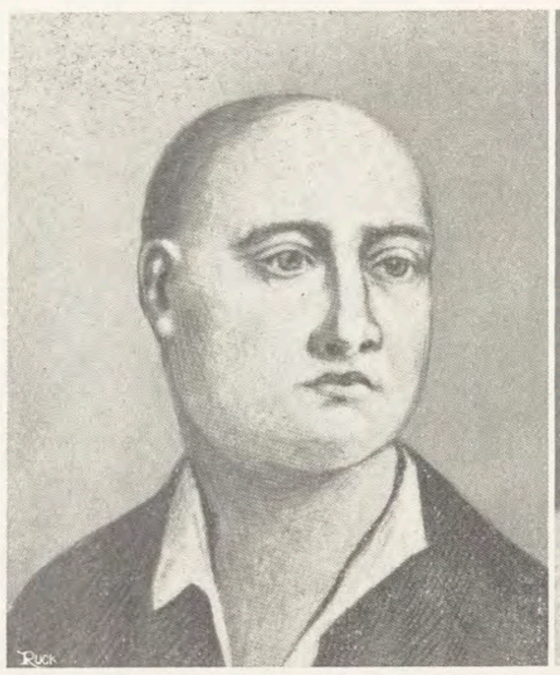
On sait l'anarchie qui règne dans la boxe où l'attribution des titres et leur mise en compétition sont si mal réglementées. Le champion qui craint de perdre ses lauriers n'hésite pas à refuser les défis qui lui sont adressés, et c'est ainsi que beaucoup d'hommes meilleurs que les champions eux-mêmes ne peuvent réussir à atteindre le suprême échelon. Nous avons reproduit, dans cette double page, les traits des champions du monde et de France. L'un des nôtres peut-il espérer prendre une place dans la catégorie des champions du monde? Trois boxeurs semblent avoir une chance, ce sont : Georges Carpentier, Louis de Ponthieu et Charles Ledoux. — A droite, les champions du monde : a, *Sam Langford, champion des poids lourds et des poids mi-lourds ;* b, *Frank Klaus, champion des poids moyens, knock-outé deux fois par*

S DU MONDE & MPIONS DE RANCE

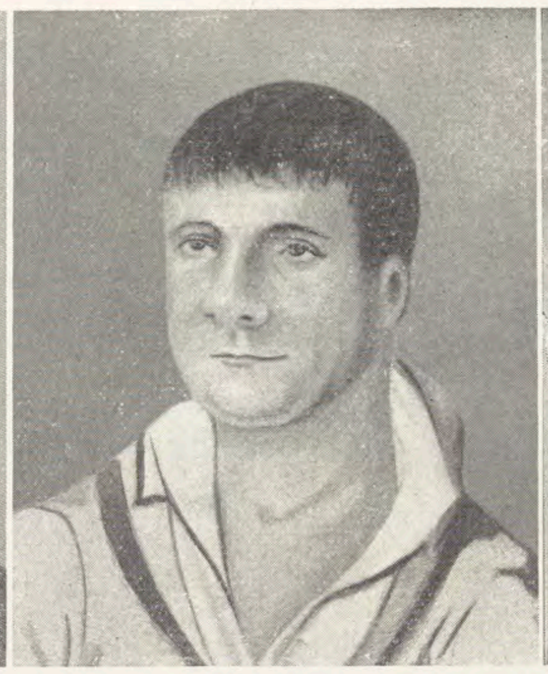


ENTOT UN TITRE MONDIAL

eorge Chipp ; c, *le titre des mi-moyens est vacant ;* d, *Willie Ritchie, champion des poids légers;* e, *Johnny Kilbane, champion des poids plumes ;* f, *Johnny Coulon, ampion des poids coqs ;* g, *l'Anglais Bill Ladbury, champion des poids mouches. — A gauche, les champions de France :* 1, *Lurie, champion des poids lourds ; Georges Carpentier, champion des poids mi-lourds ;* 3, *Marcel Moreau, champion des poids moyens;* 4, *Henri Piet, champion des mi-moyens, battu par Degand r faute ;* 5, *Papin, champion des poids légers ;* 6, *de Ponthieu, champion des poids plumes ;* 7, *Charles Ledoux, champion des poids coqs ;* 8, *Bouzonnie, champion s poids mouches. — A gauche, Jack Johnson auquel la F.I.B. a retiré le titre des poids lourds; à droite, Jim Jeffries, le champion qui ne fut battu que par Johnson.*



TOM FIGG
Le premier boxeur connu. Il resta champion de 1719 à 1730.



TOM PIPES
Tom Pipes succéda à Tom Figg et fut champion en même temps que Gretting.

GRETTING
Gretting fut battu deux fois par Tom Pipes et le battit une fois.

GEORGES TAYLOR
Georges Taylor, successeur de Gretting, boxa depuis 1734 jusqu'à 1761.

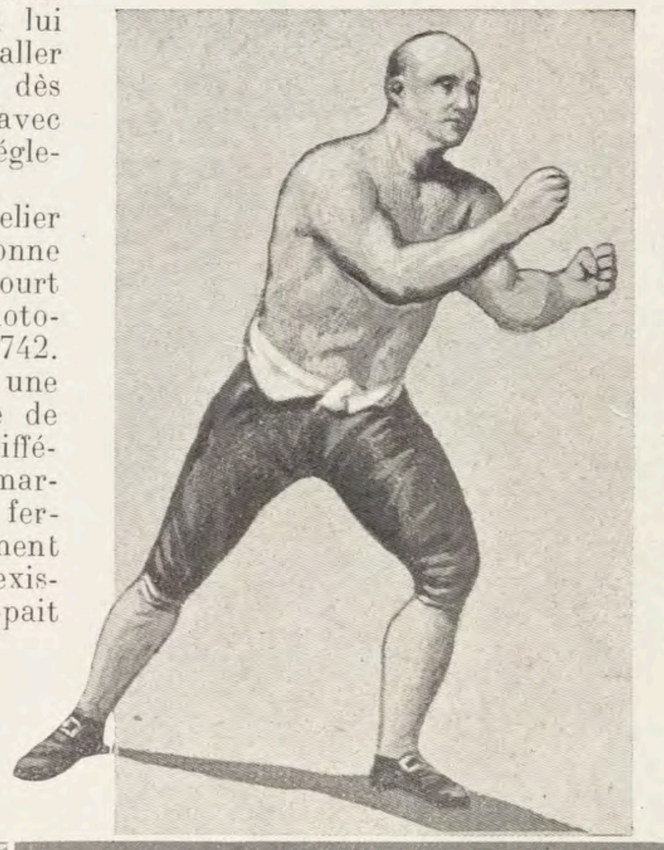
LES ORIGINES DE LA BOXE

PAR JOE WOODMAN

La boxe remonte à 1719. C'est à ce moment que Tom Figg fit son apparition. D'ailleurs, ce pugiliste se servait d'un bâton, ce qui prouve qu'il n'était pas un boxeur à proprement parler. Mais on a coutume de faire remonter à lui l'histoire du ring, nous ne chercherons pas à aller contre la légende. Les champions se succèdent dès lors avec régularité, mais ce n'est vraiment qu'avec Jack Brougthon que la boxe devient un sport réglementé.

Ce champion naquit en 1705. Il était batelier sur la Tamise. Il commença à combattre de bonne heure et débuta dans une baraque à Tottenham Court Road. Il réussit brillamment et sa science, sa notoriété lui permirent d'ouvrir une académie, en 1742. Il y enseignait le noble art et avait installé une salle où se déroulaient des combats. L'attitude de Broughton était plutôt singulière et vraiment différente de celle que nous sommes habitués à remarquer aujourd'hui dans le ring. Ses pieds étaient fermement plantés sur le sol et son corps fortement courbé en avant. A cette époque, la science n'existait pas. Le meilleur homme était celui qui frappait le plus fort et encaissait le mieux.

Jack Broughton changea ce chaos et introduisit des règles qui d'ailleurs servirent à la rédaction des « London Prize Ring Rules », en 1738. Le code de Broughton, approuvé par les gentlemen et accepté par les pugilistes le 17 août 1743, comportait quelques articles parmi lesquels je citerai les suivants :

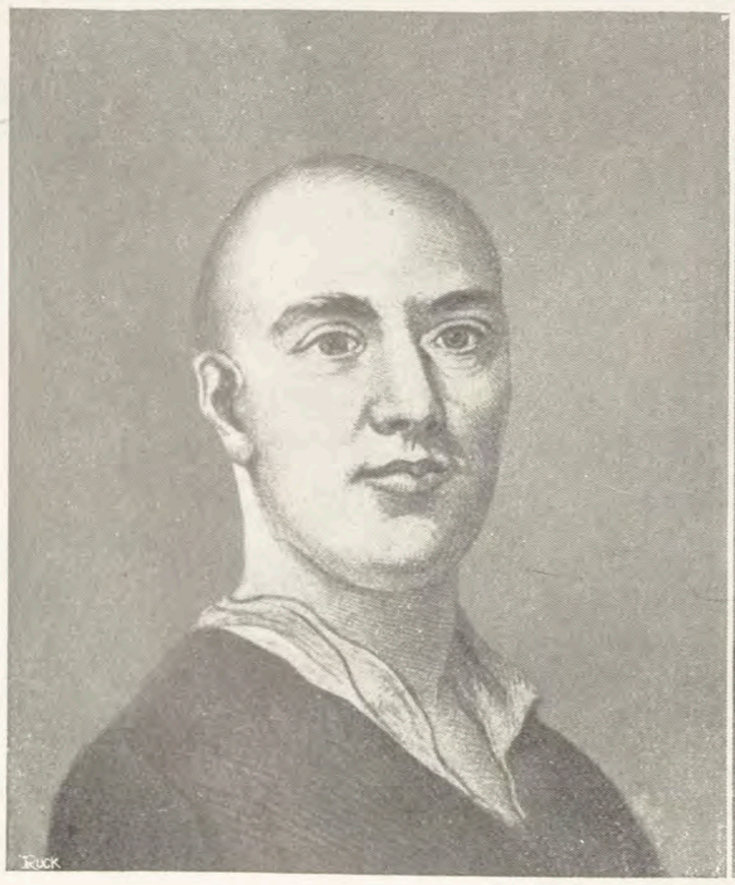


« Art. 1. — Un carré d'un yard est tracé à la craie au milieu de l'enceinte et après chaque chute ou lorsque les deux rivaux sont sortis des limites, les seconds doivent prendre leur homme et les conduire l'un en face de l'autre sur les bords du carré. Et tant qu'ils ne sont pas placés sur leurs lignes respectives, ils n'ont pas le droit de se frapper.

« Art. 2. — Afin d'éviter les discussions concernant le temps, lorsqu'un homme est à terre à la suite d'une chute, si son second ne l'a pas ramené sur le côté du carré avant la fin d'une demi-minute, ce pugiliste doit être déclaré vaincu

« Art. 3. — Pour chaque combat important, personne, en dehors des boxeurs et de leurs seconds, n'aura le droit de pénétrer dans l'enceinte. La même règle s'applique aux combats privés, avec une exception en faveur de M. Broughton, qui durant de telles rencontres aura le droit de pénétrer dans l'enceinte afin d'assurer le bon ordre des choses et de conduire les spectateurs à leur place, à la condition qu'il n'intervienne jamais dans la bataille.

« Art. 4. — Un pugiliste ne pourra être déclaré vaincu que s'il n'est pas venu à la limite du carré dans le temps prescrit, ou si son second déclare le tenir pour battu. Aucun soigneur n'aura le droit de



JACK BROUGHTON
L'inventeur des gants de boxe et l'auteur des premières règles du ring (1743), le premier scientifique, fut champion de 1734 à 1750.

JACK SLACK
Jack Slack qui, en 1754, rencontra le premier Français, nommé Pettit, ayant boxé. — En haut Jack Broughton en garde.

BILL STEVENS
Bill Stevens succéda à Jack Slack en 1760, après l'avoir battu dans un match très émouvant. En 1761, il fut vaincu par George Meggs.

poser la moindre question à l'adversaire de son homme ou de lui conseiller d'abandonner.

« Art. 5. — Dans les combats privés, le vainqueur aura les deux tiers de la bourse qui sera divisée devant le public dans l'enceinte.

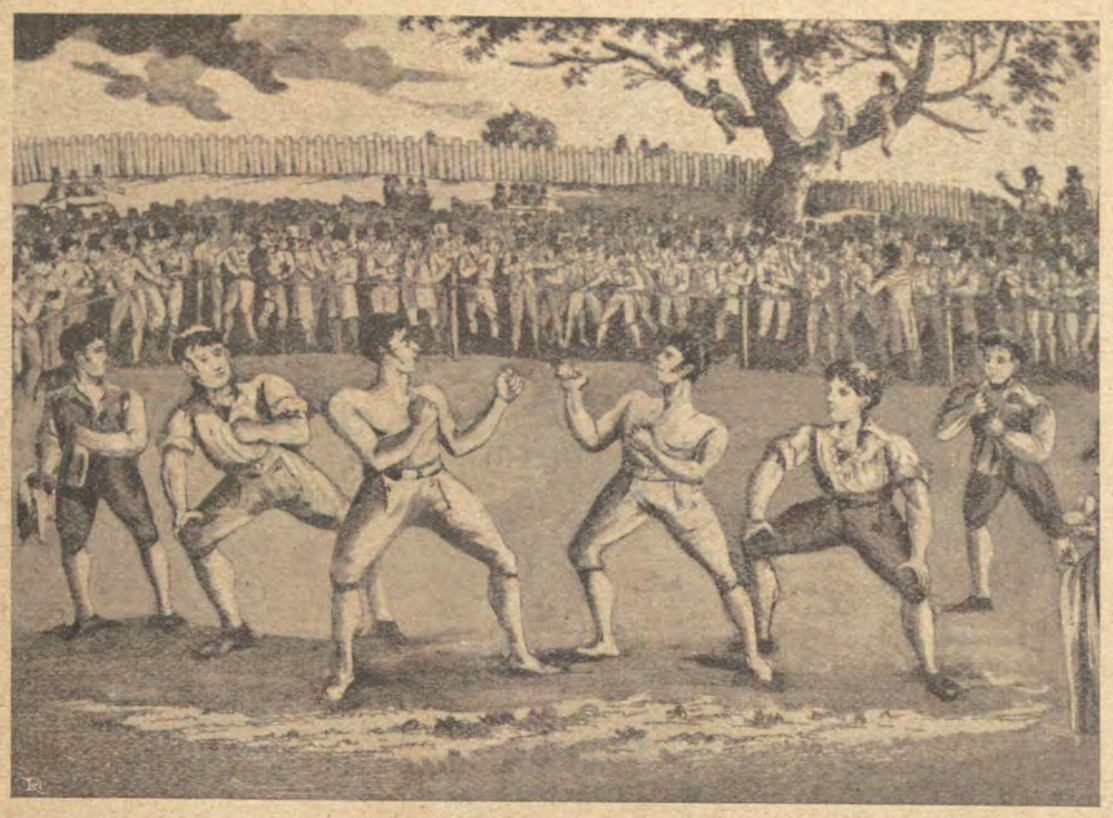
« Art.6. — Afin d'éviter les discussions, les boxeurs, dès qu'ils entreront dans l'enceinte, devront choisir dans l'assistance deux gentlemen qui seront considérés comme arbitres. Ceux-ci devront juger toutes les disputes qui pourraient se produire pendant les rencontres. S'ils ne tombent pas d'accord, les deux arbitres doivent en choisir un troisième dont la décision sera définitive.

« Art. 7. — Personne ne doit frapper un adversaire à terre, le tenir par le jarret, la culotte, ou au-dessous de la ceinture ; un homme sur les genoux doit-être considéré comme à terre. »

Ces règles, les premières édictées, prouvent que Jack Broughton peut être considéré comme le véritable père du noble art. C'est à partir de son époque que la boxe fut codifiée comme un sport réel et qu'elle cessa d'appartenir au seul pugilat. Mais Broughton ne se contenta point de cette œuvre, c'est à lui également que nous devons l'invention des gants de boxe. Ceci ne veut pas dire qu'à partir de février 1747, date où les gants furent introduits dans le pugilisme, les combats cessèrent de se disputer à poings nus. Bien au contraire, mais comme le champion avait ouvert une académie où il donnait des leçons de boxe, il prit cette précaution pour empêcher ses élèves-amateurs de s'abîmer les poings ou de se défigurer.

Ce n'est que plus tard que « Gentleman Jackson », champion d'Angleterre de 1795 à 1800, essaya de faire adopter les gants par les combattants. Jackson, autre gloire du pugilisme, introduisit également dans la boxe une science qui n'existait pas jusque là, adoptant une méthode de feintes, d'esquives, de jugement de la distance, inconnue auparavant. Il faisait simplement progresser les idées de son prédécesseur Jack Broughton.

Nous donnerons encore quelques renseignements sur la carrière de Jack Broughton, pour prouver sa force et son endurance. L'un des plus grands combats de sa carrière fut livré à Slack, célèbre frappeur de cette époque, en 1733. Tous deux boxèrent environ pendant 212 heures avec les poings nus, naturellement, et ce fut Broughton qui triompha. A la fin de cette rencontre, les deux adversaires ressemblaient à des tranches de bœuf cru, mais Slack était tellement mal en point qu'on devait le transporter et le livrer aux soins des docteurs. D'ailleurs, le 10 avril 1750, Jack Slack prit sa revanche battant Broughton en 14 minutes. Que diraient aujourd'hui les boxeurs s'ils étaient obligés de combattre pendant 212 heures, avec les poings nus ? Lors de sa victoire, Jack Slack prit l'offensive dès le début, ensanglanta Broughton par deux coups terribles entre les yeux et le mit ainsi hors de combat. Cet échec termina la carrière de Broughton. Très affecté, celui-ci se retira et ferma bientôt son académie. Il obtint plus tard, grâce à son admirateur et protecteur le duc de Cumberland, une brillante position dans les Cent-Gardes. Il mourut en janvier 1798 à 85 ans, laissant une confortable fortune. Il fut transporté à sa dernière demeure sur les puissantes épaules de six champions de cette époque : Humphries, Big Ben, Mendoza, Ward, Johnston et Ryan.



UN MATCH AUX POINGS NUS

John Gully qui fut tour à tour champion de boxe, propriétaire d'une écurie de courses et député au Parlement, bat Gregson, en 1807, dans un combat sanglant.

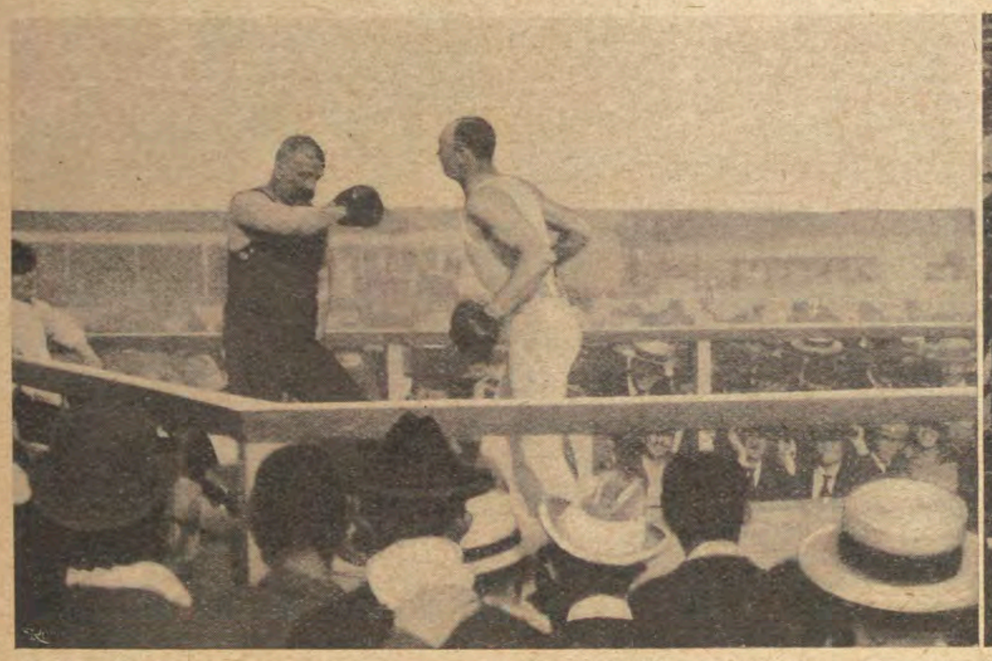
Les règlements à poings nus subsistèrent jusqu'au moment où ils furent remplacés par les règles du marquis de Queensberry, qui régissent encore le noble art, avec quelques rares modifications apportées par les diverses Fédérations. Ces règles modernes avaient d'ailleurs été rédigées par un journaliste anglais, nommé Chamberlin. Il les dédia au marquis qui les agréa et accepta de les laisser publier sous son nom. Chamberlin ne présentait pas une autorité assez considérable pour faire réussir une semblable révolution, tandis que le nom seul du marquis de Queensberry suffisait amplement à faire accepter, même les yeux fermés, un règlement nouveau.

Chamberlin était un observateur : il s'était rendu compte que les « London Prize Ring Rules » favorisaient la force et la puissance au détriment de la science et de l'adresse. Il ne pouvait concevoir que la boxe, escrime du poing, ne fasse gagner que les brutes et les colosses, que les pugilistes aient le droit de lutter, de faire des crocs-en-jambe et de se conduire comme des portefaix. Ces mœurs lui déplaisaient souverainement. D'après les lois adoptées, la raison du plus fort était toujours la meilleure, alors que c'est celle du plus habile qui devait l'emporter. C'est donc pour éliminer les lutteurs et les gros tas de viande, qu'il rédigea les règles du marquis de Queensberry, puisque marquis il y a. Grâce à ce nouveau code, la science et le travail cérébral prenaient une importance considérable et il n'est pas de règlement sportif, à mon sens, qui soit plus complet que celui de Chamberlin.

Hélas ! de nos jours, beaucoup de combattants essaient de revenir aux anciens errements, d'employer les vieilles tactiques. Si nous n'y prenons pas garde, ils risqueront de discréditer le sport le plus noble, l'art le plus fin et le plus délicat. Mais j'ai confiance dans l'avenir : peu à peu les brutes seront éléminées du ring et disparaîtront pour laisser la place aux scientifiques. Ce qu'il faut, ce sont des boxeurs et non des combattants, des « boxers » et non des « fighters ».

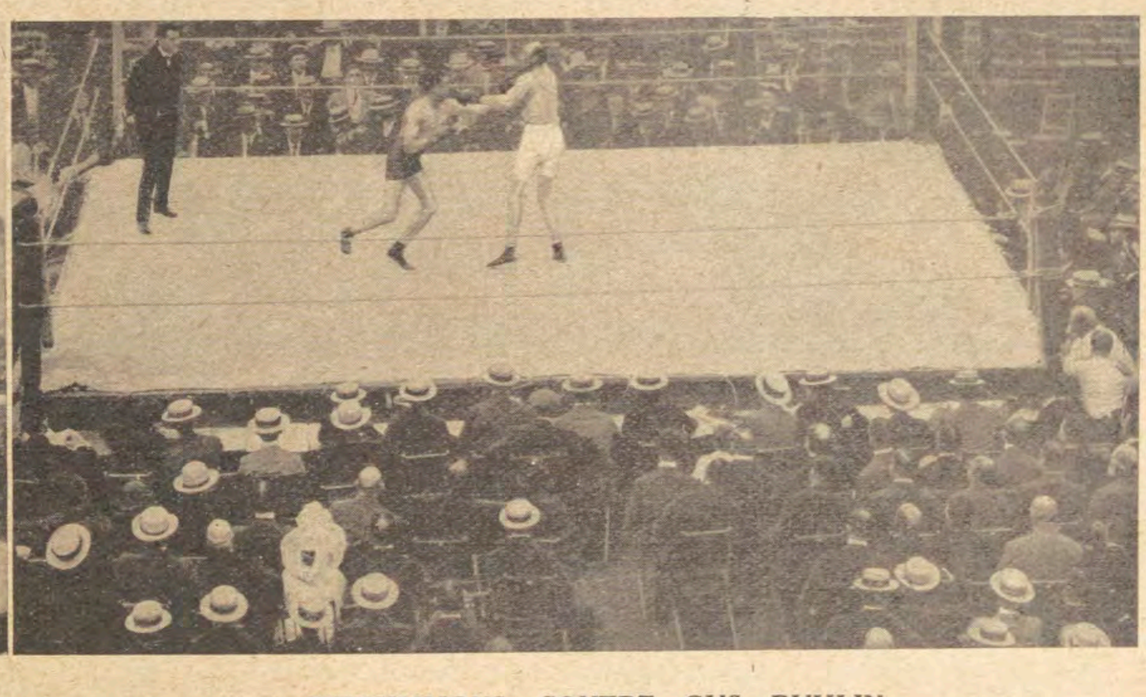
Nous terminerons cette rapide étude en donnant quelques statistiques curieuses sur l'histoire du ring. En dehors du combat de 212 heures, dont nous venons de parler, rappelons que le premier combat en Amérique date de 1816, entre Jacob Hyer et Thomas Beasley. En Angleterre, le plus long combat à poings nus, à part celui que nous avons mentionné fut celui de Mike Madden et Bill Hayes qui dura 6 heures 3, le 17 juillet 1849 ; en Amérique, ce fut celui de Fitzpatrick et James O'Neil, qui se prolongea pendant 4 heures 20, le 4 décembre 1860. Le plus long en Australie, dura 6 heures 15, entre James Kelly et Jonathan Smith (1855). Le plus long combat avec gants, eut 110 rounds, en 7 heures 19 ; il se termina par un match nul entre A. Bowen et J. Burke, en 1893, à New-Orléans.

JOE WOODMAN,
Manager de Sam Langford.



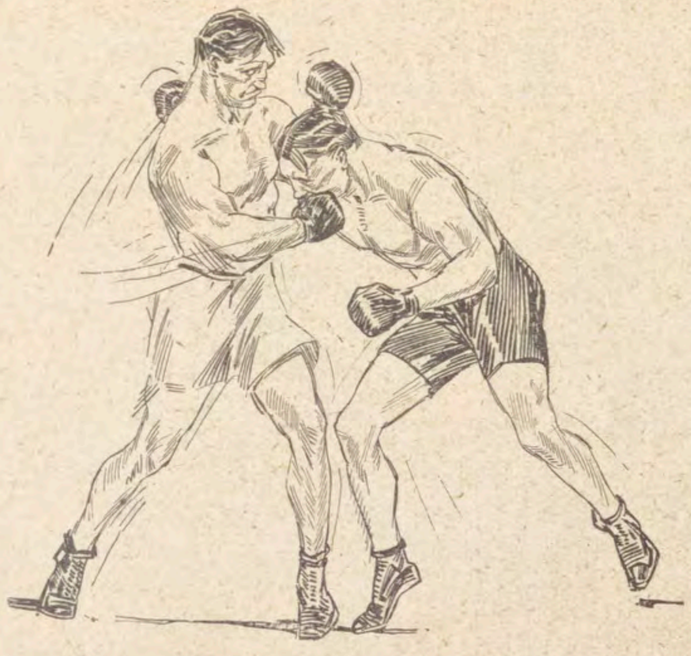
SULLIVAN ET FITZSIMMONS

Sullivan fut le premier champion des temps modernes, mais son titre mondial fut très discuté. C'est Corbett qui lui succéda jusqu'au jour où Fitzsimmons, quoique poids moyen, le battit par knock-out.



FITZSIMMONS CONTRE GUS RUHLIN

Le glorieux Fitzsimmons, le seul qui fut en même temps champion du monde des poids moyens et des poids lourds, rencontra à 41 ans, Philadelphia Jack O'Brien dans un match sans décision (23 juillet 1904).



L'UPPERCUT
L'uppercut ou coup en dessous est porté lorsque l'adversaire avance la tête en avant.

LE JAB DU DROIT
Le jab est un petit coup qui, souvent répété, permet au boxeur de marquer des points et d'agacer son rival.

LE SIDE STEP
Le side step est une esquive latérale qui se fait en déplaçant un pied sur le côté.

CONSEILS PRATIQUES AUX JEUNES BOXEURS

PAR GÉO MAX

La vogue obtenue par la boxe a engagé nombre de jeunes gens à se consacrer à ce métier. Les bourses offertes à un Carpentier ont fait croire à bien des adolescents que les organisateurs les attendaient pour leur en donner de semblables. Hélas ! pour un qui réussit, combien échouent lamentablement ! Et surtout combien sont nombreux ceux qui, sans valeur, sans mérite, sans travail, se croient capables de s'imposer immédiatement, laissant à d'autres plus intelligents et consciencieux, le soin de s'entraîner !

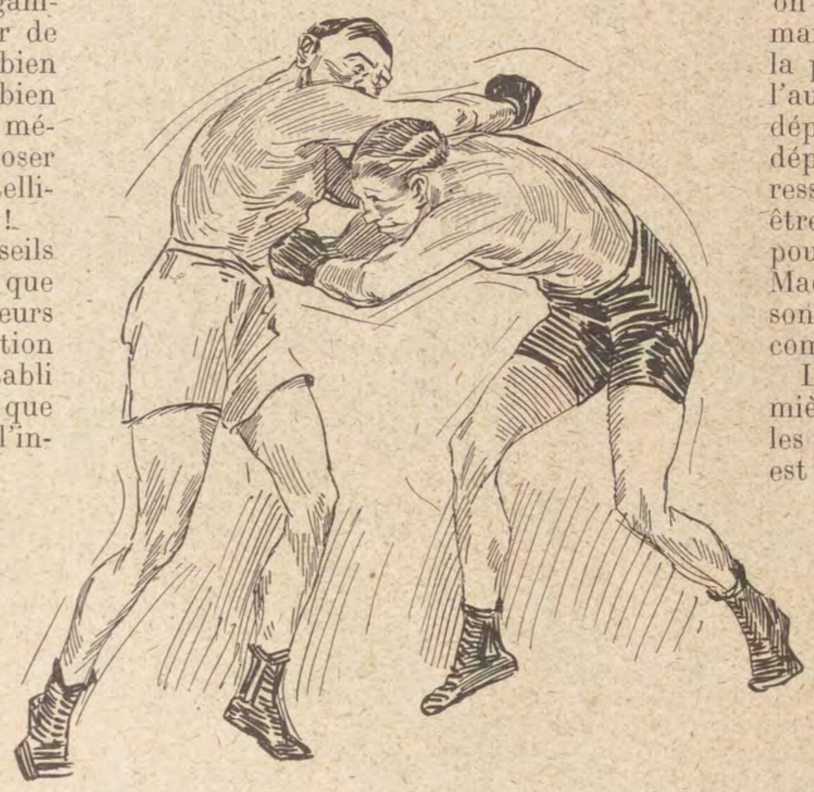
Je me permettrai de donner quelques conseils aux débutants, mais je ne me dissimule pas que ces conseils seraient tout aussi utiles aux boxeurs qui boxent depuis longtemps avec la conviction qu'ils n'ont plus rien à apprendre. J'ai établi une méthode très simple et très pratique que j'enseigne dans mon académie, mais je ne l'indiquerai pas dans ces colonnes. Il faut un livre pour la développer. J'ai la prétention d'avoir, par mon travail, fait l'anatomie exacte et complète du noble art.

Je suis parti de ce principe que la boxe constitue un art véritable et que le travail des poings est une science qui demande beaucoup de soins, mais n'est pas à la portée de tous, comme certains se l'imaginent. Tous ceux qui ont du courage peuvent passer maîtres, mais le courage n'est pas une qualité qu'on achète en boutique. Je me contenterai de donner quelques renseignements à ceux qui veulent devenir boxeurs professionnels.

Le premier conseil concerne la position ! Lorsqu'on est opposé à un adversaire, il faut tout d'abord faire grande attention à la façon dont on se tient. Placez votre tête bien en arrière, la main gauche étendue en avant, la droite gardant la poitrine et les pieds pas trop séparés l'un de l'autre pour permettre une grande faculté de déplacement. Il convient d'éviter ce « crouching » déplaisant où l'homme, ramassé sur soi-même, ressemble plutôt à un chimpanzé. L'attitude doit être aisée, naturelle. Le roi pour la position — et pour bien d'autres raisons d'ailleurs — est Packey Mac Farland. Il se tient droit. Ses mouvements sont souples, rapides et gracieux. On s'en rend compte même en regardant ses photographies.

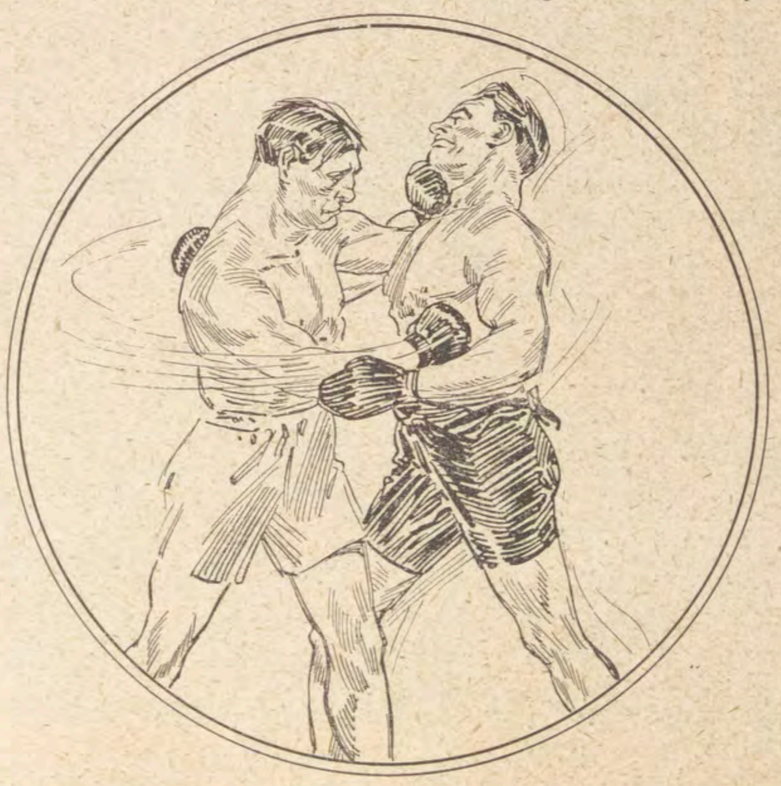
Lorsque la position correcte est obtenue, la première chose à apprendre consiste à pouvoir arrêter les coups. S'il est difficile de savoir les placer, il est encore plus délicat de savoir les esquiver. Rien n'est plus décevant et plus fatigant en effet, pour un adversaire que de lui faire tomber tous ses coups dans le vide.

S'il vous attaque avec son droit à la tête, tâchez de l'arrêter avec votre gauche. S'il vous heurte avec le gauche, parez avec le droit. S'il lance son droit au corps, votre gauche l'empêchera de vous toucher. Et réciproquement. Telles sont les quatre règles fondamentales, simples et absolues de la boxe. Si vous les possédez, vous êtes un scientifique ! Sur le papier, elles sont faciles à acquérir. En réalité, rien n'est plus difficile, puisque si



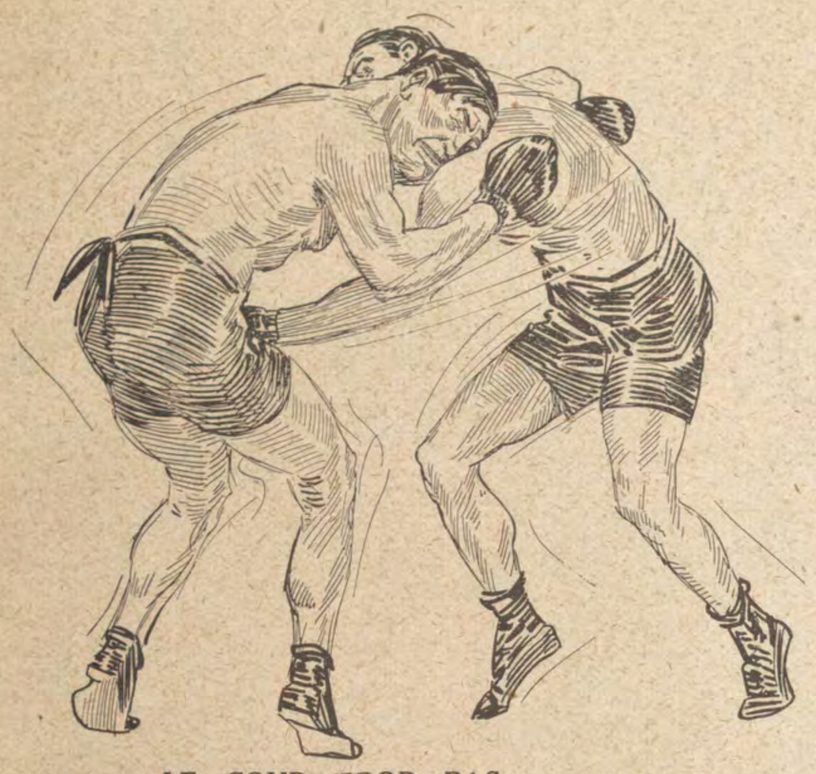
RENTRÉE AU CORPS
Sur une attaque de l'adversaire, on esquive en baissant la tête et on rentre du droit et du gauche au corps.

LA FIN DU SHIFT-PUNCH
Le shift-punch est porté d'abord à l'estomac et doublé au menton. Il knock-oute avec certitude.



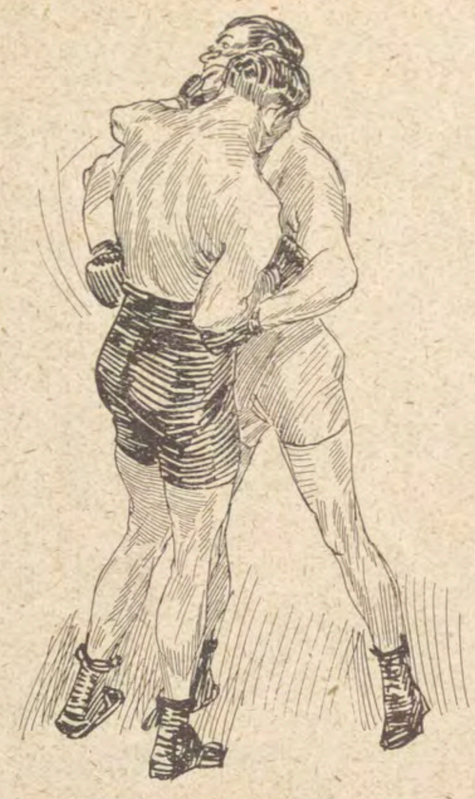
LE DROIT AU CŒUR
Le coup au cœur knock-oute aisément celui qui le reçoit, mais peut être fatal si la victime est cardiaque.

LE CROCHET A LA MACHOIRE
C'est par les crochets, coups très efficaces, que les boxeurs parviennent à knock-outer leurs adversaires.



LE COUP TROP BAS

Le coup trop bas est formellement interdit et provoque la disqualification de celui qui le porte.

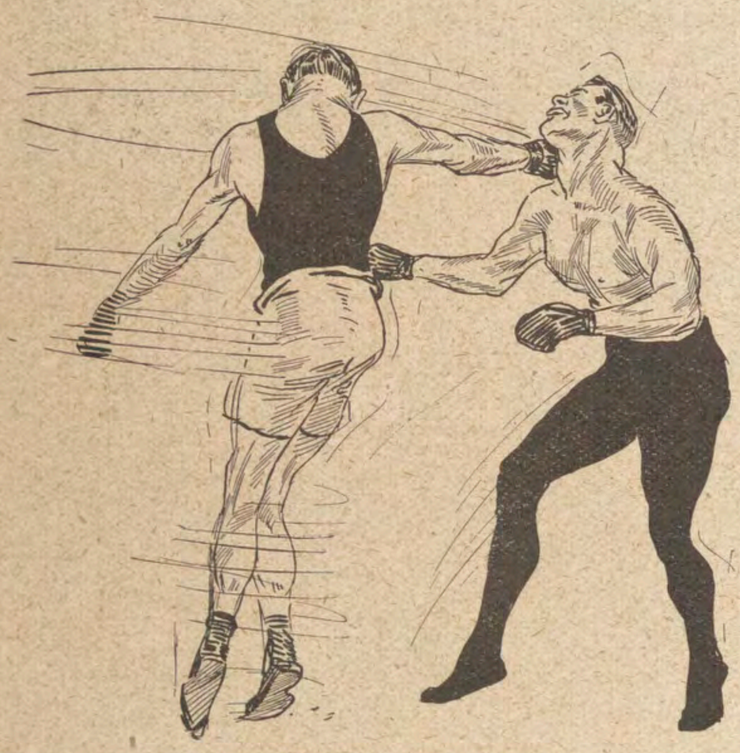


L'IN-FIGHTING

L'in-fighting est le combat en corps à corps où sont passés maîtres les boxeurs américains.

LA MAIN OUVERTE

Le coup donné par le boxeur, la main ouverte, est essentiellement prohibé.



LE COUP LA BLANCHE

Le coup La Blanche *ou coup donné en pivotant sur soi-même est un coup défendu.*

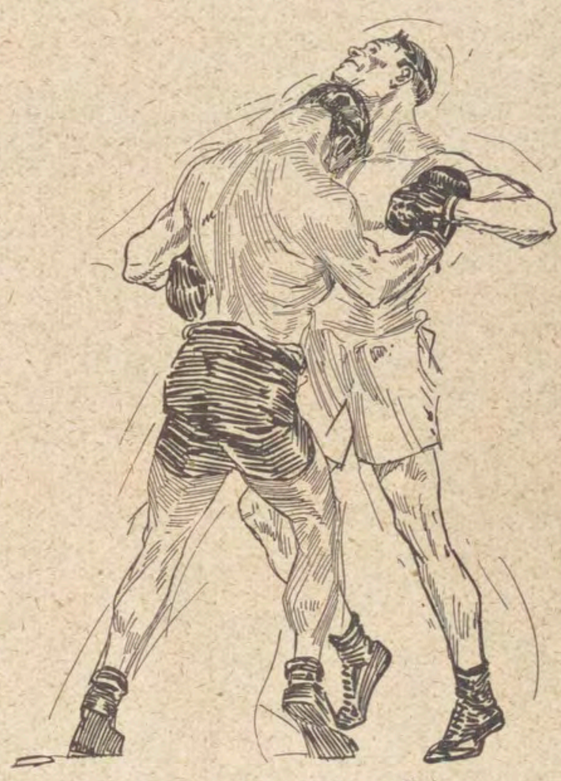
peu s'en servent à bon escient. De plus, soignez toujours autant votre droit que votre gauche. Pour être un bon boxeur, il convient d'être aussi habile d'une main que de l'autre.

Vous apprendrez ensuite à frapper fort, sec, de près et vite. Si vous tapez de loin, vos coups ont neuf chances sur dix d'être arrêtés avant d'atteindre le but. Lorsque vous attaquez du gauche, conservez-vous toujours une chance de rentrer avec le droit. Il faut considérer le poing qui ne travaille pas comme le collaborateur indispensable de celui qui est lancé.

Quand vous combattez, gardez toujours vos yeux fixés sur ceux de votre adversaire. Les yeux sont les meilleurs indicateurs des intentions d'un homme. Dès que vous voyez votre rival partir pour une attaque, visez de votre gauche au visage et plus il se précipitera avec violence, plus votre arrêt le heurtera avec efficacité. Si vous n'avez pas le temps de l'arrêter, reculez-vous et le coup tombera dans le vide.

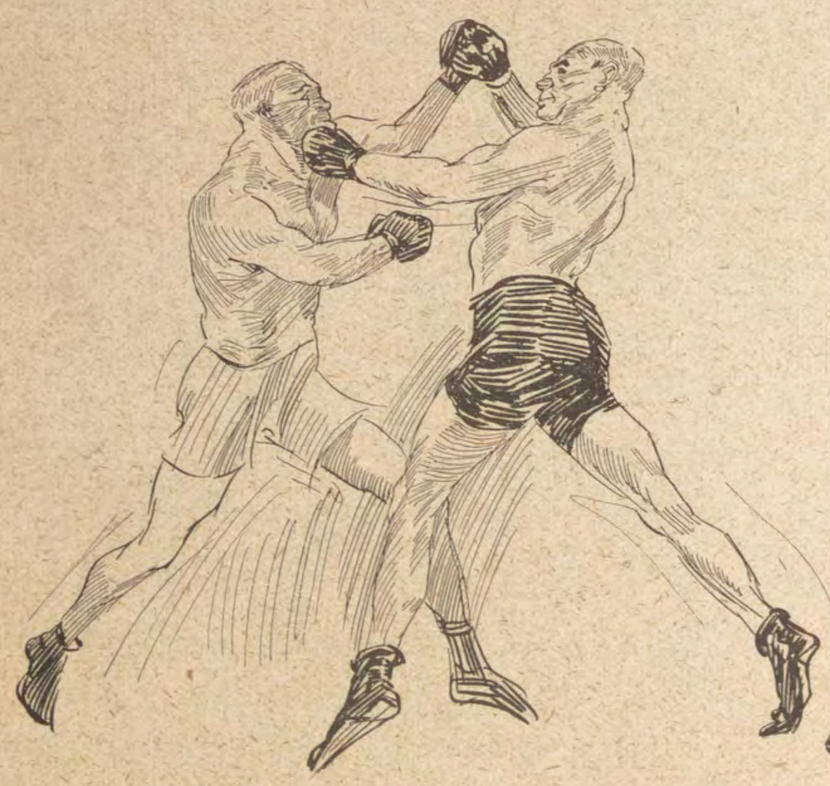
L'esquive n'est pas à la portée du premier venu, car si en baissant la tête pour éviter un coup, vous avez à faire à un boxeur de valeur, celui-ci profitant de ce que vous ne le voyez pas, vous enverra un uppercut bien placé qui pourra vous mettre knock-out. C'est pourquoi dans les débuts, vous ferez mieux de vous reculer ou de sauter de côté. L'art de l'esquive est encore plus délicat que celui de l'attaque.

GEO MAX.



LE COUP DE TÊTE

Le coup de tête, parfois involontaire, mais souvent donné exprès, est prohibé.



LE DROIT DU GAUCHE

Le direct du gauche est l'un des coups les plus élémentaires de la boxe et des plus efficaces.

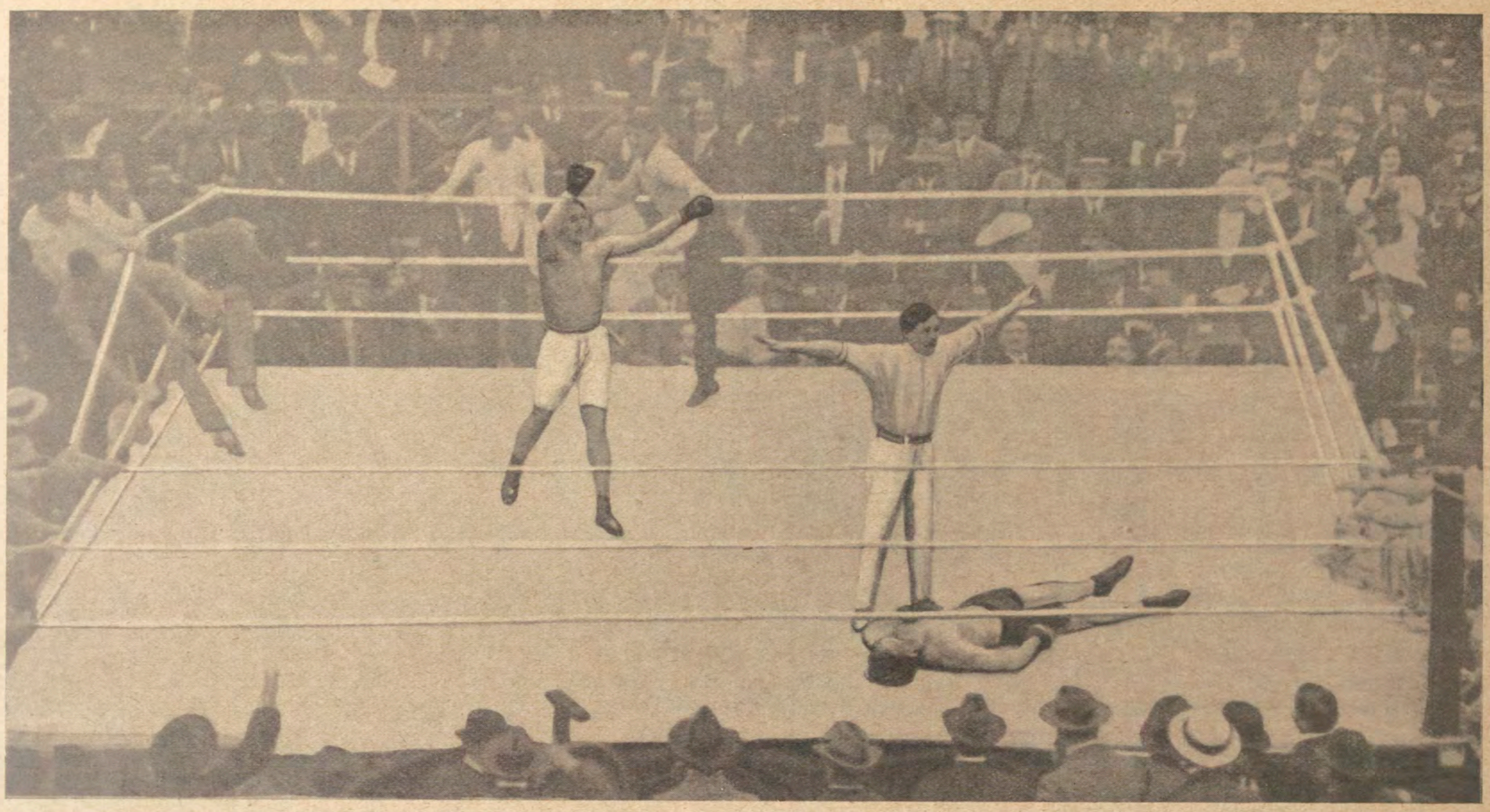
LE KIDNEY PUNCH

Le Kidney punch ou coup aux rognons est défendu depuis deux ans.

(Dessins inédits de Casey.)

LE COUP DE COUDE

Le coup de coude est défendu, Il rendit célèbre Geo Mac Fadden, qui s'en servait d'ailleurs loyalement.



CARPENTIER DEVIENT CHAMPION D'EUROPE DES POIDS MOYENS

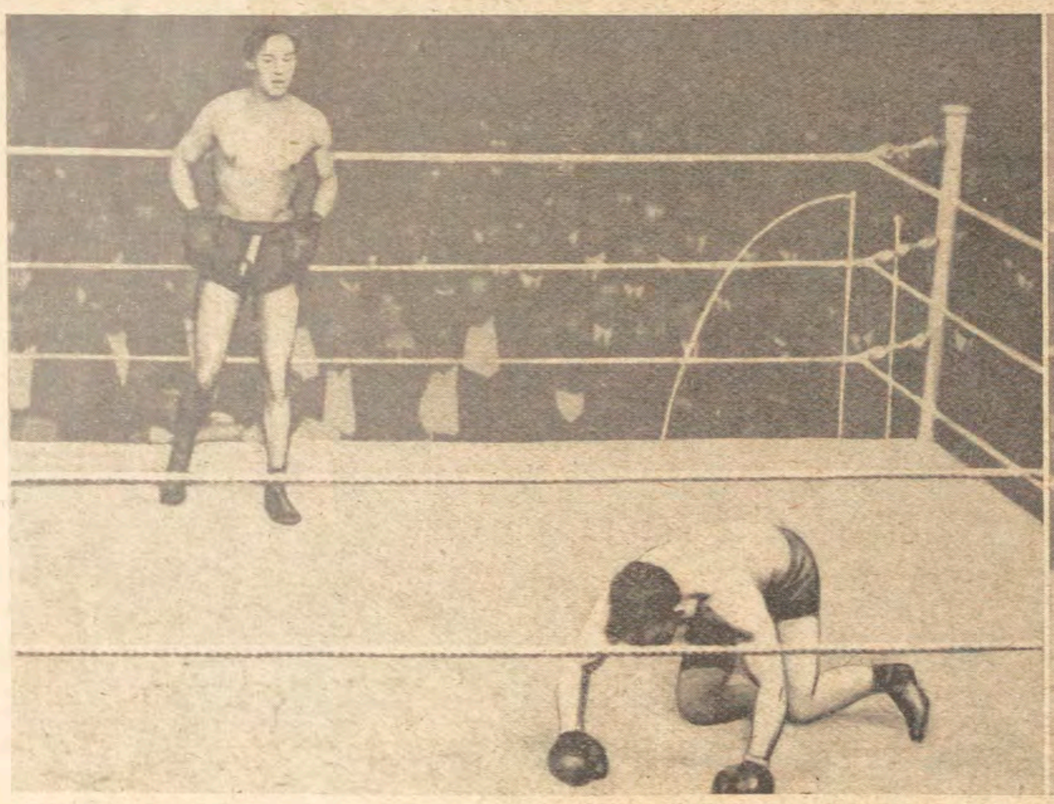
Georges Carpentier s'imposa à l'admiration des sportsmen anglais en triomphant de Jim Sullivan, champion d'Angleterre des poids moyens, pour le titre de champion d'Europe. Deux rounds suffirent à Carpentier pour gagner par knock-out, à Monte-Carlo, le 29 février 1912.

MES COMBATS ÉMOUVANTS

PAR GEORGES CARPENTIER

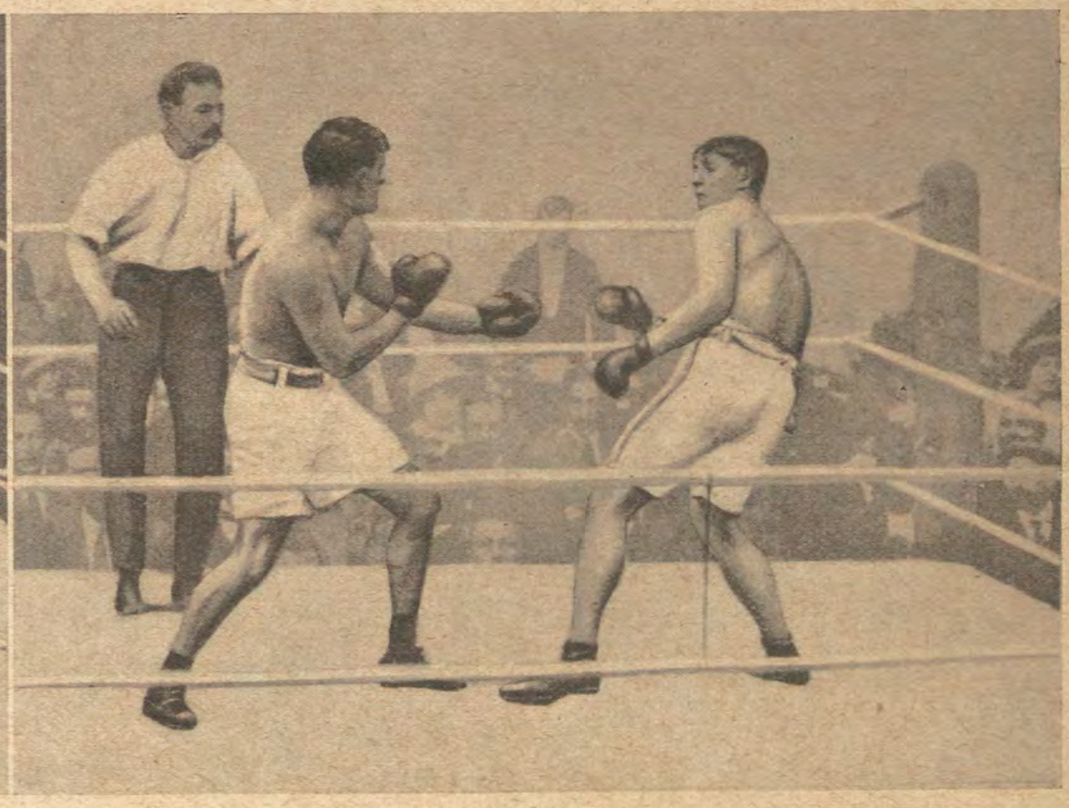
Au cours de ma carrière, contrairement au veau d'or, je ne suis pas toujours resté debout : il m'est arrivé parfois de tomber sur le sol du ring et j'avoue que ce ne sont pas là des sensations agréables. Pourtant, c'est avec joie que j'y reporte mon souvenir, car plusieurs fois, après être allé à terre, j'ai réussi à changer en victoire ce qui était déjà considéré comme une défaite.

Mon premier combat émouvant, je vous l'ai raconté dans le numéro de Noël de la *Vie au Grand Air*. C'était celui où Salmon réussit à me battre après avoir été vaincu par moi sur une faute. J'avais 14 ans et mes seconds m'obligeaient à abandonner au 18e round. Depuis ce moment jusqu'à mon succès sur Eustache, champion de France des poids mi-moyens, je n'eus pas de très grandes émotions. J'étais le jeune boxeur sur lequel peu de compétences comptaient : j'étais trop enfant et Descamps allait me « crever », selon leur expression. Cependant, dans cette période, les victoires qui me causèrent le plus de joie furent celles que je remportai sur Ledoux, Paul Til, Gloria, Demlen, Brochet, Jack Meekins et Frank Loughrey. Une assez imposante série heureuse prouva qu'on pouvait espérer en moi et je fus alors opposé à Robert Eustache pour le titre de champion de France. J'étais successivement passé par toutes les catégories et il fallait songer à cueillir, si possible, des lauriers officiels. Je parvenais à imposer mon jeu à mon adversaire et je l'obligeais à abandonner au 16e round. C'était alors le championnat d'Europe ! Mais avant de me heurter à Young Josephs, il me fallait donner des preuves de mon savoir aux Anglais qui avaient une confiance illimitée en leur champion :



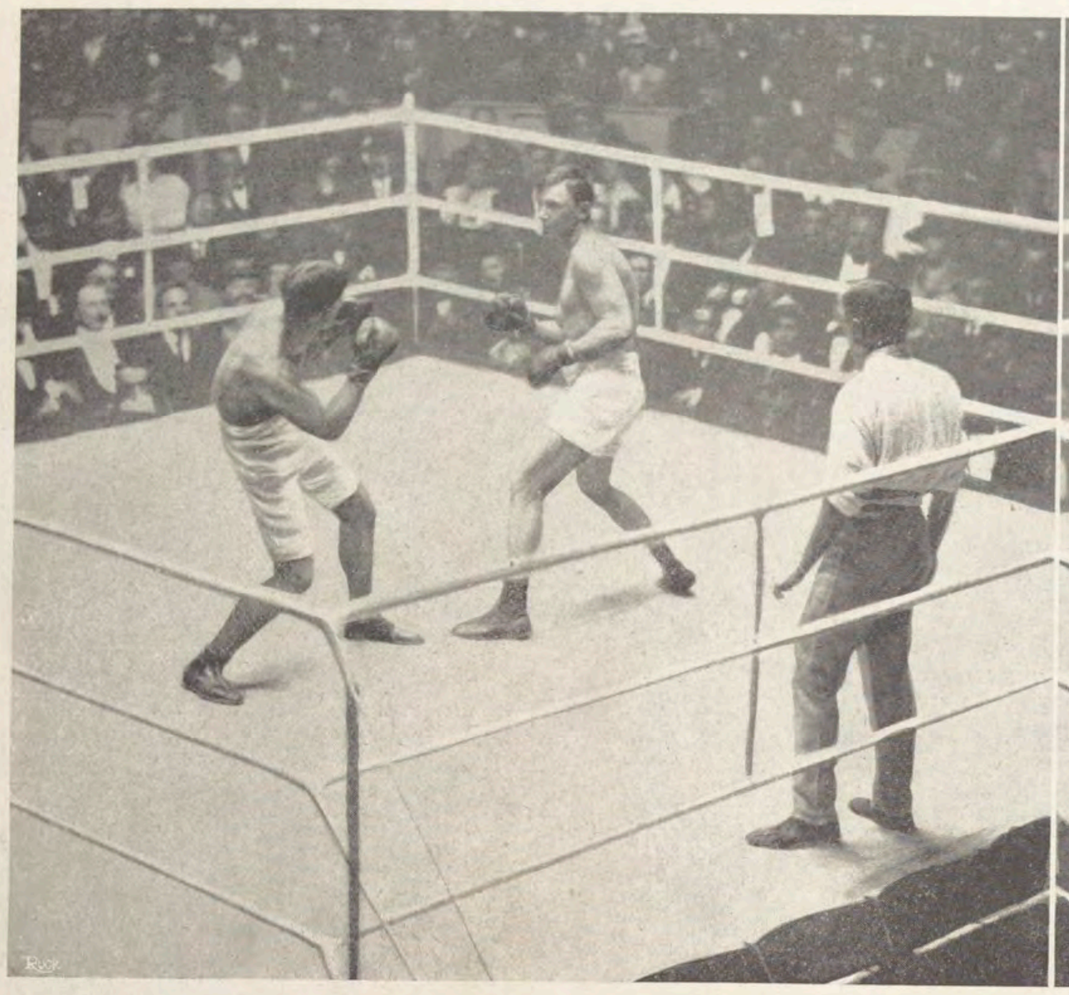
CARPENTIER TRIOMPHE DE YOUNG JOSEPHS

Georges Carpentier s'attribue le titre de champion d'Europe, des poids mi-moyens en triomphant de Young Josephs au 11e round, au National-Sporting-Club de Londres (1911).



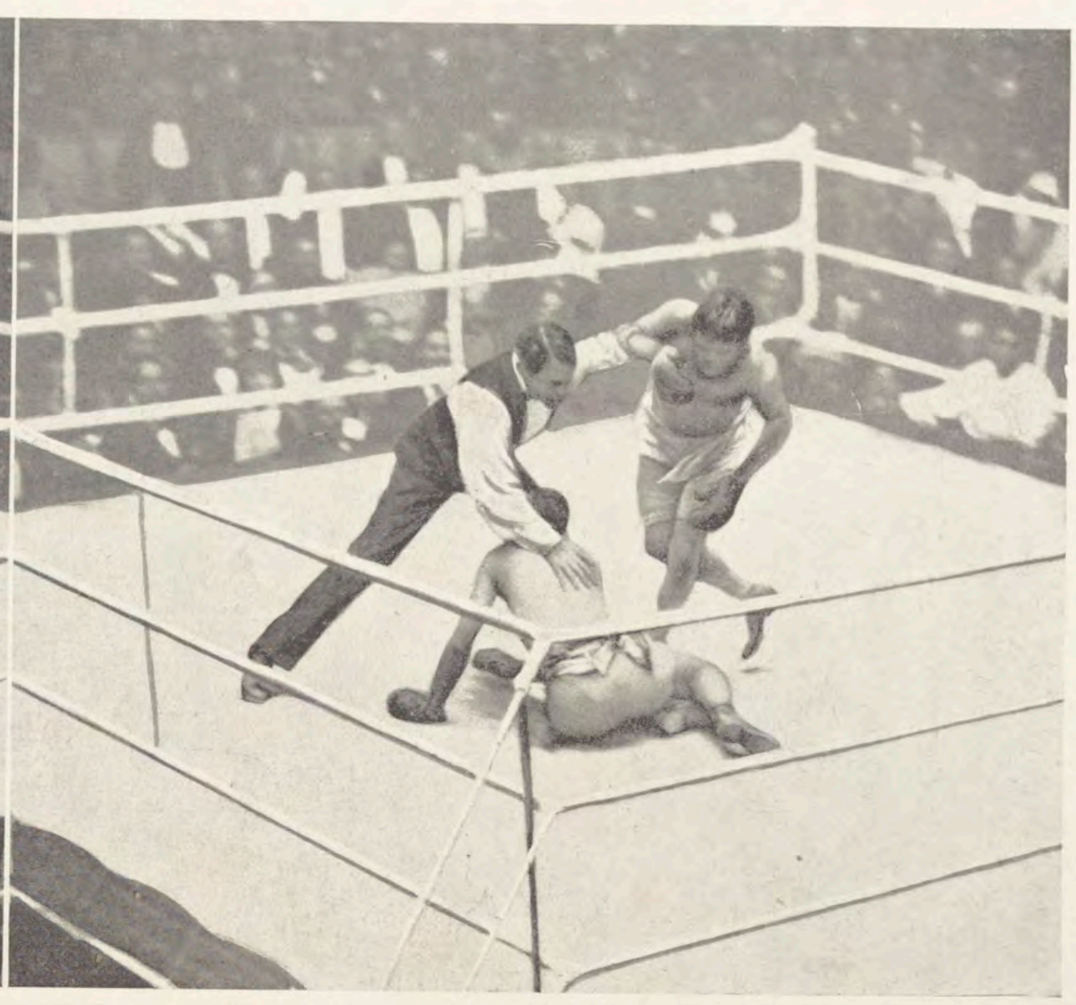
CARPENTIER CONTRE FRANK KLAUS

Après avoir tenu la tête jusqu'au 19e round, Georges Carpentier abandonna devant Frank Klaus, à Dieppe. Trop amaigri, le Français ne put aller jusqu'à la limite (24 juin 1912).



CARPENTIER BAT WILLIE LEWIS

Carpentier fut déclaré vainqueur aux points de Willie Lewis, le 22 mai 1912, à Paris, après un match merveilleux.



CARPENTIER CONTRE BILLY PAPKE

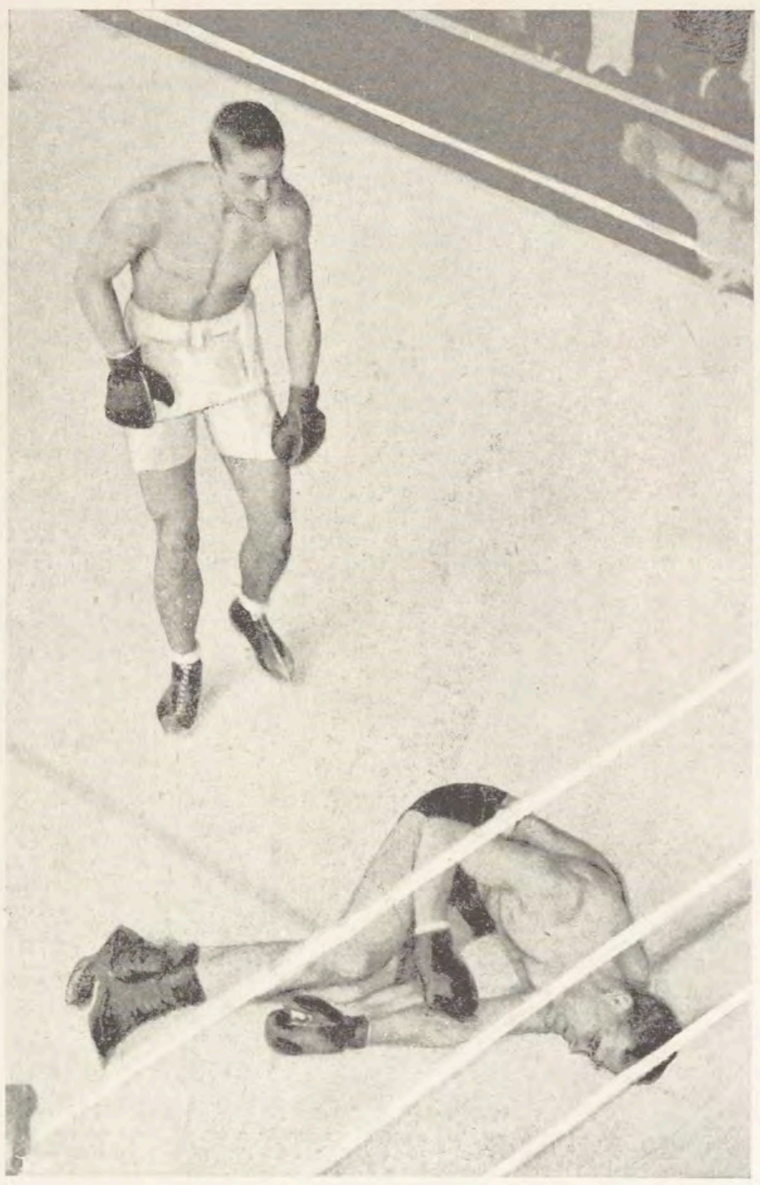
Carpentier, la figure en sang, dut abandonner devant Billy Papke, à Paris. Au 18e round, son manager Descamps jeta l'éponge (23 octobre 1912).

je knock-outais Jack Goldswain en 4 rounds, je battais aux points Arthur Evernden et Sid Burns, chacun en 15 reprises. Et j'étais alors matché contre Young Josephs, le 23 octobre 1911, au National Sporting Club de Londres.

Là ce fut un combat émouvant, non point tant par la valeur de mon adversaire que par le public choisi et inconnu de moi, devant lequel il me fallait prouver ma supériorité. De plus j'avais été obligé de me faire maigrir considérablement, mon poids étant à cette époque mon ennemi le plus sérieux et le plus dangereux. J'envoyai à terre maintes fois Young Josephs et le forçai à abandonner au onzième round. J'étais champion d'Europe! Quatre mois plus tard, après avoir battu Harry Lewis, je passai champion d'Europe des poids moyens en knock-outant, à Monte-Carlo, au second round, Jim Sullivan. Puis après avoir vaincu Willie Lewis qui m'avait pourtant mis knock-down à deux reprises, j'étais opposé aux deux plus redoutables poids moyens du monde à ce moment-là : Frank Klaus et Billy Papke. Là encore j'avais dû maigrir pour pouvoir me présenter au poids. Mon manager François Descamps me faisait abandonner contre Frank Klaus au 19e round, alors que, paraît-il, j'avais eu l'avantage aux points et je me retirais au 18e round devant Billy Papke qui m'avait mis la tête en sang. Ce furent là mes deux échecs de 1912, les plus cruels souvenirs de ma carrière.

Nouveau titre de champion d'Europe, le 19 février 1913, en knock-outant au troisième round le poids mi-lourd Anglais Bandsman Rice et j'arrive enfin à mon dernier titre, celui des poids lourds que je m'attribuai en triomphant du champion d'Angleterre, Bombardier Wells.

Ce pugiliste était tenu en haute estime par les sportsmen anglais qui le considéraient comme une véritable étoile du ring. J'avais eu l'occasion de m'entraîner jadis une fois avec lui, lorsque je me préparais à rencontrer Sid Burns. Certes, je l'avais trouvé infiniment scientifique et je n'ai pas changé d'avis, mais je lui reproche de ne pas être assez résistant. Il le prouva d'ailleurs dans la plupart de ses matches avec des hommes puissants, tels Al Palzer, qui le mit knock-out en 3 rounds et Gunboat Smith qui obtint le même résultat en deux reprises. Et cependant il frappe sec, vite et avec précision. Il manque d'endurance à l'estomac sans quoi il serait un grand champion.



GEORGES CARPENTIER CHAMPION D'EUROPE POIDS LOURDS

Georges Carpentier devient champion d'Europe toutes catégories en knock-outant Bombardier Wells, en 4 rounds, à Gand, et en 1 min. 13 sec. à Londres.

Lors de notre rencontre de Gand, au premier round, il m'envoyait à terre par un crochet terrible à la mâchoire. A peine remis, j'y retournais. Tout le monde croyait à ma défaite, mais je parvenais à vaincre la défaillance, à esquiver les coups de marteau qui cherchaient mon menton et plus tard à prendre la direction du combat. Dès lors la face des choses changeait et je triomphais au quatrième round par le fameux shift punch au plexus solar, inventé par Fitzsimmons.

Bombardier Wells discuta cette défaite, il invoqua des excuses, me demanda une revanche. Je la lui accordai avec joie, car je n'aime pas, lorsque je gagne, qu'on cherche à diminuer le mérite de ma victoire. C'est à Londres, au National Sporting Club encore, que je disputai ce return match. Vous savez comment il se termina : par le même coup que la première rencontre, mais après 1 minute 13 de combat seulement.

Je conserverai toute ma vie le souvenir de cette rencontre, peut-être la plus émouvante de ma carrière, car ce fut dans un pays ami, mais si fier de ses athlètes, que j'anéantis pour toujours les prétentions du champion d'Angleterre. Ce fut d'abord de la stupeur. J'avoue que je manquai de doigté en terminant aussi vite : toute l'aristocratie qui s'était déplacée ne pensait pas qu'après 1 m. 13 le spectacle serait terminé. Mais il faut m'excuser ! Je ne voulais pas qu'il y eut de malentendu et j'étais décidé à finir le plus vite possible un adversaire qui semblait redoutable et sur lequel il me fallait établir d'une façon définitive ma supériorité.

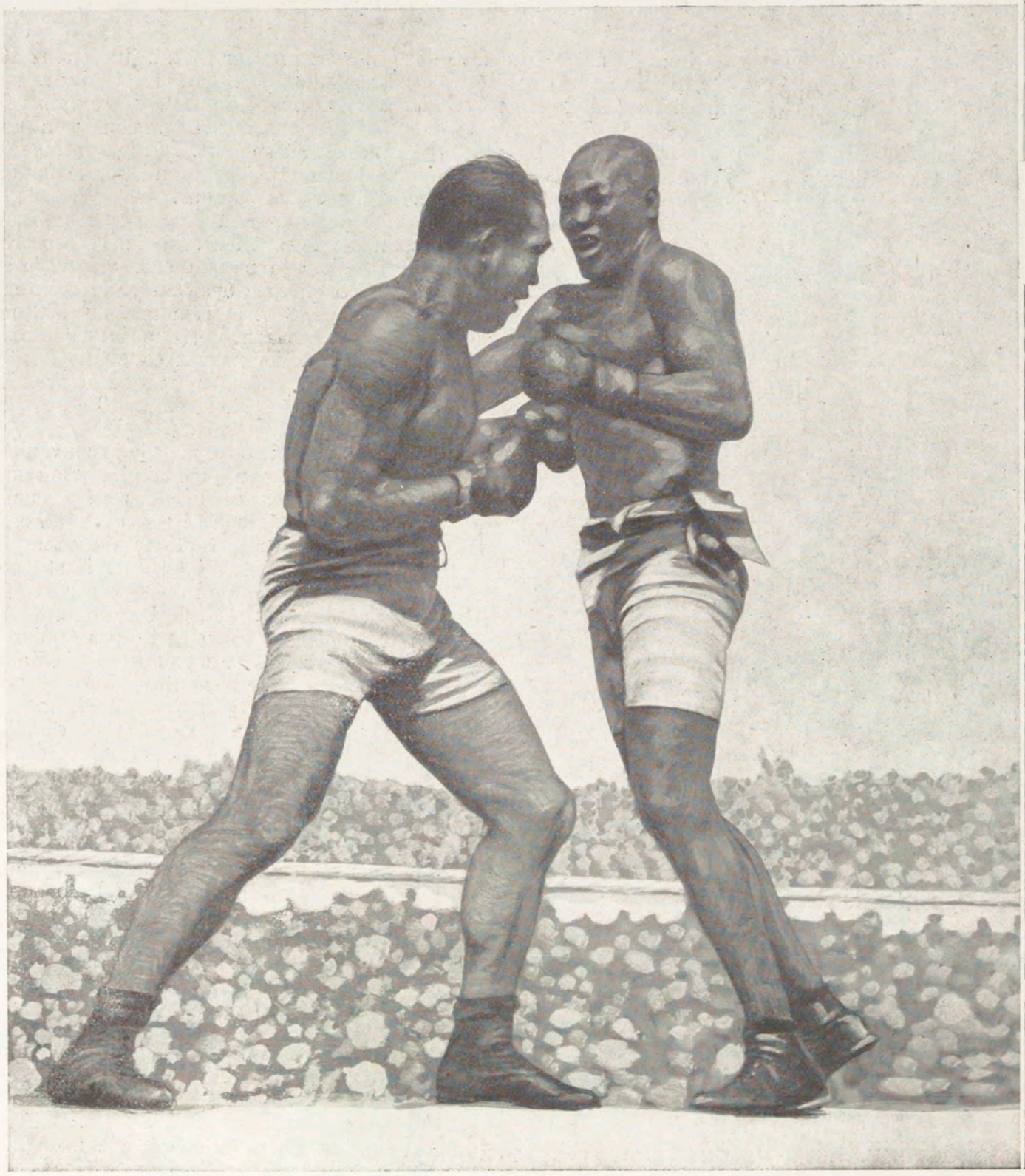
D'ailleurs, après la stupéfaction compréhensible du public, je fus de sa part l'objet d'une ovation enthousiaste qui me prouva que dans le sport il n'y a pas de frontières. Les journaux parlèrent du Waterloo de la boxe, me placèrent sur un pavoi. Parfait, mais c'était trop et je ne m'illusionne pas sur la valeur de ce qu'on voulut bien appeler un exploit.

Et maintenant, que vais-je faire ? Je crois que ma carrière ne fait que commencer au point de vue des réelles difficultés. Ce sont mes prochains matches qui seront émouvants, et ils augmenteront en émotion à mesure que j'approcherai des titres mondiaux. Puisse le sort continuer à m'être favorable : de mon côté je ferai l'impossible pour mériter la confiance des Français qui ont bien voulu placer sur moi une partie de leurs espérances.

GEORGES CARPENTIER.

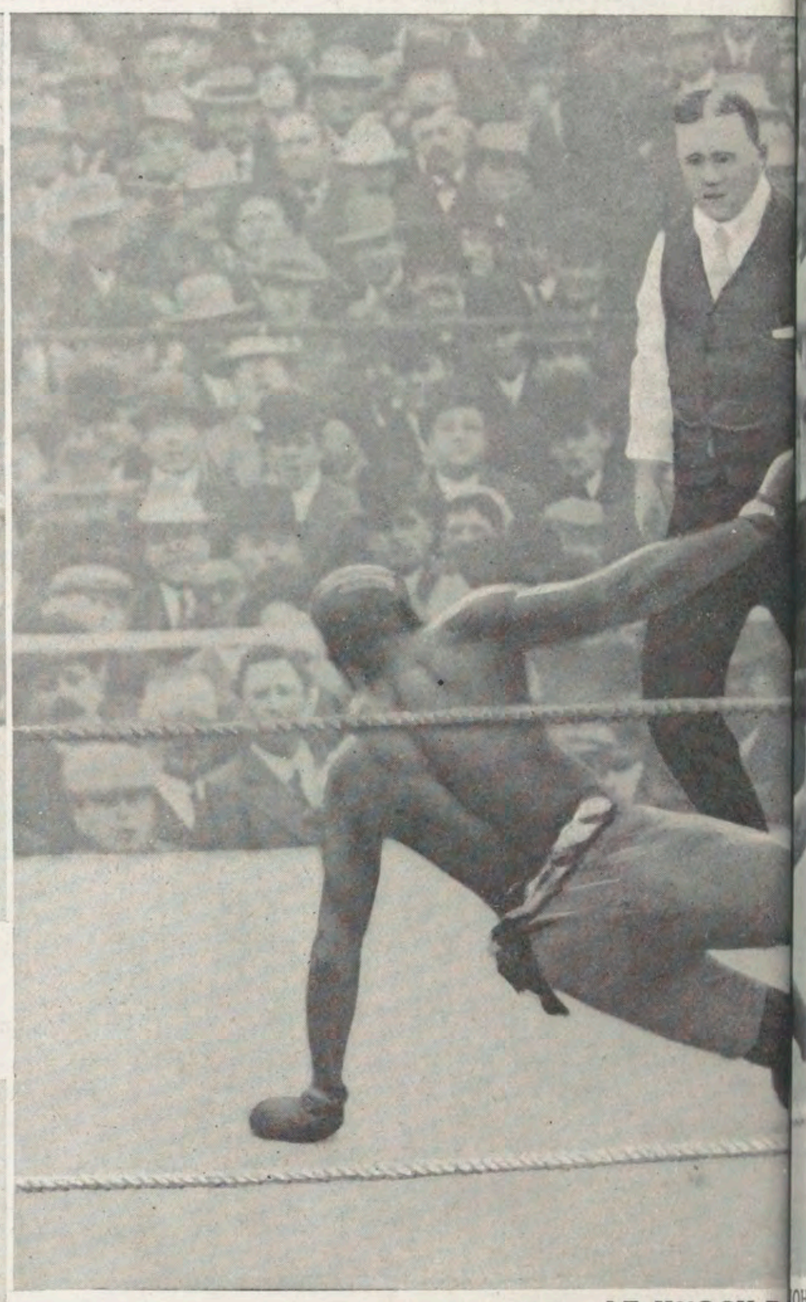
JACK JOHNSON A TERRE

Jack Johnson alla une seule fois à terre pendant sa carrière de champion du monde. C'est le regretté champion du monde des poids moyens, Stanley Ketchell qui accomplit cet exploit.



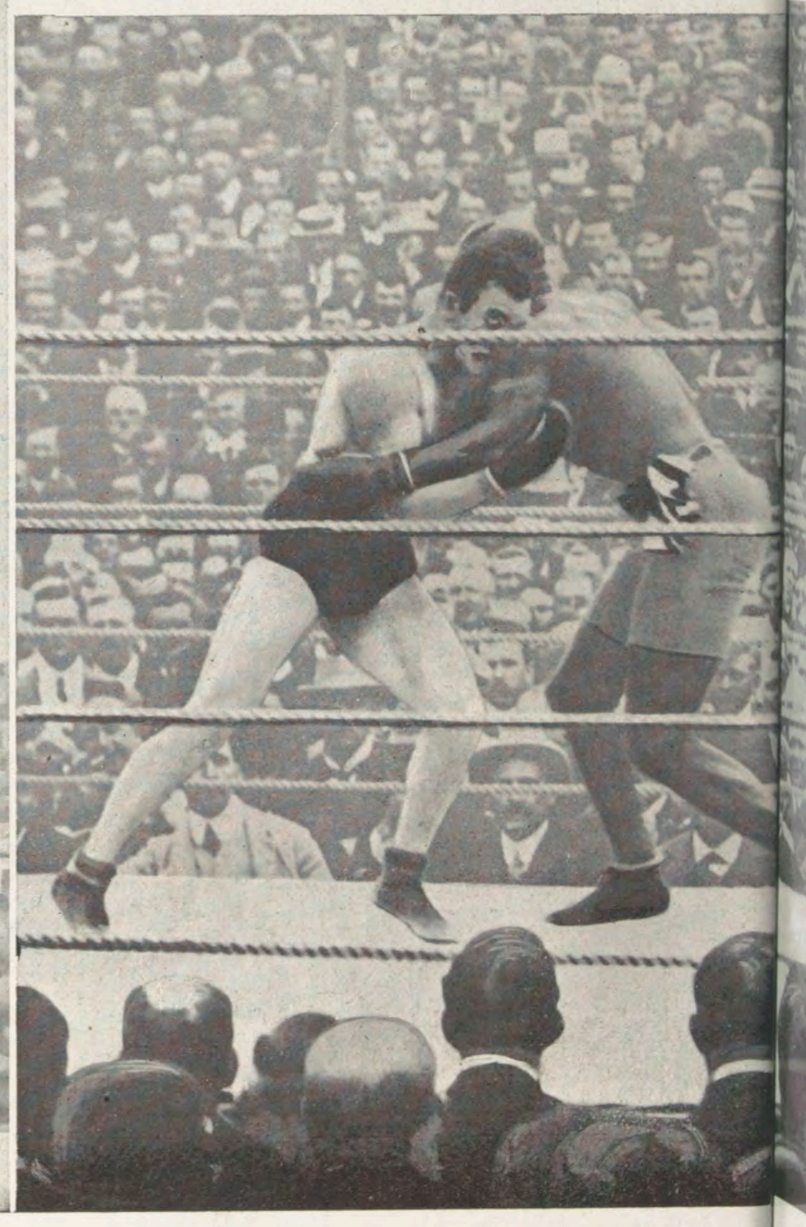
LE MATCH JOHNSON-JEFFRIES

Le 4 juillet 1910, à Reno, Jim Jeffries, après une retraite de six années, tentait de reprendre à Jack Johnson le titre de champion du monde. Il avait trop présumé de ses forces et, au 14e round, était mis knock-out, étant complètement épuisé.



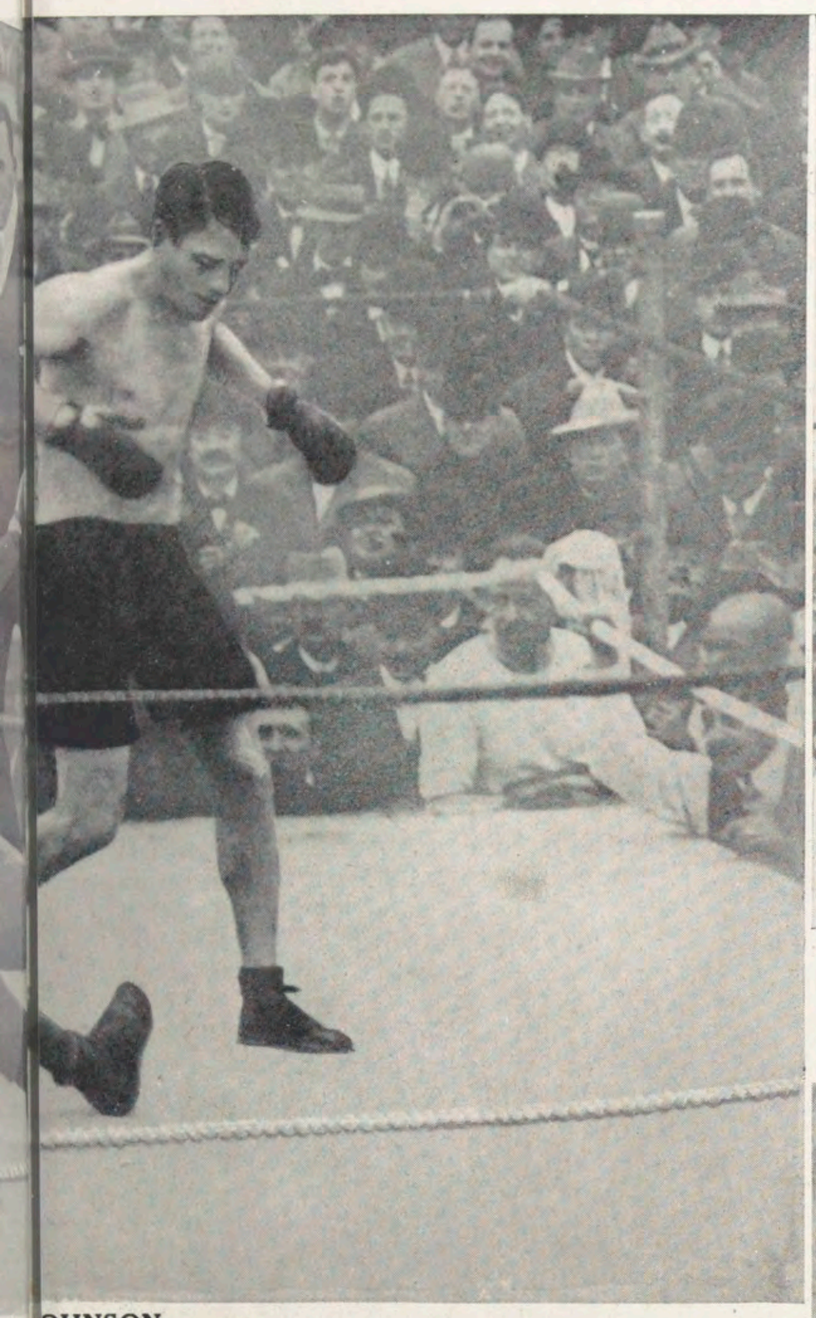
LE KNOCK-D

Jack Johnson ne fut knock-outé qu'une seule fois. C vrier 1901, à Galveston. Depuis, seul, Ketchell put l'ex prise au moment de la chute du champion. Stanley Ke



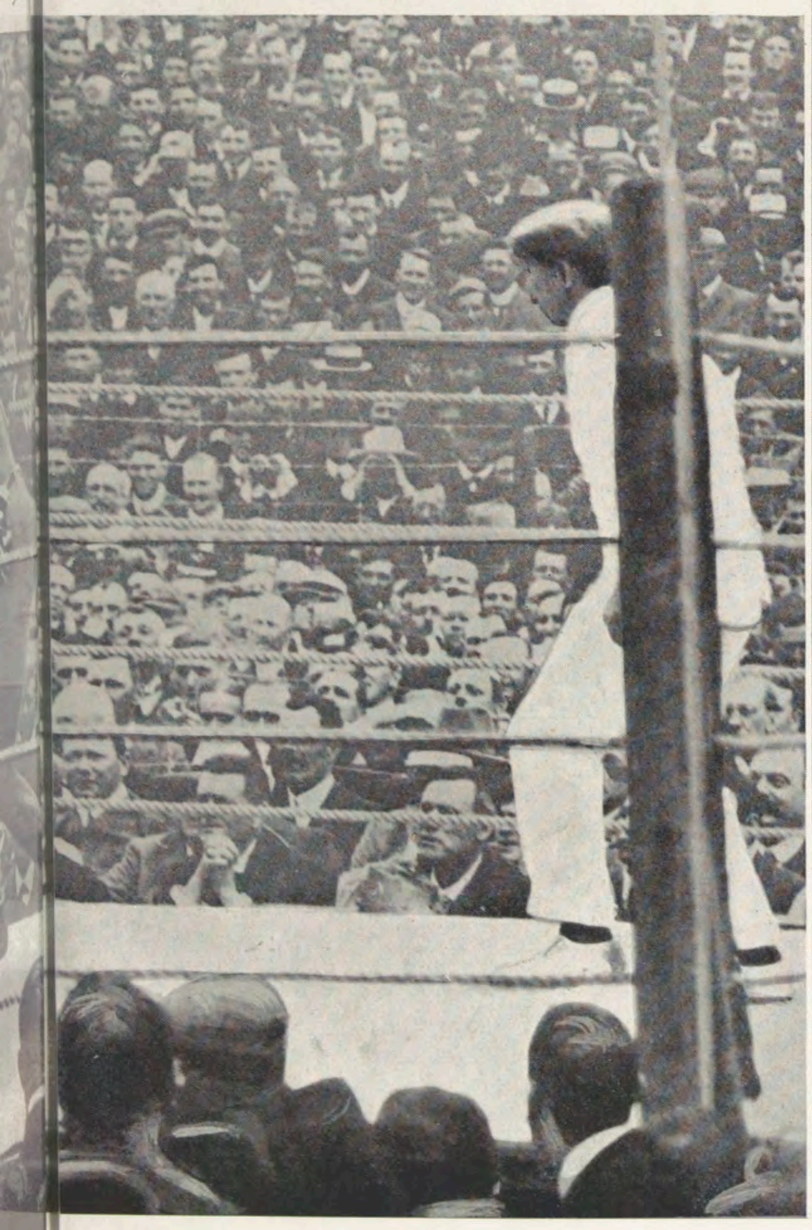
JACK JOHNSON DE

La première fois qu'un nègre fut admis à rencontrer un à la race blanche. Tommy Burns fut battu en 14 rounds pa éviter une plus sévère correction à l'ancien cha



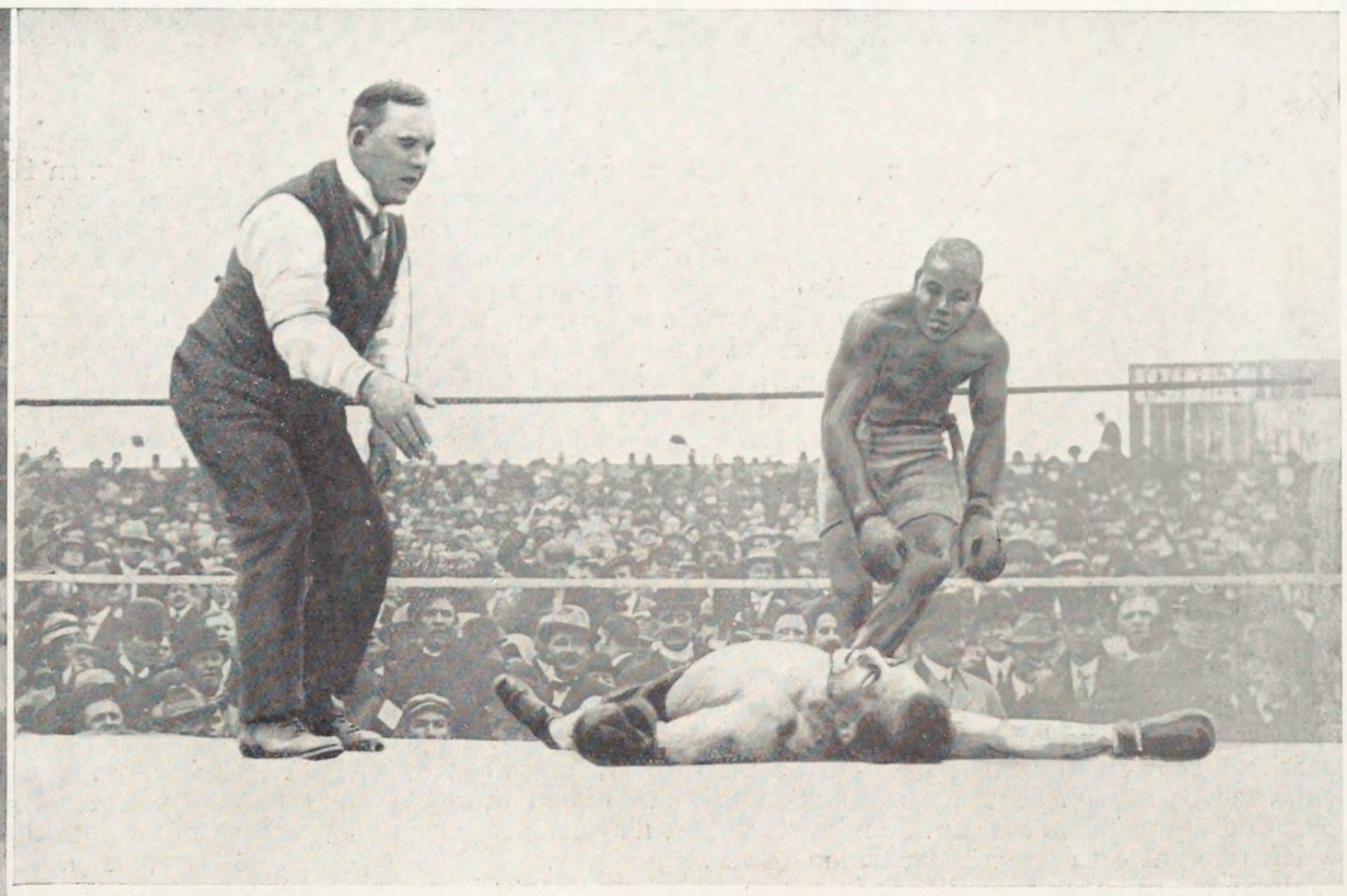
OHNSON

débuts, lorsqu'il rencontra Joë Choynski, le 25 fé-
e dans le combat, dont nous donnons une photographie
t que poids moyen, mais possédait un punch terrible.



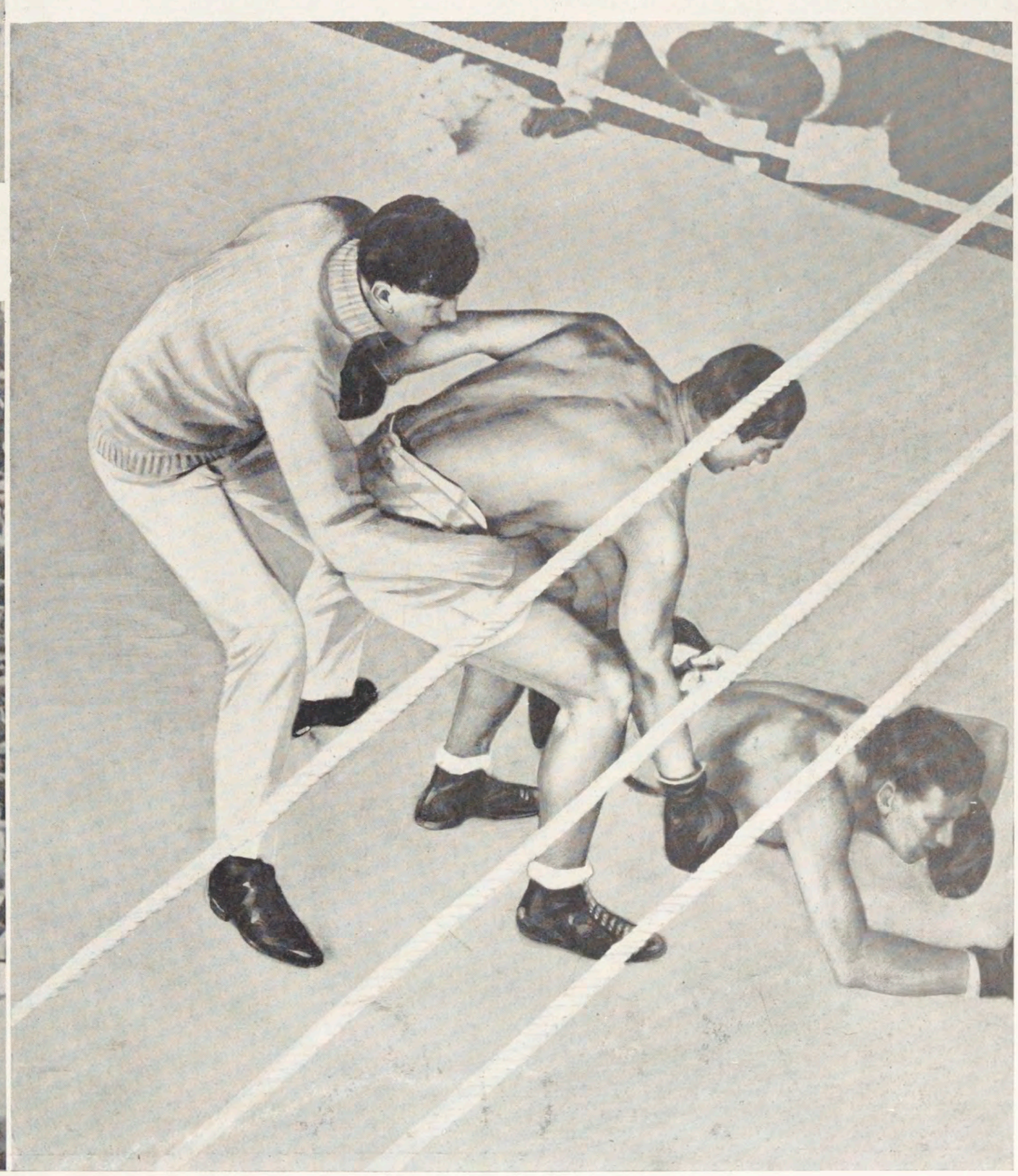
PION DU MONDE

titre de champion du monde des poids lourds, fut néfaste
u, le 26 décembre 1908, la police arrêtant le match pour
urs, si Tommy Burns était battu, il n'était pas épuisé.



STANLEY KETCHELL KNOCK-OUT

Jack Johnson se vengeait aussitôt de Ketchell. Il se relevait, se précipitait et immédiatement étendait à terre, les bras en croix, le poids moyen blanc, qui l'avait défié (12e round.)



CARPENTIER KNOCK-OUTE BOMBARDIER-WELLS

Georges Carpentier, le grand champion français, est devenu champion d'Europe toutes catégories par sa victoire sur Bombardier-Wells qu'il knock-outa en 4 rounds, à Gand, le 1er juin 1913. Dans une revanche, à Londres, il lui fit subir le même sort en 1 m. 13 s. (8 décembre 1913.)

LES NÈGRES DANS LA BOXE

PAR JOË JEANNETTE

BILL RICHMOND
Le premier boxeur noir qui ait pénétré dans un ring. Son premier match remonte à 1791.

Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je reconnais la suprématie acquise par les nègres dans la boxe depuis 1791, année où Bill Richmond pour la première fois prit part à un combat. Je sais qu'en Amérique les noirs ne sont pas aimés, mais la raison est indépendante des questions sportives. Parmi les boxeurs de ma race, il en est qui se sont rendu déplaisants, certes, mais parmi les blancs, nombreux aussi sont ceux qui ont montré que leurs sentiments n'étaient pas exactement ceux que l'on est habitué à rencontrer chez les hommes intègres et loyaux.

Je répondrai à une accusation souvent portée contre les pugilistes de couleur : certains prétendent qu'ils manquent de courage. Regardez par exemple, le grand Peter Jackson : alors qu'il était sur le déclin, il fit un match nul de 61 rounds avec Jim Corbett ; puis ce sont George Godfrey, le premier champion poids lourd de couleur en Amérique, Frank Craig et aujourd'hui Sam Langford, Jack Johnson, Sam Vac Vea et moi. Je ne crois pas qu'on puisse dire que l'un de ces boxeurs ait manqué de courage. Je n'insisterai pas, n'ayant nulle envie de défendre une cause gagnée depuis longtemps.

Je parlerai surtout du glorieux trio noir composé de George Dixon, Joë Gans et Joë Walcott qui furent tous trois champions du monde avant Jack Johnson et Sam Langford.

Dixon fut le premier ayant acquis les suprêmes lauriers dans la catégorie des poids coqs et des poids plumes; Gans fut champion du monde des poids légers et Joë Walcott, champion du monde des poids mi-moyens.

Dixon, quoique nègre, acquit une popularité extraordinaire en Amérique. C'était d'ailleurs un merveilleux artiste du ring. Sa carrière commença à Halifax, en 1886, quand il knock-outa Young Johnson.

Il avait remporté 26 victoires de 1887 à 1890, quand il rencontra Cal Mac Carthy pour le championnat d'Amérique des poids coqs. Le combat avec gants de 2 onces se termina par un match nul après 70 rounds. En juin, à Londres, Dixon triompha en 18 reprises de Nunc Wallace, champion d'Angleterre des poids bantams et, neuf mois après, il rencontrait à nouveau Mac Carthy pour le championnat d'Amérique et le battait en 22 rounds. Puis, c'était le tour d'Abe Willis, champion d'Australie qu'il knock-outa en 5 reprises. Un an après, le prodigieux nègre remportait le titre mondial de la catégorie supérieure en knock-outant Fred Johnson au 14e round. En 1900, il perdait son titre que lui prenait Terry Mac Govern et abandonnait le pugilisme en 1906.

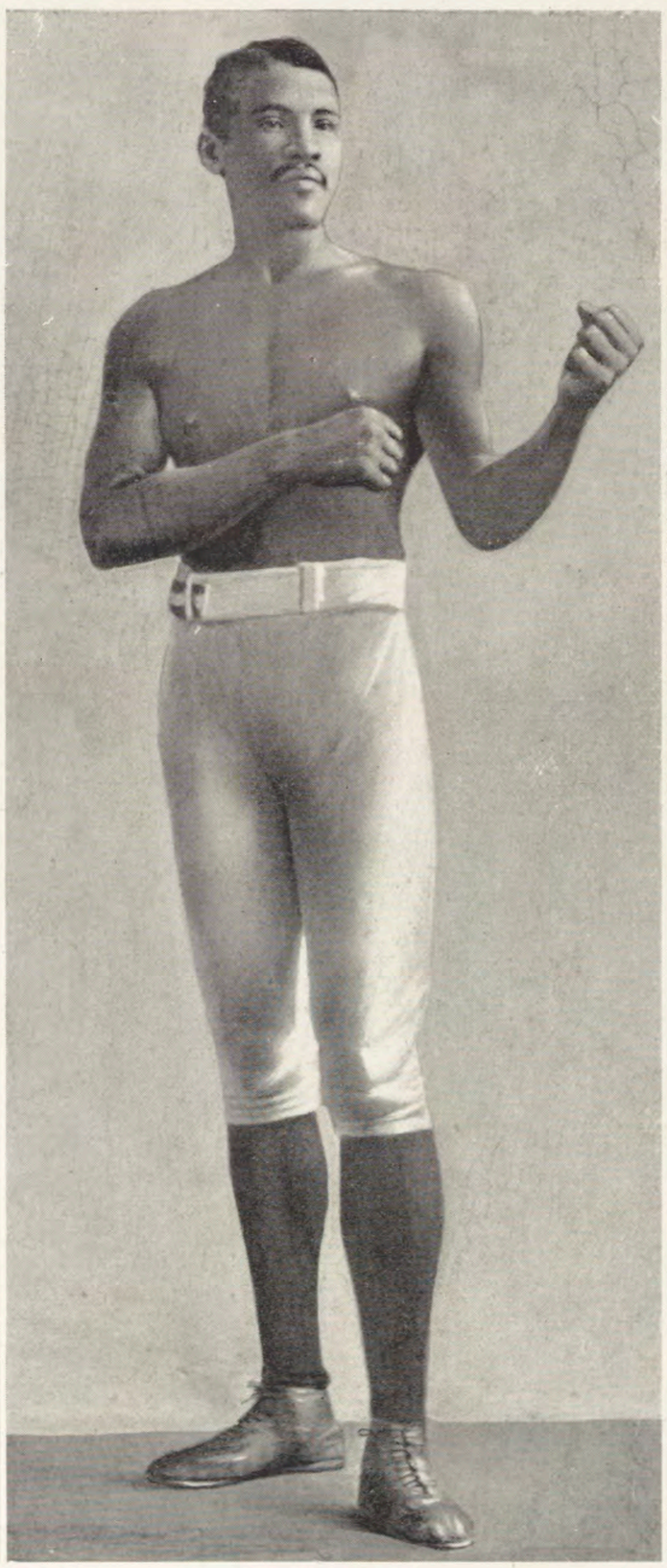
TOM MOLINEAUX
Tom Molineaux succéda à Bill Richmond qui fut son maître et son protecteur.

Joë Walcott fut une véritable merveille dans les classes des poids légers, mi-moyens et moyens. Il avait la tête si renfoncée dans les épaules qu'il était pour ainsi dire impossible de le toucher. Jamais il n'hésita à combattre un homme plus lourd que lui de 10 à 20 livres.

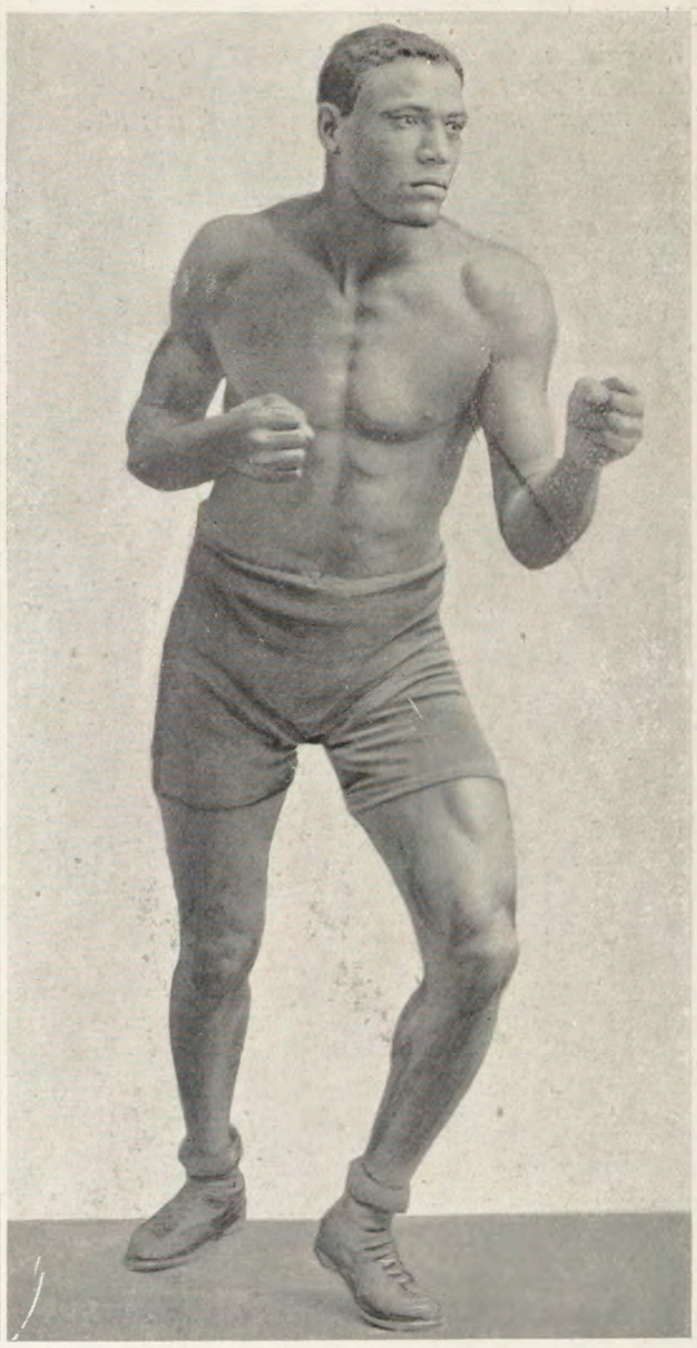
Joë Gans, enfin, obtint les lauriers de la classe des poids légers en 1902, après onze ans de combats. Sa carrière dura seize ans. Elle fut arrêtée par Battling Nelson qui, en 1908, le knock-outa par deux fois en 17 et en 21 rounds. Gans était le plus grand knock-outeur du ring. Soixante et une fois, il triompha de cette façon. Il était en même temps un combattant et un véritable artiste. Il avait un coup d'œil d'une exactitude stupéfiante et ses attaques étaient d'une rapidité et d'une précision incomparables. Il remporta le titre, en 1902, en knock-outant Frank Erne en un round.

JOË JEANNETTE.

JOE GANS
Joë Gans, qui fut champion du monde des poids légers, était une merveille de science et de rapidité. Il ne trouva son maître qu'en Battling Nelson.



PETER JACKSON
Peter Jackson a toujours été considéré comme le meilleur boxeur nègre ayant existé. Aussi John-L. Sullivan évita-t-il toujours de le rencontrer.



JOË JEANNETTE
Joë Jeannette, que Sam Langford battit récemment pour le championnat du monde des poids lourds, est surtout remarquable par sa science et son endurance.

L'ENTRAINEMENT DU BOXEUR

PAR SAM LANGFORD

L'ENTRAINEMENT est la base fondamentale de la boxe. Dans tous les sports, un champion mal entraîné aura toujours tendance à être battu par un homme inférieur en forme, mais, en boxe, les conséquences sont autrement importantes. Le champion vaincu en cyclisme ou en course à pied par exemple, peut en appeler de sa défaite, tandis que dans le noble art il n'en est pas ainsi, hélas ! Nous devons sans cesse être au mieux de notre condition et prouver notre supériorité sur tous venants. Et vraiment ce n'est pas toujours facile. Les déplacements qu'on nous impose, les changements de milieu ne sont pas faits souvent pour faciliter notre tâche, mais les compétences s'en soucient peu et si nous sommes un peu en difficulté, personne ne nous accordera les circonstances atténuantes, tout le monde déclarera que nous sommes en déclin. Ainsi va le monde ! C'est pourquoi, même lorsque nous sommes opposés à des hommes bien inférieurs à nous, nous devons nous préparer avec soin. Il n'est pas un adversaire qu'il faille dédaigner, tous sont à craindre. Tel est le principe qu'on ne saurait oublier.

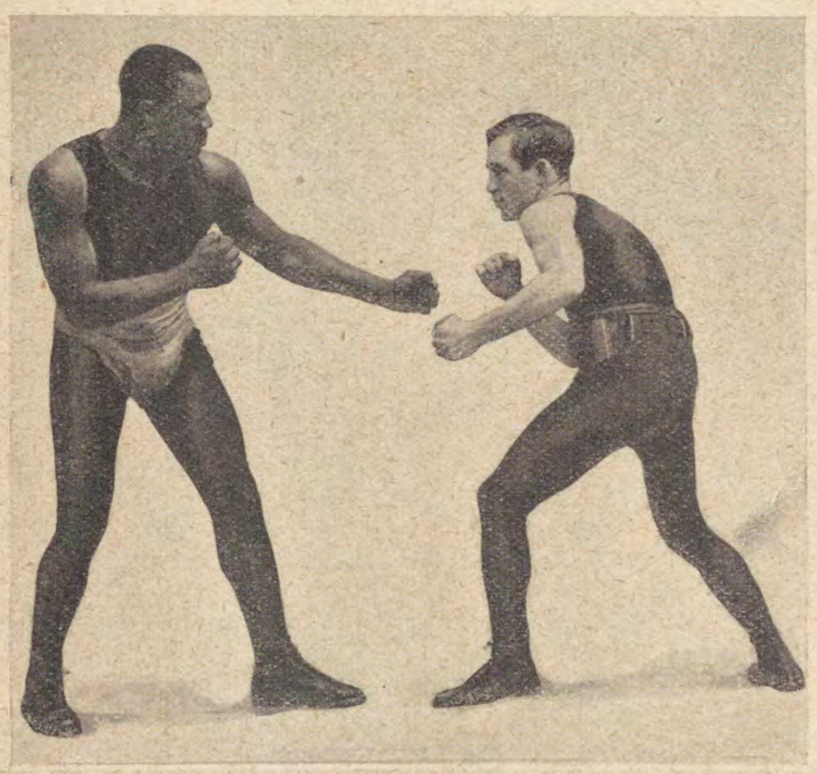
Suivez l'histoire du ring et vous trouverez maints exemples venant à l'appui de ma thèse : c'est John-L. Sullivan lors de son match avec Jim Corbett. Fier comme un paon, orgueilleux comme un roi, il était certain de la victoire. Depuis douze longues années il était l'idole du public. « Vous pouvez mettre tout votre argent sur ma chance, déclarait-il à chacun. » Et au 21e round, qu'étaient devenues ses espérances, sa célébrité, son outrecuidance ? Jim Corbett lui avait pris son titre.

Jim Corbett imita cet exemple qui aurait dû pourtant lui servir de leçon : « Je ne puis perdre, disait-il, lors de la rencontre avec Fitzsimmons. Ce boxeur ne pourra pas me porter un seul coup efficace. Vous verrez comme je suis adroit ! » Pendant 13 rounds, il surclassait Fitzsimmons, mais au 14e, le fameux shift punch au solar plexus l'étalait à terre.

Puis c'est Jack Munroe tenant quatre reprises devant Jim Jeffries et croyant pouvoir triompher après ce succès relatif. Il le poursuivit de ses défis, obtint une revanche en 20 rounds : au second, il réfléchissait, sur le dos, aux vicissitudes humaines.

Je vous citerai encore l'exemple de Billy Murphy, l'ancien champion du monde des poids plumes. A Sydney, lorsqu'il fut matché contre Young Griffo, il arriva à l'arène dans une superbe voiture, accompagné d'une jeune femme. Il fumait un immense cigare. Il descendit pompeusement disant à sa compagne : « Attendez-moi là quelques minutes, chère amie, le temps de donner une petite leçon à mon adversaire, et je suis à vous. Ah ! un conseil, je vais mettre pour vous 300 livres sur ma chance. Ce sera de l'argent vite gagné ! » Et Murphy pénétra comme un lord dans la salle. Pauvre prétentieux ! Quand il revint, il avait l'oreille basse : le match était perdu, le pari aussi, le cœur de la belle sans doute. Quant au titre, il était passé aux mains de Young Griffo.

Je rappellerai pour mémoire la vanité de Jack Johnson qui aurait pu faire une si belle carrière et je terminerai en parlant de Frank Klaus : lorsqu'il rencontra George Chipp à Pittsburg, il croyait qu'avec une main, il pourrait triompher. Résultat : au 6e round, il était knock-outé. Ils firent une revanche et cette fois, c'était au cinquième que le champion était mis hors de combat. De même enfin, Harry Lewis, à Philadelphie, fut knock-outé par Joë Borrell au cinquième round en octobre dernier et faillit bien en mourir. Quant à moi, je faillis bien être victime de ma confiance A mon retour d'Australie, en Amérique, je dus aller fournir un combat à Taft (Californie), sans être entraîné, je gagnai en cinq rounds, triomphant aisément de Jack Lester. Mais j'avais dû faire six jours de voyage en chemin de fer. Immédiatement aprés, il me fallut repartir pour aller rencontrer, à Boston, Gunboat Smith en 12 rounds. Là encore, interminable voyage. J'arrivais juste pour le combat, j'étais très fatigué. Je combattis cependant, mais je décidai de me tenir sur la défensive pendant 8 reprises et de ne travailler que dans les 4 dernières. J'espérais knock-outer mon adversaire, je ne pus y réussir et la décision fut donnée à Gunboat Smith que je ne demande qu'à rencontrer à nouveau.



Ah ! boxeurs, mes amis, veillez à votre entraînement ! Sachez que quelle que soit votre force, vous trouverez toujours un homme supérieur à vous. Je vous souhaite de le rencontrer le plus tard possible, mais pour vous comme pour moi la vieille histoire sera toujours la même !

Tout ce que je souhaite c'est de me retirer avant de connaître les heures amères où le piédestal se dérobe sous vos pieds !

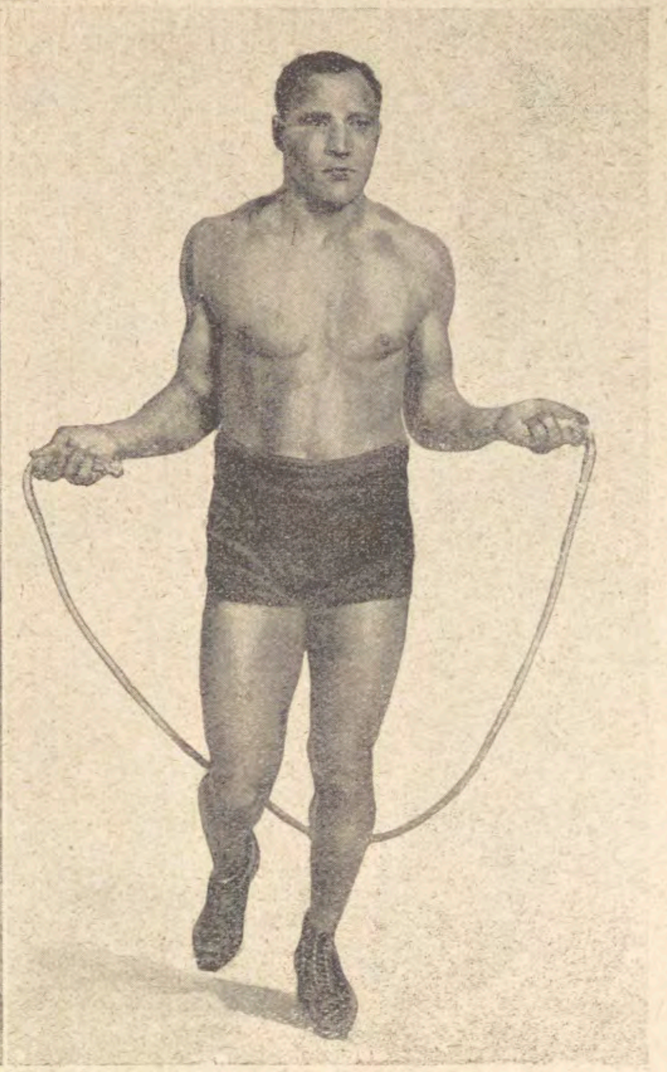
SAM LANGFORD.

SAM LANGFORD AU PUNCHING-BALL

Le punching-ball constitue un excellent travail pour la vitesse et la précision du coup de poing. Il est pratiqué par tous les boxeurs.

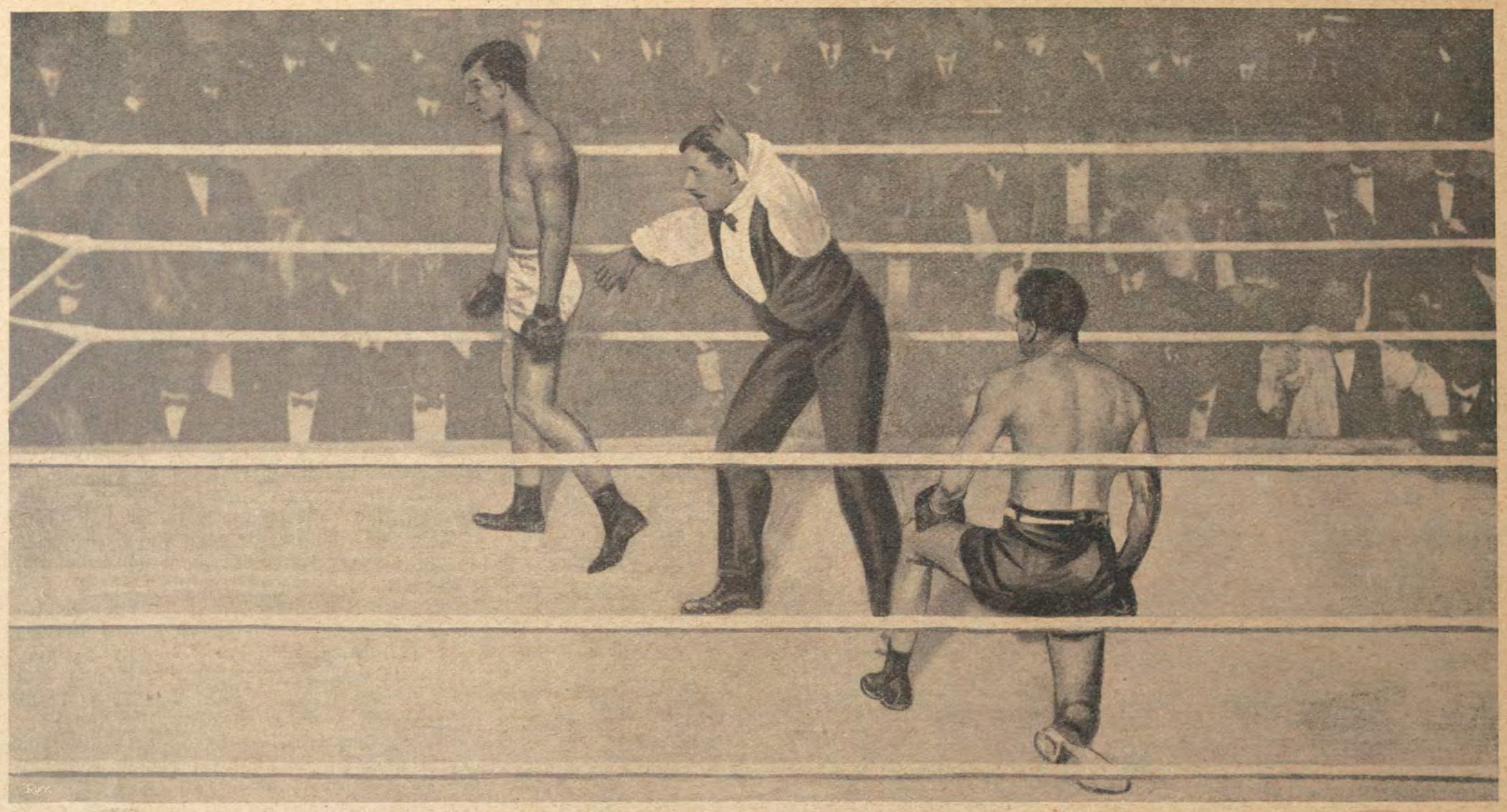
CARPENTIER SAUTE

Georges Carpentier termine son entraînement au footing en franchissant Jean Bouin à saute-mouton. En haut Sam Langford au travail.



JOÊ JEANNETTE A LA CORDE

Le saut à la corde est excellent pour donner du souffle; ainsi, d'ailleurs, que le shadow-boxing ou boxe contre son ombre.



UNE BELLE VICTOIRE DE WILLIE LEWIS A PARIS

Entre autres prodigieux succès, Willie Lewis, qui nous initia aux beautés de la boxe, rencontra à Paris Honey Mellody, ancien champion des poids mi-moyens. Il le mit knock-out en 4 rounds, le 8 mai 1909.

LE FRANÇAIS AIME LA BOXE

PAR THÉODORE VIENNE

ADRIEN HOGAN
L'un de nos meilleurs et de nos plus anciens boxeurs poids moyens.

BERNARD
Poids moyen scientifique, endurant et très puissant.

R. EUSTACHE
Ancien champion de France des mi-moyens, devenu poids moyen.

QUAND, avec mon ami Frantz Reichel, l'un des plus grands apôtres de la renaissance physique en France, j'organisai pour la première fois, en 1903, des combats de boxe, c'est au prix de complaisances amicales que l'on pouvait grouper quelques centaines de spectateurs autour du ring. Les billets de faveur, si âprement recherchés aujourd'hui, étaient alors distribués à profusion, et nous étions vraiment reconnaissants à tous ceux qui, souvent pour nous être agréables, voulaient bien en user !

Aujourd'hui, les salles sont souvent trop petites pour recevoir les foules qui se précipitent au spectacle des grands combats organisés périodiquement par le Wonderland Français !

Les plus belles recettes, il y a dix ans, dépassaient à peine le chiffre de mille francs : elles atteignent aujourd'hui assez fréquemment cent mille francs. Des recettes honorables, dans les débuts, se chiffraient par quelques centaines de francs. Aujourd'hui des recettes inférieures à quatre mille francs sont considérées comme des désastres, et sont d'ailleurs vraiment mauvaises par rapport aux dépenses qu'elles ont nécessitées.

Rien ne saurait mieux que ces chiffres, caractériser le succès des combats de boxe. A qui devons-nous ce succès grandissant pour un spectacle qui n'a cependant plus à première vue, l'attrait de la nouveauté? C'est que, pour qui sait les comprendre, les combats de boxe offrent un attrait toujours renouvelé.

Si, en effet, il apparaît aux profanes que les combats de boxe ne constituent qu'un échange de coups — ce qui ne saurait être beau — il est certain que pour les connaisseurs ou tout simplement pour ceux qui ont l'intelligence de l'assimilation, il y a là un art véritable et une éclatante manifestation des qualités les plus rares et souvent les plus nobles de l'individu.

Aucun sport ne saurait, à un plus haut degré que la boxe, montrer le courage, la vaillance, l'énergie, le sang-froid, la résistance. Quoi de plus beau à admirer quand tout cela atteint, et c'est fréquent dans les combats de boxe, au prodige, au sublime ?

Et toutes ces qualités se rencontrant chez les deux adversaires dans tout combat sérieux et bien équilibré, c'est l'intelligence avec laquelle chacun d'eux saura s'en servir qui décidera de la victoire, et voilà précisément où apparaît l'art du boxeur, en même temps que l'élément de constante variété, le combattant étant obligé de varier ses moyens selon l'homme qui est devant lui. On peut aller voir combattre le même boxeur très souvent, on ne peut jamais savoir à l'avance s'il gagnera et comment il gagnera, car cela peut varier à l'infini selon la valeur, les qualités spéciales et la tactique également variable de l'adversaire.

Il y aurait beaucoup à dire sur les causes du succès des combats de boxe en France. Mais, comme il faut se résumer, je crois pouvoir dire qu'il tient à la variété dans l'intérêt que présentent ces combats et à la glorification, dont ils sont l'occasion, des qualités que nous, Français, aimons le plus au monde, soit parce que nous croyons les posséder, soit parce que nous les ambitionnons.

Quand tout le monde en France aura compris le véritable caractère des combats de boxe, les salles seront trop petites pour contenir les foules avides d'assister au plus émouvant et au plus moralisateur des spectacles sportifs. C'est là une tâche qui incombe à la Presse sportive. Quand, à l'instar de la *Vie au Grand Air*, s'y décidera-t-elle ?

THÉODORE VIENNE.

MARCEL THOMAS
L'un de nos plus redoutables boxeurs de la classe des poids mi-moyens.

R. DASTILLON
R. Dastillon, rival de Ledoux, dans la catégorie des poids plumes.

LEPREUX
Boxeur de grande valeur dans la catégorie des poids plumes.

CRIQUI
Ancien champion de France des poids mouches, devenu poids plume.

L'ART DU MANAGER

PAR FRANÇOIS DESCAMPS

Il n'est pas exagéré de dire que le manager est un peu comme le forain qui présente des marionnettes. Il tient les fils dans la main et fait agir ses poupées à sa guise. Evidemment, j'exagère un peu et n'ai nullement l'intention de diminuer le mérite des boxeurs, mais il est certain que, sans un bon manager, il est difficile de devenir un bon combattant. C'est d'abord le manager qui dirige le travail de son poulain, c'est lui qui dose son entraînement, qui l'empêche de faire des excès, qui règle son emploi du temps, le distrait pour éviter l'ennui si nuisible à la forme. C'est ensuite lui qui s'occupe des engagements, qui doit vanter et mettre en valeur les mérites de son boxeur, obtenir les contrats les plus avantageux, éviter que les organisateurs puissent briser ou entraver sa carrière en donnant des adversaires d'une classe trop supérieure. C'est lui enfin qui se tient dans le coin, le jour du combat, qui doit observer si tout se passe régulièrement, qui étudie le jeu de l'antagoniste, cherche à deviner le point faible et donne les conseils pendant les repos... quelquefois même pendant les rounds, je le reconnais franchement !

Vous voyez d'après ces quelques lignes que vraiment ce métier n'est pas à la portée de tous. Tout le monde peut devenir manager, il en est très peu de bons. Parmi ceux-ci, d'ailleurs, on compte beaucoup d'anciens boxeurs, ce qui ne veut pas dire que les boxeurs soient plus aptes à donner des conseils justes et éclairés. J'en connais beaucoup qui furent même des champions et seraient incapables de mener un homme, tandis que je sais de nombreux managers qui ne mirent jamais de gants et qui se rendirent célèbres par leur sens avisé et leur tactique pleine de finesse.

Le manager, en d'autres termes, est le cerveau de l'homme qu'il a sous ses ordres. Le boxeur n'a qu'à obéir et à se laisser vivre. Il ne se sert que de ses poings, c'est son seul souci.

Les anecdotes concernant les managers sont légion. Pour ma part, je pourrais en citer de nombreuses se rapportant à mon prodigieux Georges Carpentier. Je rappellerais notamment deux de ses échecs, où je fus pris à parti par lui. Le premier, à ses débuts de professionnel, quand il rencontra le boxeur Salmon à Maisons-Laffitte : au 18e round, pour éviter à Georges une punition qui n'avait que trop duré pour un gamin de 12 ans, je montai dans le ring et emportai avec Bob Scanlon le fougueux pupille qui ne voulait pas s'arrêter. Vraiment, s'il fut un jour où le respect du boxeur pour le manager ne fut pas observé, ce fut bien cette fois-là : Carpentier me traita comme un ennemi.

« Laissez-moi, me criait-il, vous n'avez pas le droit de faire arrêter le match. Je suis libre après tout. Et si ça me fait plaisir d'aller à terre. Vous êtes un lâche ! » Ah ! où était-elle la dignité du manager ?

La seconde fois, ce fut lors de son match avec Young Snowball qui, au quatrème round, réussit à le marquer cruellement. Là encore, j'arrêtai le combat et là encore Georges fit des siennes. Revenu à sa chaise, il se relevait et voulait repartir au combat. Il ne ménageait pas ses imprécations à mon adresse ! Vraiment, ce jeune phénomène mit souvent à une dure épreuve mon affection pour lui. Il est vrai qu'il me réserva tant de joies et tant de glorieuses émotions que j'aurais eu tort de me fâcher.

Le manager doit connaître le caractère de son poulain, savoir par quel côté il doit le prendre, par la douceur, la crainte, l'ironie ou le mépris. Oui, le mépris. C'est ainsi qu'à ses débuts, Stanley Ketchell fut couvert d'injures par son second, Jimmy Johnson, lors d'un match avec Philadelphia Jack O'Brien. Ketchell ne faisait pas merveille. Au repos, Johnson lui dit : « Eh bien ! mon cher, pour un homme qui prétendait qu'il savait boxer, vous n'êtes pas très brillant ! Alors quoi, c'est tout ça que vous connaissez ! Mais vous n'existez pas et ce qui est pire c'est que vous n'êtes pas courageux ! Ne pas savoir combattre, être lâche et s'intituler boxeur, quelle misère ! Avoir un vieux bonhomme en face de soi et ne pas pouvoir le descendre ! Vous me faites honte ! »

L'effet fut rapide et Ketchell triompha. Mais après le combat, s'élançant sur Johnson, il voulait lui faire un mauvais parti : « Ah ! vous m'avez traité de lâche ! Ah ! vous avez dit que je ne savais pas boxer ! Vous allez voir... »

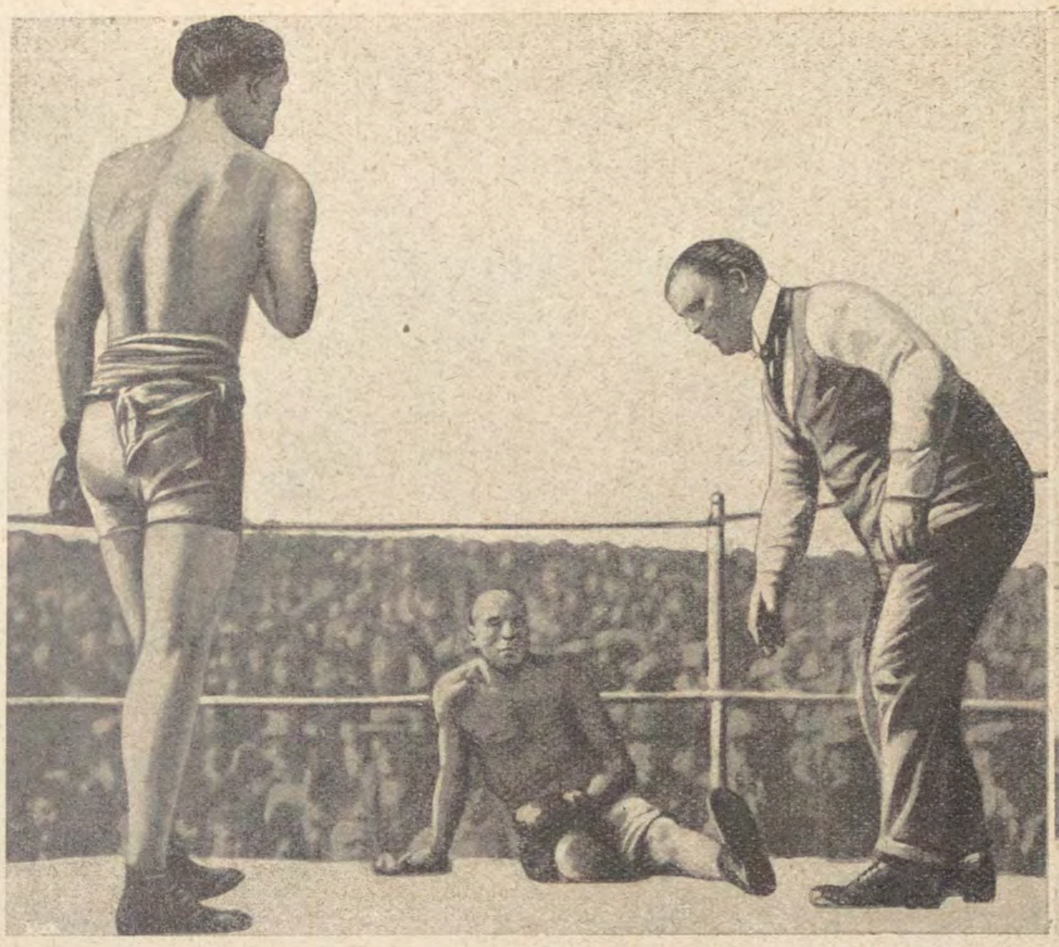
Mais Jimmy Johnson éclata de rire et lui répondit :

— Je sais votre valeur, Ketch, mais vous aviez besoin d'un peu de poivre pour en finir, avouez que je vous l'ai donné...

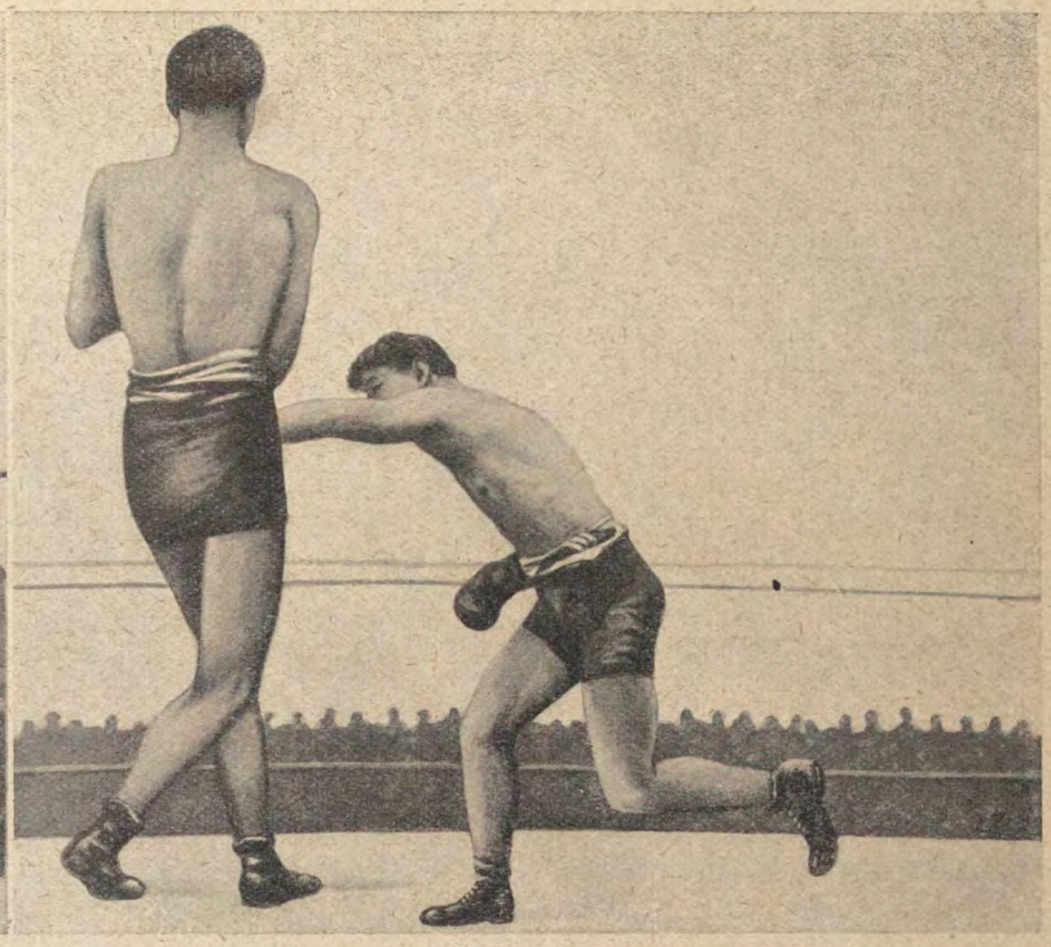
François Descamps.

CARPENTIER, CHAMPION D'EUROPE

Sans Descamps nous n'aurions certainement pas eu ce fin et scientifique boxeur qu'est Georges Carpentier. Ce cliché montre le triomphe de notre représentant, pour la première fois champion d'Europe par sa victoire sur Young Josephs. A gauche, Descamps ne cache pas sa joie.



BATTLING NELSON BAT JOE GANS
Le virtuose Joë Gans trouva son maître en la personne du célèbre cogneur qu'était Battling Nelson. Il fut mis knock-out par lui pour la première fois de sa carrière en 17 rounds, puis en 21, les deux fois en 1908.



WILLIE RITCHIE BAT AD WOLGAST
Willie Ritchie s'attribua le titre de champion des poids légers, en 1912, en battant au 16e round Ad Wolgast, qui était complètement fini lorsqu'il commit une faute pour se faire disqualifier.

L'IMPRUDENCE DES CHAMPIONS

PAR WILLIE LEWIS

La boxe est certainement le sport qui rapporte le plus d'argent à ceux qui réussissent; mais pour un champion, combien de déclassés, hélas! qui auraient mieux fait de ne pas choisir une carrière dure et cruelle pour les faibles? L'argent est vite gagné par les étoiles, et comme, la plupart du temps, celles-ci n'ont pas été habituées à vivre dans le luxe auparavant, elles n'ont pas la moindre notion de sa valeur, le dépensent sans compter, et ceux qui mettent de côté sont cités comme de véritables phénomènes. Peu importe d'ailleurs que je lance un cri d'alarme, il ne serait pas entendu. L'ai-je vraiment écouté, moi, et n'aurais-je pas pu faire mieux encore, si j'avais compris que le ring ne doit être aimé que pour lui-même?

Je me contenterai de citer quelques cas de fins lamentables. Puissent-ils profiter aux jeunes! Mais je n'ose y compter. D'abord bien des boxeurs, lorsqu'ils abandonnent le pugilisme, choisissent des métiers qui ne sauraient leur convenir, car ils n'ont rien des hommes d'affaires, et régulièrement ils prennent un commerce. Tous ne peuvent se faire acteurs comme Jim Corbett ou Fitzsimmons, être dentistes comme Leach Cross, se destiner à la magistrature comme Packey Mac Farland ou acquérir une écurie de courses et être élu député comme John Gully, l'un des ancêtres du noble art. Alors que deviennent-ils? S'ils ont encore de l'argent, ils peuvent vivre sans être trop aux prises avec les difficultés de la vie, sinon quelle vieillesse désastreuse! Et tous les deux ou trois mois, ils reviennent lancer des défis avec la conviction qu'ils sont encore aussi bons que dans leur prime jeunesse: pauvres gens! Ils se font des illusions, le fil est cassé!

Je me souviens d'une soirée lamentable: dans le même ring furent présentés, simultanément, Packey Mac Farland, le merveilleux poids léger de Chicago, qui est extrêmement riche, et Young Griffo, d'Australie, l'un des meilleurs boxeurs que le monde ait connus. Ce pauvre Griffo souriait tristement en se souvenant du passé, de l'époque où il touchait des fortunes chaque fois qu'il mettait les gants. Et lorsqu'il descendit de la plate-forme, un sportsman lui tendit un billet de 10 dollars:

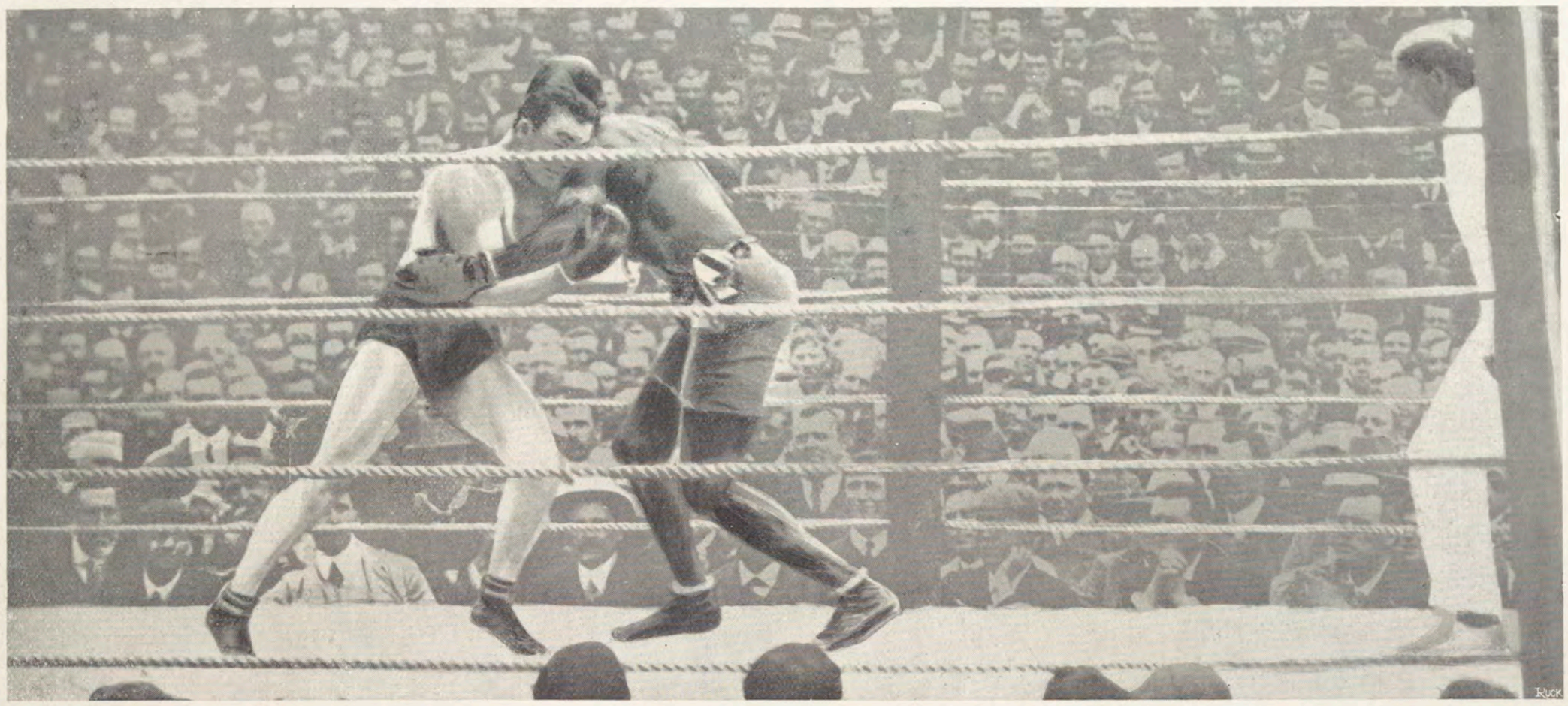
— J'ai gagné jadis un gros pari sur vous, Griffo, lui dit-il. Prenez ça, je vous le devais bien et vous en avez plus besoin que moi.

— Merci, répondit Griffo. Et il ajouta:

DEUX VIEILLES GLOIRES
John-L. Sullivan et Robert Fitzsimmons se rencontrant en assaut pour une fête de charité après la retraite de Sullivan.

LE FIN DE JIM JEFFRIES
Jim Jeffries, champion imbattu, voulut tenter la chance après une retraite de six ans et se fit knock-outer par Jack Johnson en 15 rounds (1910).

TOMMY MURPHY BAT ABE ATTELL
L'ancien champion du monde poids plumes, Abe Attell, se fait battre par Murphy, en 20 rounds, après avoir laissé son titre à Johnny Kilbane (1912).



JACK JOHNSON DEVIENT CHAMPION DU MONDE

C'est le 26 décembre 1908, à Sylney, que Tommy Burns vit tomber toutes ses espérances. Il s'était approprié le titre de champion du monde laissé vacant par Jeffries. Jack Johnson le rencontra et le battit en 14 rounds, la police arrêtant le combat.

« Ah ! si j'avais l'argent que j'ai dépensé. J'ai été victime de la folie des boxeurs qui fait gaspiller sans réflexion et vous empêche de faire des économies pour la vieillesse. »

Le contraste entre Packey Mac Farland et Young Griffo pourrait servir à confirmer l'opinion que je soutiens. Mac Farland considère la boxe comme un métier qui doit rapporter pour l'avenir. Il n'a que 23 ans et a certainement mis plus de 500.000 francs de côté. En dehors du ring, il n'a rien d'un boxeur. Il limite son luxe à porter un diamant de 2.500 francs et à descendre dans les meilleurs hôtels. Il étudie son poids avec un soin extrême et se pèse chaque jour. S'il trouve qu'il a engraissé, il va s'entraîner en conséquence : « Tant que je serai à 135 livres ou moins, je pourrai gagner l'argent que je voudrai, dit-il ».

Tel est le boxeur prévoyant. Voyons maintenant Young Griffo : champion d'Australie dans la catégorie des poids légers, il vint en Amérique il y a quinze ans. Il rencontra les meilleurs boxeurs, se rendit rapidement célèbre et sa science lui valut les plus beaux engagements. Il dictait ses conditions à tous les organisateurs et aucun ne songeait à les discuter. Il menait une existence joyeuse, dépensait sans compter et ignorait totalement la valeur de l'argent. Un jour, il triompha d'un champion et ce fut un immense succès. Après le combat, il vint dans le bureau de l'impresario pour recevoir sa bourse. L'organisateur commença à faire une pile de billets d'un dollar sur la table. Les billets s'accumulaient, la pile montait. Soudain, Griffo interrompit le caissier, s'écriant :

— C'est assez comme ça ! Donnez-moi ce que vous avez !

Bien entendu, on accepta avec joie. Résultat : il touchait 3.500 francs de moins que ce qui lui était dû. Le pauvre garçon continua quelque temps encore son existence de milliardaire, mais bientôt passa dans la classe des anciens champions. Sa santé s'en ressentit et on fut obligé de l'enfermer à plusieurs reprises dans un asile de fous. Plus tard, il fut arrêté à Chicago pour vagabondage. Il était trouvé, il y a quelques mois, dans un si triste état qu'un sportsman qui l'avait connu jadis était obligé de lui donner des vêtements et de le faire manger. Griffo essaya de changer de conduite. Il fit vœu de tempérance et j'espère pour lui que depuis il mène une existence tranquille, en traînant cependant derrière lui le remords du passé qu'il a gâché.

A la soirée à laquelle je faisais allusion, dans le coin de Mac Farland se trouvait un homme gros, hirsute, sans élégance. Ce garçon obèse et vilain, vieilli avant l'âge, n'était autre que Young Corbett, qui, il y a une douzaine d'années, fit merveille dans la catégorie des poids plumes. C'était alors un jeune homme de grande valeur, un véritable artiste qui triompha de Terry Mac Govern dans un style admirable. Cette victoire l'amena à venir à New-York. Là, il eut beaucoup d'amis et apprit surtout à dépenser son argent. Lui aussi gagna une fortune, mais le temps vint où, à force de mener la vie à grandes guides, il devint trop lourd pour rester poids plume. Il ne s'entraînait plus le moins du monde et essuya échecs sur échecs. Il perdit en même temps son prestige et bien entendu, ses amis. Il tenta de redevenir un champion, mais il ne pouvait plus triompher. Il fit du théâtre, il échoua. Il s'entraîna pendant six mois pour combattre : sa rentrée fut marquée par une défaite que lui infligea Johnny Frayne, homme de second ordre. Ce fut sa fin ! Il en est réduit à être soigneur ! Terry Mac Govern aussi gagna une fortune dans le ring, mais la laissa s'évanouir. Une vie de plaisir altéra sa santé : il y a quelques années, il fut obligé d'aller dans un sanatorium. Ses amis organisèrent une grande réunion en son honneur.

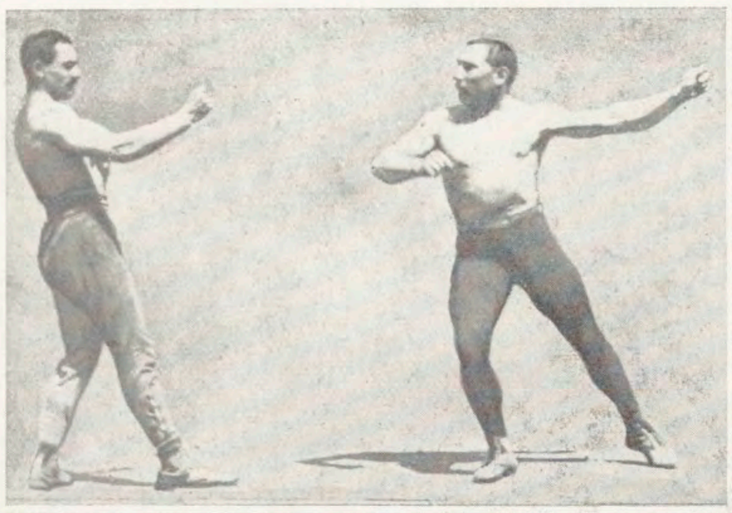
Kid Lavigne, après avoir été battu par Frank Erne, n'avait plus rien en poche. Il ne retrouva jamais plus l'ombre de l'argent qu'il avait gagné. De même Jack Mac Auliffe eut des milliers de dollars à sa disposition, il les perdit aux courses et en soutenant des amis dans le besoin. Georges Dixon, le prodigieux champion du monde des poids plumes, mourut dans un hôpital il y a quelques années : il n'avait plus un sou. Et pourtant il avait gagné plus de 1.250.000 francs.

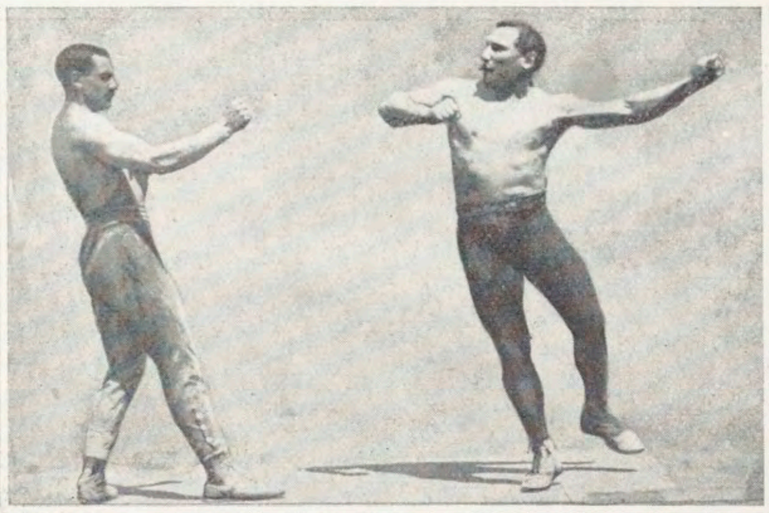
Ces exemples sont peu encourageants. Je doute qu'ils suffisent à éviter le retour de faits aussi navrants, mais je crois qu'il est de notre devoir à tous de prévenir les jeunes gens quand il est encore temps.

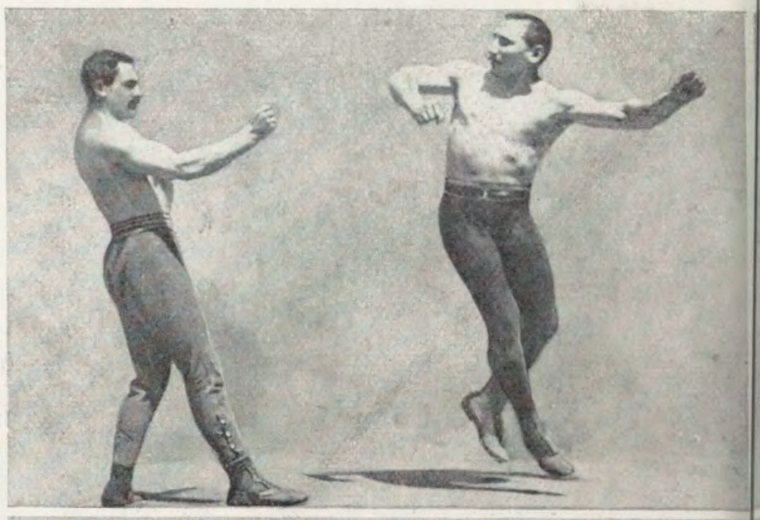
WILLIE LEWIS.

LE DERNIER COMBAT DE FITZSIMMONS

Robert Fitzsimmons, à 47 ans, fit une nouvelle apparition dans le ring et fut mis knock-out par Bill Lang, champion d'Australie, au 12e round (27 décembre 1909).

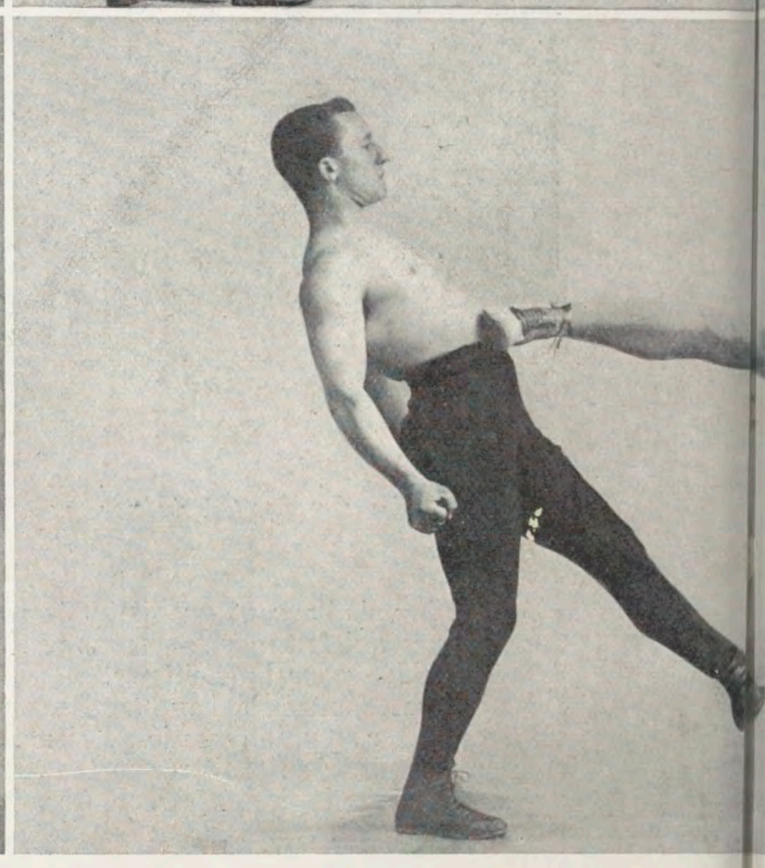






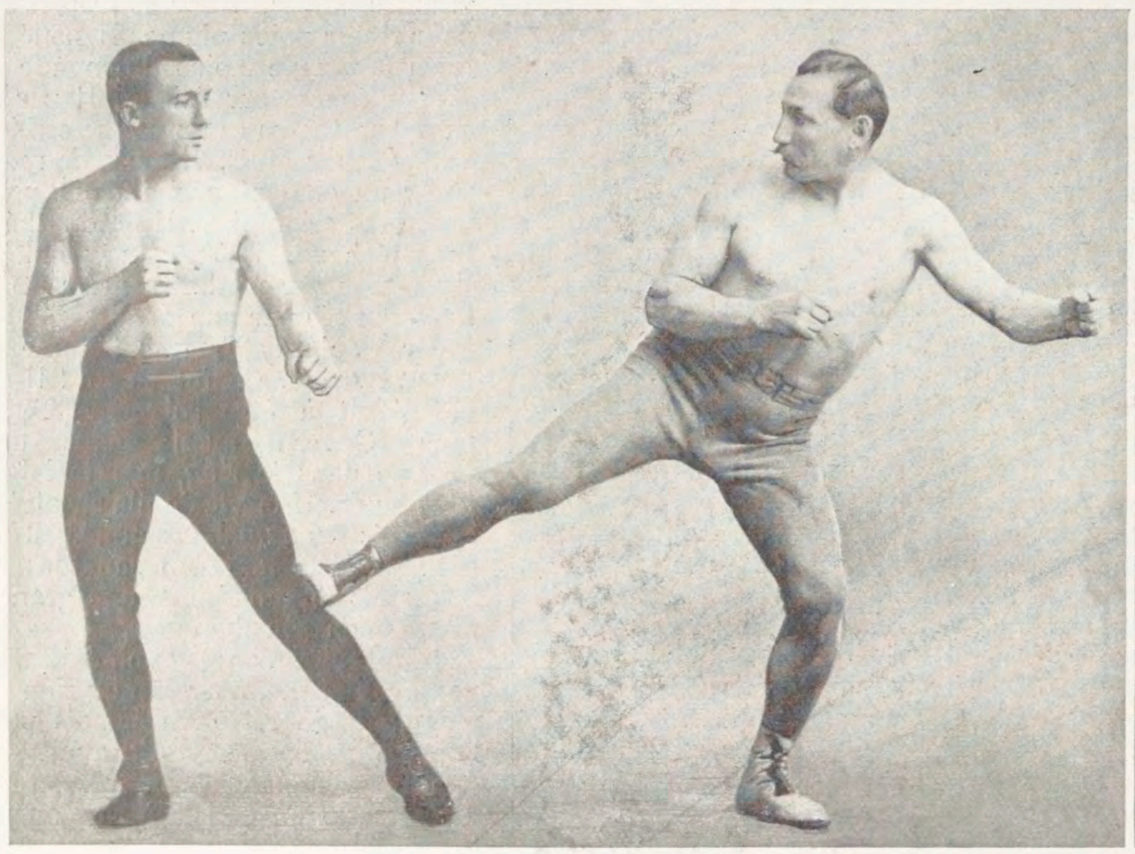
LE COUP DE PIED DE FIGURE ET SA PARADE

Le coup de pied de figure s'exécute comme le coup de pied de flanc. Il se pare avec les mains et on riposte par un coup chassé. En haut frise cinématographique représentant le chassé-croisé.



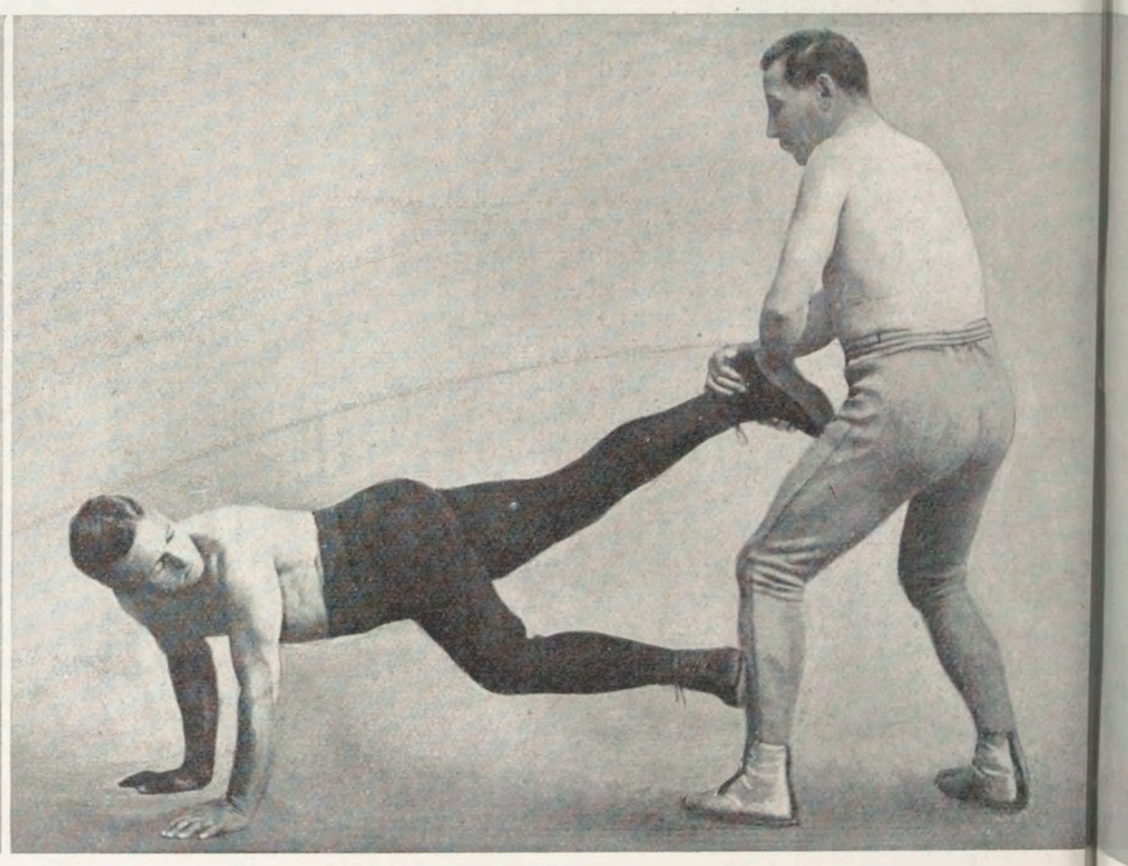
RIPOSTE A UN [illegible]

On peut parer le coup de pied bas par un coup d'arrêt [illegible]
On peut y répondre aussi par une riposte immédi [illegible]



LE COUP CHASSE

Le coup chassé se donne par une détente directe et en frappant du talon. Il s'exécute sur place en sautant de la jambe placée en arrière et en frappant avec celle placée en avant.

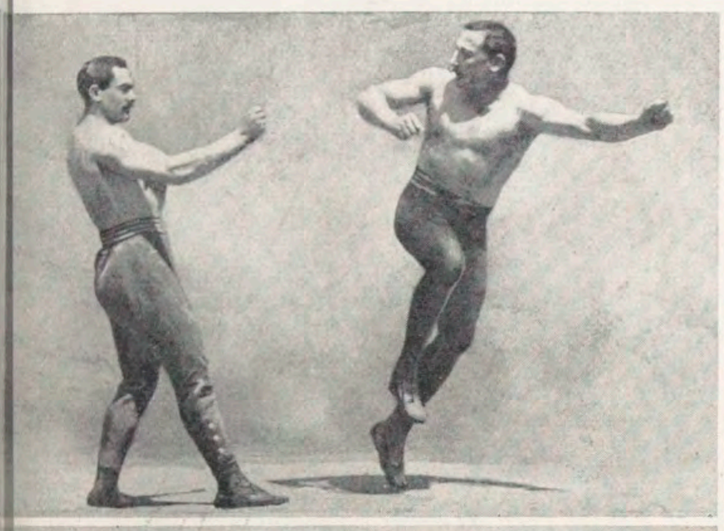


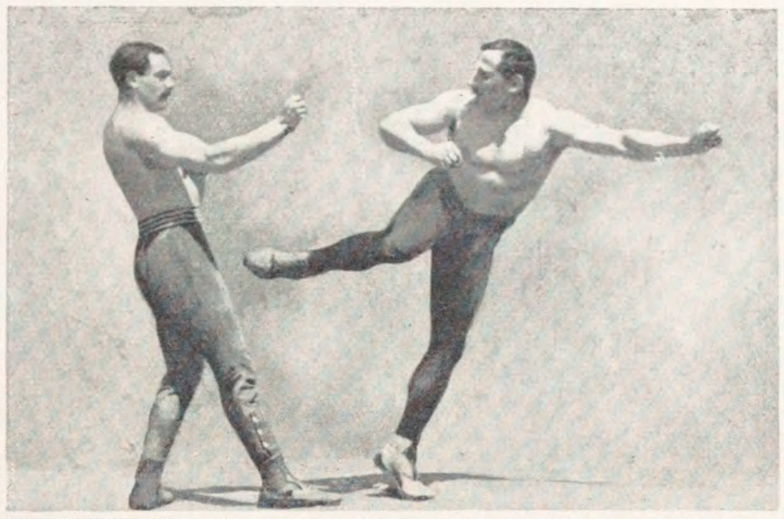
PRISE DE JAMBE ET RIPOSTE

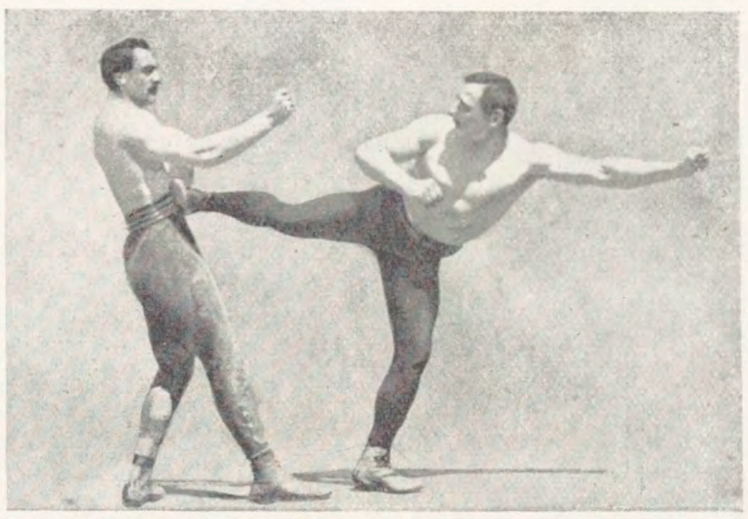
La prise de jambe avec les deux mains peut s'exécuter sur tous les coups de pied [illegible]
Pour riposter, tomber, raccourcir la jambe prise et de l'autre lancer un chassé.

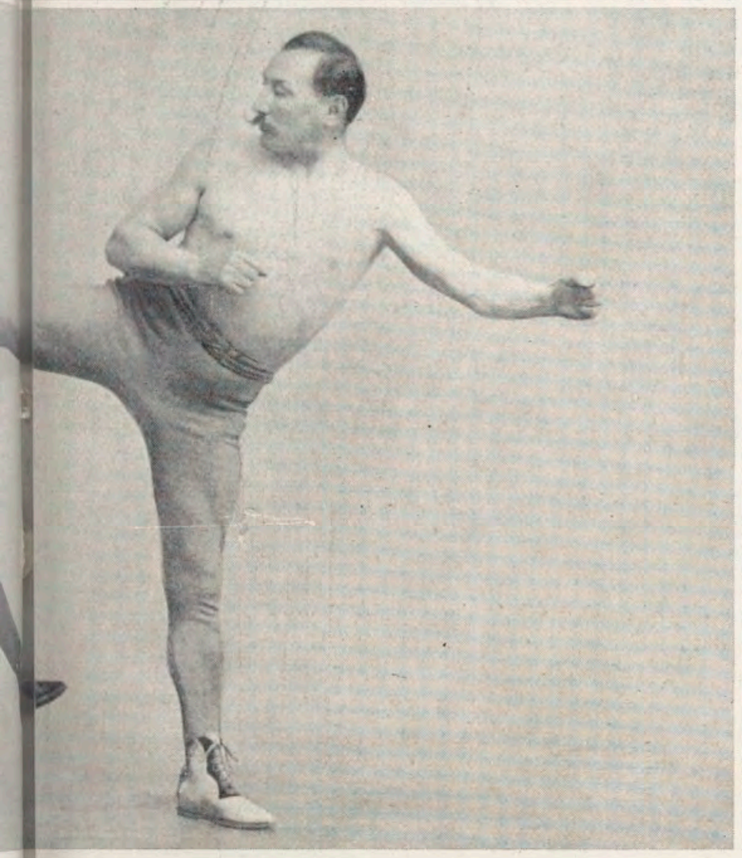
LA BOXE FRANÇA[illegible]

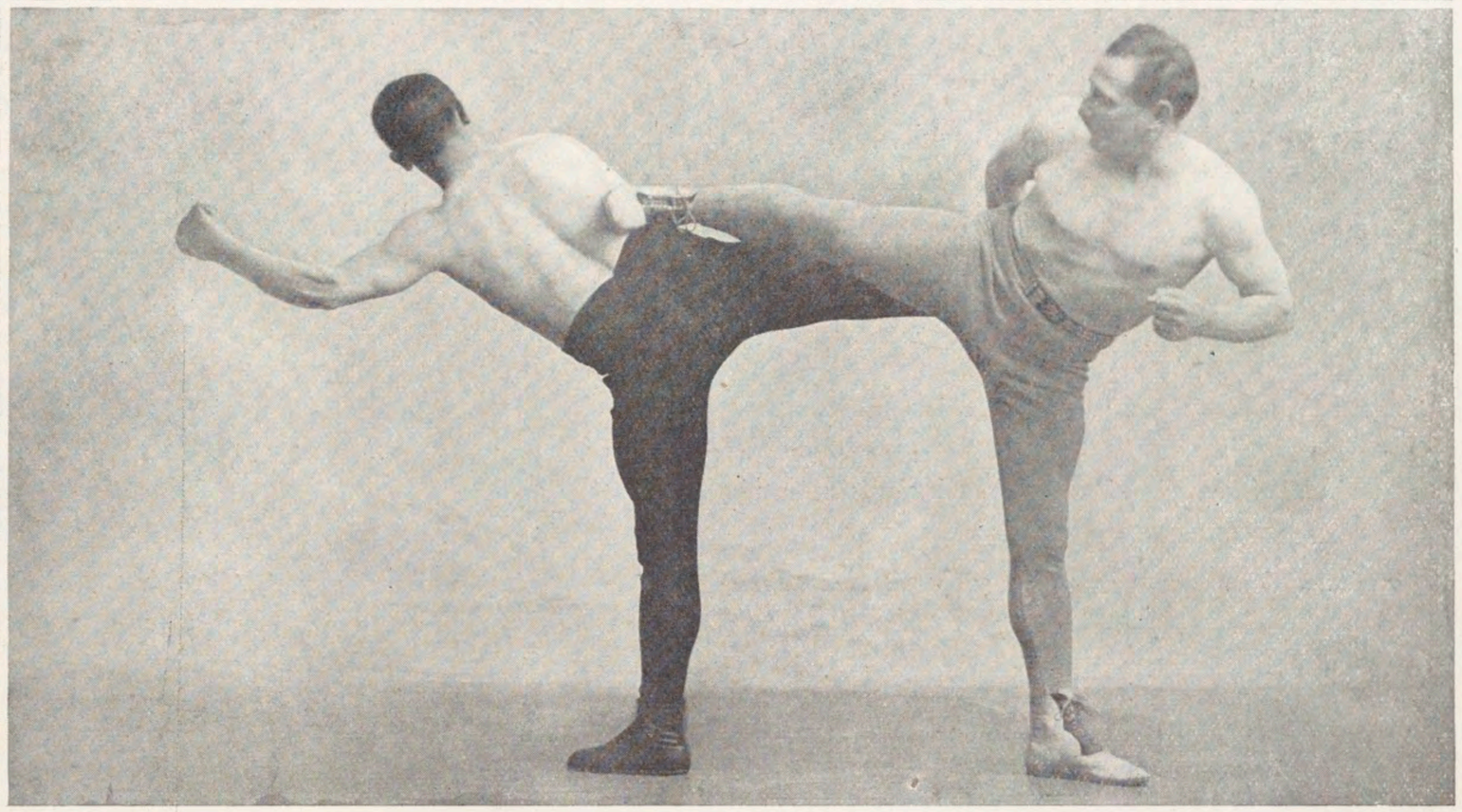
La boxe française est certainement le moins *spécial* de tous les exercices, car elle tend à faire travailler également tous les muscles du corps et à développer simultanément toutes les aptitudes physiques sans qu'aucune soit particulièrement visée au détriment des autres. Le bras agit aussi souvent que la jambe, la partie droite travaille autant que la partie gauche, et par conséquent, tous les membres sont exercés et développés également. Le pied du boxeur doit porter ses coups avec autant de vitesse que le poing, frapper avec la même précision, tromper les parades avec la même adresse. Ma[illegible] l'éducation physique du boxeur ne se borne pas à ce développement d[illegible] forces musculaires et à ce perfectionnement des mouvements. Il acquier[illegible] par la pratique, d'autres qualités d'ordre intermédiaire entre les aptitud[illegible] physiques et les facultés intellectuelles : telle l'appréciation des distances, q[illegible] résulte de l'éducation de l'œil et grâce à laquelle le tireur sait choisir, pou[illegible] lancer son attaque, le moment même où l'adversaire se trouve à juste porté[illegible]









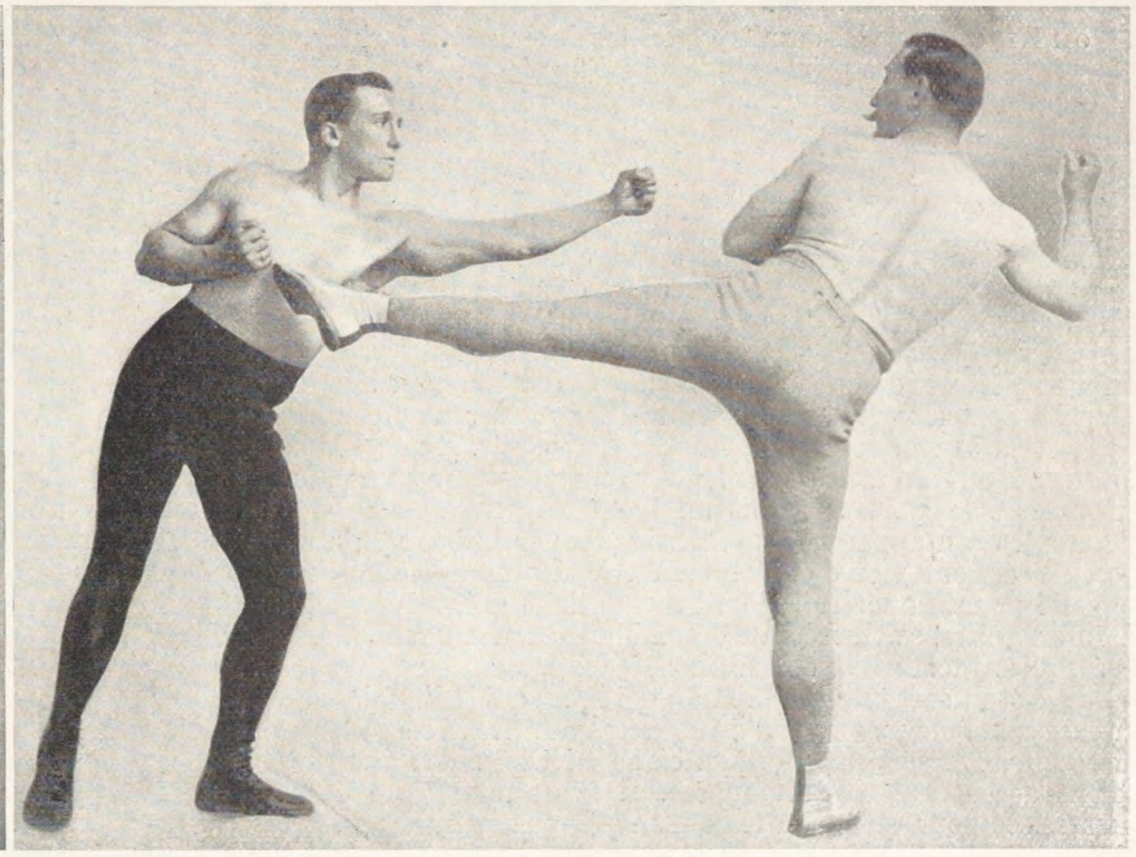


UN [illegible]P DE PIED BAS

[illegible]poster par un coup de pied de flanc ou un coup chassé. [illegible] la poitrine comme l'indique notre photographie.

RIPOSTE DU COUP DE PIED DE FLANC

Après avoir paré le coup de pied de flanc en dehors, on peut riposter de la jambe droite par un coup chassé au corps. Ces clichés ont été posés par le maître Charlemont et son prévôt Petit.



L'ENFOURCHEMENT

[illegible]ur une attaque de coup de pied, l'adversaire saisit la jambe de l'assaillant avec le [illegible]ras gauche, porte la jambe droite en avant, pèse de haut en bas et fait basculer.

COUP D'ARRÊT

Le coup d'arrêt de la pointe du pied se porte au creux de l'estomac sur une attaque de coup de poing de figure ou de coup de pied bas et se donne comme le coup de pied de flanc.

[illegible]SPORT D'HYGIÈNE

[illegible]n assaut de boxe française comporte l'exercice incessant d'un certain ordre [illegible]e facultés intellectuelles et non des moins élevées : chaque coup de poing ou [illegible]e pied doit, en effet, être précédé d'un raisonnement qui en calcule l'oppor[illegible]unité et d'un jugement, rapide comme l'éclair, qui en décide l'exécution. [illegible] faut pénétrer l'intention de l'adversaire pour la déjouer, calculer, d'après [illegible] tempérament qu'on lui reconnaît, le degré d'habileté ou de frénésie qu'on [illegible]i suppose, la probabilité de telle ou telle attaque, la possibilité d'y opposer telle ou telle parade, d'y répondre par telle ou telle riposte. Et notez qu'attaques, parades et ripostes peuvent se faire au moyen de quatre armes différentes : les deux pieds et les deux mains.

Aucune aptitude physique, aucune faculté intellectuelle qui ne soit mise en jeu. C'est dire que tous les parents soucieux de rendre leurs enfants souples, forts, courageux, et énergiques, doivent, sans hésitation, les faire initier à ce sport.

CH. CHARLEMONT.

... Il avait une figure d'une certaine bassesse et pour qu'aucun trait n'en pût passer inaperçu, il était complètement rasé. Ses lèvres étaient sans forme et sa bouche, en coup de sabre, était dure à l'excès.

Le Bifteck

Nouvelle, par JACK LONDON

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JAMES GRAHAM.)

Tom King essuya les dernières gouttes de sauce à la farine avec son dernier morceau de pain, qu'il mâcha d'une façon lente et réfléchie ; puis il quitta la table avec une sensation de faim non rassasiée. Et pourtant, lui seul avait mangé, car les deux enfants avaient été couchés dans la pièce à côté, pour oublier leur faim dans le sommeil. Sa femme n'avait rien touché non plus et était restée à le regarder manger avec des yeux pleins de sollicitude. C'était une femme du milieu ouvrier, maigre et fatiguée, mais qui portait encore les traces d'une joliesse perdue. Elle avait emprunté la farine pour la sauce à la voisine d'en face, et les deux derniers sous avaient servi à payer le pain.

S'asseyant près de la fenêtre, dans un fauteuil boiteux qui gémit sous son poids, King porta machinalement sa pipe à la bouche et fouilla dans la poche de son veston ; l'absence de tabac le rendit conscient de son geste, et sa distraction lui fit froncer les sourcis. Il mit la pipe de côté. Tous ses mouvements étaient lents et maladroits, comme si le poids de ses muscles le gênait. C'était un homme ayant l'air solide, lourdaud presque, et son apparence ne brillait pas par la beauté ; ses vêtements grossiers étaient vieux et chiffonnés, le dessus de ses chaussures était trop usé pour supporter le lourd ressemelage qui, lui-même, n'était pas de date récente, sa chemise de coton blanc à bon marché montrait un col rapé et des taches de peinture ineffaçables.

Mais c'était surtout la figure de Tom King qui indiquait sa profession ; car c'était la figure typique d'un boxeur ayant travaillé de longues années sur le ring, et toutes les marques caractéristiques de l'animal de combat étaient accentuées et développées. Il avait une figure d'une certaine bassesse, et pour qu'aucun trait n'en pût passer inaperçu, il était complètement rasé. Ses lèvres étaient sans forme, et sa bouche, en coup de sabre, était dure à l'excès; sa mâchoire, agressive, brutale et massive ; ses yeux étaient presque sans expression sous leurs lourdes paupières ; ses sourcils fournis et rabattus sur les yeux. Ce n'était qu'un animal, et ses yeux étaient ce qu'il y avait de plus animal en lui : c'étaient les yeux d'une bête de combat, somnolents comme ceux d'un lion. Son front s'en allait en arrière vers les cheveux coupés ras, qui laissaient voir toutes les bosses d'un assez vilain crâne. Un nez deux fois cassé et dont la forme avait été modifiée par des coups sans nombre, une « oreille en chou-fleur », toujours gonflée à deux fois sa grandeur naturelle, complétaient ses charmes. Sa barbe, bien que rasée de près, formait une tache bleuâtre. En un mot, sa rencontre dans une rue obscure ou sur une place déserte aurait inspiré de l'effroi.

Tom King n'était pourtant pas un repris de justice, et il n'avait jamais commis de crime. Il n'avait jamais fait de mal à personne, en dehors des bagarres assez fréquentes dans son genre d'existence, et on ne l'avait jamais vu chercher querelle à qui que ce fût. C'était un professionnel qui réservait toute sa combativité brutale pour les rencontres professionnelles. En dehors du ring, c'était l'homme le plus doux du monde, d'une nature facile, et dans sa jeunesse, il avait été généreux au point de nuire à son propre intérêt ; il ne gardait rancune à personne et comptait peu d'ennemis. Se battre était une affaire et, dans le ring, il frappait pour faire mal, pour blesser, pour abattre ; mais tout cela sans animosité aucune, car il faisait tout bonnement une affaire. Des salles se remplissaient de personnes qui payaient pour voir deux hommes se cogner ; le gagnant touchait la partie la plus importante de la bourse. Quand, vingt ans plus tôt, Tom King s'était rencontré avec le « Woolloomoolloo » Gouger, il savait que la mâchoire de ce dernier, cassée dans le match de Newcastle, n'était remise que depuis peu, et il avait cherché cette mâchoire pour la casser à nouveau au neuvième round, non pas parce qu'il en voulait au Gouger, mais parce que c'était le meilleur moyen de le mettre knock-out et d'encaisser la forte somme. Le Gouger ne lui en avait d'ailleurs pas gardé rancune, car c'était le jeu qu'ils connaissaient bien tous les deux et qu'ils jouaient.

Tom King n'avait jamais été bien bavard ; il restait près de la fenêtre, regardant ses mains, silencieux et morose. Les veines grosses et gonflées ressortaient, et les articulations écrasées, cassées et malformées témoignaient de l'usage fait de ces mains. Il n'avait jamais entendu dire que la vie d'un homme fût la vie de ses artères, mais il ne savait que trop bien ce que voulaient dire ces grosses veines ressorties. Son cœur y avait refoulé trop de sang à haute pression et elles ne faisaient plus leur travail. Il avait détruit leur élasticité, et son endurance était partie à mesure qu'elles se détendaient. Il se fatiguait vite maintenant, et ne pouvait plus faire vingt rounds en vitesse : du gong au gong, frappant sans relâche, corps à corps sauvage sur corps à corps sauvage ; jeté contre les cordes, y rejetant son adversaire ; allant jusqu'au dernier, au vingtième round — qui était le plus vite et le plus terrible, — le public hurlant ; lui-même donnant et encaissant coup sur coup ; attaquant, esquivant, bondissant sur l'adversaire... et, pendant tout ce temps, son cœur pompant bravement le sang bouillant par les veines. Celles-ci, gonflées alors, s'étaient toujours dégonflées après ; pas tout à fait cependant, car chaque fois, imperceptiblement, elles étaient restées un tout petit peu plus grosses qu'avant. Il les regardait, ainsi que ses articulations écrasées, et les revoyait en imagination dans leur excellence première, avant que la pre-

mière phalange ne se fût cassée sur la tête de Benny Jones — autrement connu sous le nom du Welsh Terror.

La sensation de faim lui revenait.

— Bon sang de bon sang ! Je boufferais bien un bifteck, dit-il, en serrant les poings et en crachant un juron étouffé.

— J'ai essayé chez Burke et chez Sawley, dit sa femme ; et elle avait presque l'air de lui en demander pardon.

— Ils n'ont pas marché ? demanda-t-il.

— Pas pour un sou ! Burke disait... elle hésitait.

— Accouche ! Quoi qu'i t'a dit ?

— Comme quoi qu'il pensait que Sandel t'aurait ce soir, qu'il disait, et que ton compte était déjà assez long.

Tom King poussa un grognement, mais ne répondit rien. Il pensait à un bouledogue qu'il avait eu autrefois, à qui il avait donné des biftecks sans nombre. Burke lui aurait fait crédit de mille biftecks à cette époque-là ! Mais les temps avaient changé, Tom King se faisait vieux, et des vieux qui combattent dans des clubs de second ordre ne peuvent pas s'attendre à trouver beaucoup de crédit chez les commerçants.

Il s'était levé le matin avec l'envie immense de manger un bifteck, et cette envie le tenaillait encore. Il n'avait pas eu l'entraînement nécessaire pour cette rencontre. C'était une année de grande sécheresse en Australie, les temps étaient bien durs, et le travail, même le plus irrégulier, difficile à trouver. Il n'avait pas eu de sparring partner, son alimentation n'avait pas été fameuse, ni même suffisante ; il avait fait des journées comme terrassier, quand il avait pu, et le matin, il avait parcouru le « Domain » pour se faire les jambes. Mais c'était dur de s'entraîner sans partenaire et avec une femme et des mioches à nourrir, et le crédit chez les commerçants n'avait pas beaucoup augmenté quand son match avec Sandel avait été arrangé. Le secrétaire du Gaiety Club lui avait avancé trois livres — la part du vaincu — et il refusait d'aller plus loin. De temps en temps, il avait pu emprunter quelques shillings à ses vieux camarades, qui auraient bien prêté plus, mais en cette année de sécheresse, ils étaient gênés eux-mêmes. Non ! Inutile de se le dissimuler, son entraînement n'avait pas été suffisant. Il lui aurait fallu une meilleure alimentation et une vie sans soucis. Et par dessus le marché, un homme se met plus difficilement en forme à quarante ans qu'à vingt.

— Quelle heure est-il, Lizzie ? demanda-t-il.

Sa femme s'en fut chez les voisins pour le demander.

— Huit heures moins le quart.

— Ils vont commencer la première rencontre d'ici quelques minutes, dit-il, une affaire d'essai seulement. Après, il y a un spar en quatre rounds entre Dealer Wells et Gridley, et une rencontre en dix rounds entre Starlight et une espèce de matelot. Moi, je ne viens que d'ici une heure.

Au bout de dix minutes de silence, il se leva.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai pas eu l'entraînement nécessaire.

Il prit son chapeau et s'en alla vers la porte. Il ne fit pas mine d'embrasser sa femme, il ne le faisait jamais en sortant ; mais ce soir, ce fut elle qui l'osa, en le prenant avec ses deux mains et en l'obligeant à se pencher vers sa figure. Elle avait l'air bien petite à côté de ce colosse d'homme.

— Bonne chance, Tom, dit-elle, faut qu'tu le possèdes !

— Faut que je l'possède, répondit-il, y a pas ! Faut que je l'possède !

Il rit pour paraître gai, pendant qu'elle se blottissait contre lui, et, par-dessus son épaule, il embrassa la pièce d'un regard.

Avec sa femme et ses mioches, c'était là tout ce qu'il possédait au monde et le loyer à payer !

Et il allait quitter tout cela pour s'en aller dans la nuit, chercher à manger pour sa femme et les petits, non pas comme un travailleur moderne qui s'en va vers sa machine, mais de la façon ancestrale primitive, royale, en combattant.

— Faut que je l'possède, répéta-t-il, cette fois-ci avec une note de désespoir dans la voix. Si je gagne, c'est six billets qui tombent, je pourrai payer tout ce que je dois, et il restera encore quelque chose. Si je perds, c'est moins que rien, pas même deux sous pour prendre le tramway en rentrant. Le secrétaire m'a déjà donné tout ce qui tombe dans la poche du perdant. A tantôt, ma vieille, si je gagne, je rentrerai tout de suite.

— Et moi, je t'attendrai, cria-t-elle, dans le corridor.

Cela faisait deux kilomètres et demi jusqu'au Gaiety, et il se souvenait en marchant de ses jours de splendeur, où il y serait allé en voiture. (Il avait été autrefois champion poids lourd de la Nouvelle-Galles du Sud). Et un parieur l'aurait probablement accompagné en payant la course. Voilà ce Tommy Burns, et ce nègre yankee, Jack Johnson, ils se promenaient en auto, ceux-là ! Et lui, il allait à pied ! Et tout le monde sait que deux kilomètres et demi à pied ne sont pas indiqués avant un combat. Il était vieux, et le monde ne sourit pas beaucoup aux vieux. Il était tout juste bon pour être terrassier, et même pour cela, son nez cassé, son oreille gonflée, n'étaient guère de bonnes recommandations. Il regrettait de ne pas avoir appris un métier quelconque, ça aurait mieux valu à la longue. Mais voilà ! Personne ne le lui avait donné, ce conseil. Et il savait bien, au fond de son âme, qu'il ne l'aurait pas suivi. Cela avait été si facile : des sommes importantes — des combats vifs et glorieux — entre temps des périodes de repos et de flânerie, une suite de flatteurs empressés, lui donnant des tapes dans le dos, des « messieurs » contents d'acheter d'un verre le privilège d'une conversation de cinq minutes, et enfin la gloire, le public hurlant, les finishs en trombe, le « gagnant King » de l'arbitre, son nom dans les colonnes sportives le lendemain.

C'était le bon temps ! Mais maintenant il comprenait, de sa façon lente et ruminante, qu'il avait descendu les vieux. Lui, avait été la jeunesse qui monte, eux l'âge qui baisse. Pas surprenant que cela eût été si facile, eux, avec leurs veines gonflées et leurs os fatigués jusqu'aux moelles par les nombreux combats ! Il se rappelait le jour où il avait mis knock-out le vieux Stowsher Bill à Ruschcutters Bay, et comment le vieux Bill avait pleuré comme un enfant, après, dans le vestiaire. Peut-être Bill devait-il son loyer, peut-être avait-il à la maison une femme et des gosses. Ou peut-être avait-il eu envie de manger un bifteck. Bill s'était admirablement battu et avait encaissé une correction incroyable. Il comprenait, maintenant qu'il y avait passé lui-même, que Stowsher Bill s'était battu, il y avait vingt ans, pour un enjeu plus important que le jeune Tom King qui, lui, se battait pour la gloire, et pour un argent facile à gagner. Pas étonnant si Bill avait pleuré dans le vestiaire !

Enfin ! un homme n'avait en lui qu'un nombre limité de combats : c'était la règle implacable. Tel homme pouvait avoir en lui une centaine de combats durs, tel autre une vingtaine seulement ; mais chacun, en raison de la qualité de ses fibres, n'en avait qu'un nombre bien déterminé. Quand il les avait livrés, il était fini. Oui, il avait eu en lui un nombre supérieur à celui de la majorité, et il avait eu plus que sa part de ces combats durs et acharnés qui font travailler le cœur et les poumons au point d'éclater presque, qui détruisent l'élasticité des artères, qui raidissent les muscles, si souples autrefois, qui déprime les nerfs, qui fatiguent le cerveau et les os par le sursaut d'effort et l'excès d'endurance. Oui, il avait mieux fait que la plupart des autres, car aucun de ses anciens partenaires n'existait plus. Il était le dernier de la vieille garde. Il les avait tous vu abattre et avait aidé lui-même à en abattre quelques-uns.

... Mais ce soir ce fut elle qui l'osa, en le prenant avec ses deux mains et en l'obligeant à se pencher vers sa figure.

On l'avait mis en présence des vieux et il les avait descendus les uns après les autres, riant quand ils pleuraient dans le vestiaire, comme Stowsher Bill. Maintenant, c'était un vieux lui-même, et on l'opposait aux jeunes. Voilà ce type, ce Sandel, il était venu de la Nouvelle-Zélande où il était renommé; mais en Australie, personne ne le connaissait, et on le matchait contre le vieux Tom King. Si Sandel donnait bien, on lui opposerait de meilleurs adversaires pour des bourses plus importantes, et on pouvait donc compter qu'il livrerait une rude bataille, car il avait tout à y gagner : argent, gloire et carrière.

Tom King était le vieux chêne qui barrait la route de la fortune et qu'il fallait abattre. Lui-même n'avait pas autre chose à gagner que trente livres pour payer son loyer et les commerçants.

(*A suivre.*)

JACK LONDON.

(Dessins inédits de Casey.)

PROPOS D'UN SPORTSMAN

Les champions de l'indigestion

Décidément, en matière de sport, nous en tenons pour l'indigestion. Il nous faut la nourriture sinon saine, au moins abondante, annoncée sur les prospectus des Etablissements de l'Etat.

Les deux derniers exemples datent d'hier.

D'un côté, la course cycliste de six jours déroule pendant 144 mortelles heures son absence de péripéties, tel un serpent qui déroule ses anneaux, paresseusement enfoui sous les étoffes d'une ménagerie.

Tout le monde applaudit, tout le monde est content. Des braves gens qui ne donneraient pas 50 francs pour faire résoudre le problème de la stabilité en aéroplane, offrent à tour de bras 100 francs, 500 francs, 1.000 francs, afin de voir un coureur de primes figurer un vague emballage contre des camarades un peu fatigués, tout comme lui. Les coureurs arrivent au bout de leur semaine anglaise. Quelques tours à petite vitesse, un lot quelconque et médiocre de sprinters, tel qu'en offre une quelconque réunion dominicale Mais cela dura six jours, six nuits. Les spectateurs ont pu, pour leur argent, rester dix heures de suite au vélodrome. Ils sont heureux.

Voici au contraire le match de boxe Sam Langford-Curran. Cette fois nous en avons pour sept secondes. C'est du sport sincère on ne peut pas en douter. D'un coup de poing, qui à lui seul, vaut trois courses de six jours et trente tournois de lutte, Langford fait écrouler son adversaire.

Le public hurle. Il n'en a pas eu pour son argent. Il est pour le tarif horo-kilométrique, et il trouve que la course, la petite course, lui revient trop cher.

Ainsi jadis les restaurateurs, dans les restaurants populaires à 1 fr. 15, mettaient six plats. C'étaient six mauvais plats et l'ensemble ne faisait pas un plat réel, ni en qualité ni en volume. Mais le menu était somptueux, et l'âme, à défaut de l'estomac, était satisfaite.

Allons-nous en arriver là en sport? Que voulaient donc les spectateurs du match? Eussent-ils mieux aimé que Langford se payât leur tête pendant une heure et leur fit voir une exhibition à la place d'un combat?

En réalité, nous sommes encore peu sportifs, parce que la plupart des spectateurs n'ont pas fait de sport. Ils vont là comme au spectacle des théâtres, et un spectacle, quelle que soit sa valeur, voit la jeune fille éprouver les premières difficultés pour son amour, sur le coup de 9 h. 15, sans jamais être mise à mort, ou épouser l'objet de ses rêves avant 11 h. 45, souvent même minuit trente!

C'est ce que n'avait pas compris Sam Langford.

WHIPPER.

AUTOMOBILE

La traversée des petites villes

Il faudrait trouver un système pratique de signaux.

Cette question de la circulation sur les routes donne naissance à toute une série de problèmes qu'il est urgent de voir solutionner de façon simple et pratique. Nous avons étudié déjà le projet établi par la Commission ministérielle de tourisme en ce qui concerne les mesures à prendre pour éviter les rencontres de voitures aux croisements des routes et nous avons fait voir que ce projet, parfait en son principe, est incomplet. Il est très bien de dire à quelqu'un : ici, tu auras le pas sur ton voisin, parce qu'il suit une route moins importante que la tienne. Encore faut-il lui dire comment il reconnaîtra l'importance de cette route par rapport aux autres qu'elle croise. Espérons que ce moyen sera bientôt trouvé et indiqué.

Il faudrait aussi faciliter aux touristes la traversée des petites villes. Dans les villages, c'est fait; Michelin a apposé à l'entrée et à la sortie des petites agglomérations des écriteaux donnant le nom de la localité; mais dans les villes, chefs-lieux de canton, sous-préfectures, qui comportent des rues plus ou moins enchevêtrées, tortueuses, la route que vous suivez perd tout caractère de route; elle devient une rue qui ressemble à toutes les autres rues; et vous vous y perdez. Demander son chemin à l'habitant, c'est s'exposer à être, volontairement ou non, mal renseigné. On vous dit, par exemple, de suivre le tramway qui vous conduira tout droit où vous voulez aller. Vous suivez et vous arrivez à une bifurcation. Faut-il prendre à droite, faut-il prendre à gauche? Vous demandez à un passant qui vous répond généralement : « Je ne suis pas d'ici » ou qui appelle un autre indigène et, entre eux, un long colloque s'établit pour savoir s'il vaut mieux prendre par la rue X et la rue Y que par les rues S et T.

Ne pourrait-on adopter le système que préconise M. Massard, conseiller municipal de Paris, et qui consiste à jalonner de signaux bien visibles, une voie centrale de la ville à traverser. A chaque croisement où une route qui conduit dans une ville voisine vient s'embrancher sur cette voie centrale, une plaque indique au touriste la nouvelle direction, qu'il n'aura qu'à suivre lorsqu'il y verra le nom de la localité vers laquelle il se dirige.

Et, grâce à ce système simple, peu coûteux, dont les réverbères, les poteaux de trolley ou les façades des maisons feraient les frais, le touriste, conduit pour ainsi dire par la main, irait sans hésitation, sans perte de temps, sans consultation avec l'habitant, là où il veut aller.

Le projet de M. Massard a été renvoyé à une commission pour étude. On sait, hélas, quel sort font aux propositions qu'elles reçoivent, ces commissions qui ont la maladie du sommeil à l'état endémique.

PAUL MEYAN.

LES DIMANCHES SPORTIFS DE LA V.G.A.

Nos prochains rallies automobiles

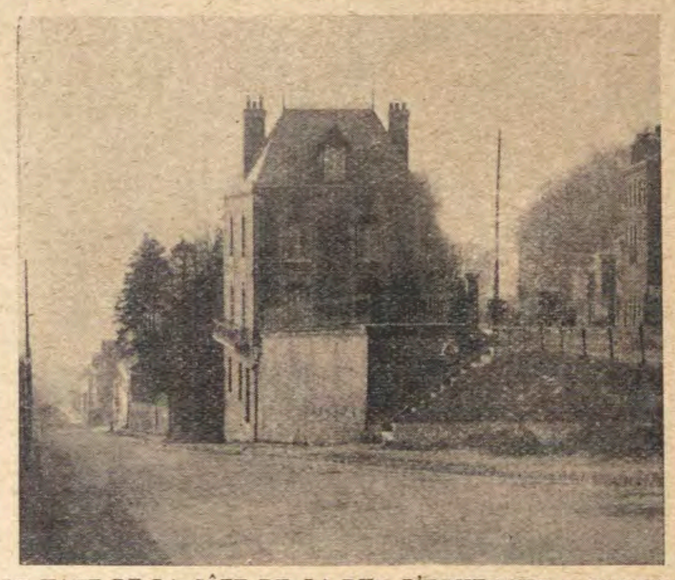
Paris-Rouen, Paris-Orléans et Paris-Amiens.

Voici les détails d'organisation de nos rallies automobiles et les réglements des épreuves sportives, qui compléteront chacun de ces rallies.

Paris-Rouen (126 kilomètres) 15 février.

Départ. — Les départs seront donnés entre 7 et 8 heures du matin, devant les bureaux de la *Vie au Grand Air*, 90, avenue des Champs-Elysées; ils seront espacés entre eux d'au moins une minute.

Itinéraire et contrôles. — Le premier contrôle est à Mantes, devant la gare du chemin de fer. La distance est de 50 kilomètres. Après Mantes, passer



LE HAUT DE LA CÔTE DE LA RUE D'ERNEMONT A ROUEN. Dans cette partie, la rampe est de 18 0/0. La longueur de la côte est de 700 mètres en ligne droite.

par Vernon, Gaillon et suivre la route numéro 182, jusqu'à Rouen. Entre Mantes et Rouen, les concurrents devront s'arrêter à un contrôle secret. L'arrivée se fera à l'entrée de la ville, où les contrôleurs indiqueront l'emplacement du garage-exposition (facultatif).

COURSE DE COTE (700 MÈTRES DE 6 A 18 0/0).

La course de côte se disputera dans la rue d'Ernemont, les départs seront donnés arrêtés, le conducteur à terre, à partir de 1 h. 30 après-midi.

Les concurrents sont repartis en cinq catégories :

1re catégorie : jusqu'à 1 lit. 500.
2e » : de 1 lit. 500 à 2 litres.
3e » : de 2 lit 001 à 2 lit. 500.
4e » : de 2 lit. 501 à 3 litres.
5e » : au-dessus de 3 litres.

Il n'y a aucune restriction concernant le nombre des voyageurs.

Les départs seront donnés dans l'ordre des catégories. Toute voiture ne répondant pas à l'appel de son numéro sera éliminée.

La course sera terminée à trois heures.

Le droit d'entrée est fixé à cinq francs par voiture. Les concurrents du rallie automobile sont inscrits d'office sans droit d'entrée supplémentaire.

Les engagements sont reçus au siège de l'Automobile-Club de Normandie, 16, quai de la Bourse, à Rouen, et dans les bureaux de la *Vie au Grand Air*, 90, avenue des Champs-Elysées, Paris. (Indiquer la marque de la voiture, la course, l'alésage et le nombre de cylindres du moteur).

Paris-Orléans (114 kilomètres) 1er mars.

Départ. — Comme pour Paris-Rouen.

Itinéraire et contrôles. — Le premier contrôle est à Etampes (50 kilomètres) gare du chemin de fer, suivre la route numéro 20 par Angerville, Toury et Artenay. Contrôle secret entre Etampes et Orléans.

COURSE DE 500 MÈTRES

La course de 500 mètres se déroulera sur le quai de la Madeleine, entre 1 h. 30 et 3 heures après-midi.

A 60 mètres avant l'arrivée, les concurrents devront s'arrêter, accomplir un demi-virage et finir le parcours en marche arrière.

Pour le reste, comme dans la course de Rouen.

Les engagements sont reçus au siège de l'Aéro-Club du centre, place du Martroi, Orléans et dans les bureaux de la *Vie au Grand Air*.

Paris-Amiens (126 kilomètres) 15 mars.

Départ. — Comme pour Paris-Rouen.

Itinéraire et contrôles .— Le premier contrôle est à Clermont-sur-Oise (60 kilomètres), gare du chemin de fer, suivre la route numéro 16 jusqu'à Amiens. Entre Clermont et Amiens, contrôle secret.

COURSE EN HUIT.

Une course de vitesse se disputera dans le parc de la Hotoie, où toutes les voitures concurrentes devront être réunies dès une heure après midi. La course aura lieu entre 1 h. 30 et 3 heures.

Pour le reste, comme dans la course de Rouen.

Les engagements sont reçus au siège de l'Automobile-Club de Picardie, 10, rue Alphonse Paillat, et dans les bureaux de la *Vie au Grand Air*.

P. M.

RÉSULTATS TECHNIQUES

DU 19 AU 26 JANVIER

AÉRONAUTIQUE

MARDI 20 JANVIER. — Le Caire. — Le ballon « France », piloté par MM. Schneider et Bienaimé, parti du Caire, atterrit aux confins du désert de Tripoli.

JEUDI 23 JANVIER. — Wadi-Halfa. — Marc Pourpe parti de la station 6, arrive à Wadi-Halfa.

VENDREDI 23 JANVIER. — Derr. — Marc Pourpe vole de Wadi-Halfa à Derr.

CYCLISME

DIMANCHE 25 JANVIER. — Palais des Sports. — *Match Pouchois van Bever* : 1. Pouchois, qui gagne les deux manches. *Grand Match Franco-Américain* : 1. Grenda, 2. Lapize, 3. Fogler, 4. Engel, 5. Moran, 6. Comès. *Match de demi-fond*, première manche (5 kilomètres) : 1. Serès en 4 m. 13 s. 4/5. Deuxième manche (40 kilomètres) : 1. Darragon en 33 m. 39 s. 2/5. 2. Sérès à 3 tours.

BOXE

SAMEDI 25 JANVIER. — Paris. — Sam Langfort bat O. Curran par knock-out en 1 round. Marcel Thomas bat Niémen aux points.

FOOTBALL-ASSOCIATION

DIMANCHE 25 JANVIER. — Lille. — Le match France-Belgique est gagné par le Onze Français par 4 buts à 3.

DIMANCHE 25 JANVIER. — Le Patronage Olier bat la Jeunesse Athlétique de Montrouge par 4 buts à 1.

COURSE A PIED

DIMANCHE 25 JANVIER. — A Vaucresson. — *Prix Goury* : 1. Salomez, 2. Henrich, 3. Laboureyas. — A Viroflay. *Criterium* du *Comité de Paris* : 1. Bonvicini, 2. Dudant, 3. Teyssedou.

HIPPISME

MARDI 20 JANVIER. — Nice. — *Prix du Casino municipal* (steeple handicap, 3.500 mètres 8.000 francs) : 1. Montmartre à M. J.-D. Cohn (G. Mitchell), 2. Va Tout, 3. Tripot II. P. M. : gag. 12 fr., pl. 8 fr. 50, 12 fr. 50

DIMANCHE 25 JANVIER. — Pau. — *Prix du Cercle anglais* (haies handicap, 3.900 mètres 5.000 francs) : Sainte Freya à M. H. Rigaud (A. Carter), 2. Ondée II, 3. Bise. P. M. : gag. 43 francs; pl. 17 francs, 63 fr. 50, 26 francs.

Prix de la Société des steeple-chases de France (3.400 mètres 4.000 fr.) : 1 Phébus à M. Ch. Liénard (Head), 2. Invocation, 3. Siva II. P. M. : gag. 16 fr. 50; pl. 9 fr. 50, 24 fr. 50, 13 francs.

TIR

VENDREDI 23 JANVIER. — Réunion de la Société l'*Assaut au Pistolet* (tir aux balles Devillers). — Gagnants des poules : Rumeau, comtesse Labordère, Coutand-Delpech, Mme Devillers. 241 balles sur 350 ont touché les adversaires en présence.

VOULEZ-VOUS GAGNER UNE AUTOMOBILE?

Si oui, prenez part à notre Grand Concours du Champion doté de 20.000 francs de prix.

Ce concours, extrêmement simple, est ouvert à tous nos lecteurs. Le premier prix est constitué par un torpedo 10-12 chx, Doriot-Flandrin-Parant.

Voir page V des feuilles de garde le quinzième bon. Nous tenons à la disposition de nos lecteurs qui veulent participer au Grand Concours du Champion, les numéros contenant les quatorze bons précédents, moyennant la somme de 8 fr. 75.

SAM LANGFORD

Le champion du monde des poids lourds, Sam Langford, a prouvé une fois de plus sa puissance samedi dernier, en knock-outant le colosse Anglais P.-O. Curran en 6 secondes 4/5.

P.-O. CURRAN

Le portrait de ce poids lourd intéressera ceux qui assistaient au match Sam Langford-P.-O. Curran, car ceux-ci n'eurent guère le temps de distinguer les traits de ce pugiliste... couché.

UN COMBAT RAPIDE

Samedi dernier, à Luna-Park, le Wonderland avait organisé le match Sam Langford-P.-O. Curran. Certes, il ne faisait de doute pour personne que le prodigieux nègre réussirait à vaincre son adversaire, mais il était intéressant de savoir de quelle façon il le ferait. L'Anglais, au cours de toute sa carrière, n'était en effet jamais allé à terre. Il n'avait pas perdu pour attendre ! Après un crochet du gauche, puis du droit, il s'écroula sur le sol, knock-out ! La rencontre avait duré 6 secondes 4/5. Ce fut une stupéfaction ! Certains protestèrent, ils eurent tort, car rien ne pouvait mieux prouver la sincérité du combat et ils n'auraient pas dû oublier que certains matches tout aussi importants ne furent pas plus longs : c'est ainsi qu'en 1902, Battling Nelson battit William Rossler en 2 secondes, que Dal Hawkins knock-outa Martin Flaherty en 4 secondes (1897), qu'Harry Pigeon mit hors de combat Billy Lambert en 6 secondes, que Bill Doherty triompha de G. Cooper en 5 secondes (1896), que Terry Mac Govern mit knock-out en moins d'une minute Pedlar Palmer (1899) pour le championnat du monde des poids bantams et qu'enfin 1 m. 13 s. suffirent à Georges Carpentier pour abattre Bombardier Wells, à Londres.

UN HEADING

Dimanche dernier, à Lille, s'est disputé le onzième match entre les équipes représentatives de la Belgique et de la France. Le team français remporta la victoire marquant 4 buts contre 3.

UN COUP DE PIED DE CHAYRIGUÈS

Plus de 5.000 spectateurs s'étaient rendus sur le terrain de l'Olympique lillois. L'équipe belge se montra, dans les trois lignes, supérieure à la nôtre, seul, son gardien de but, Leroy, fut mauvais; de plus, blessé à la main, il dut quitter le terrain vers la fin du match. Chayriguès, le fameux gardien de but du Red Star, fut étourdissant de sang-froid et d'adresse. C'est à lui que revient une grande part de notre succès.

LA FRANCE BAT LA BELGIQUE EN ASSOCIATION

La France a joué dimanche dernier, à Lille, sa première partie internationale de la saison, contre la Belgique.

Toutes les compétences étaient d'accord pour reconnaître l'excellent choix de nos sélectionneurs, mais, cependant, malgré la belle allure de notre team, et les progrès que nous avons indiscutablement accomplis, nous étions loin de nous attendre à une victoire de nos nationaux, tant les Belges se sont récemment affirmés comme étant de la classe des meilleures équipes continentales.

La chance nous a favorisé, le fait n'est pas niable ; les buts marqués par les nôtres résultèrent plus de la maladresse de nos adversaires que de notre propre initiative. Il est certain que si Chayriguès avait permuté avec Leroy dans les buts, nous aurions été copieusement battus. Alors que notre gardien de but fit des prouesses, celui de Belgique, surpris par deux fois par les bonds désordonnés d'une balle légère, rebondissant exagérément sur un terrain gelé et inégal et, de plus, harcelé par nos fougueux avants, perdit la tête et laissa échapper le ballon, alors qu'avec un peu plus de sang-froid, il aurait pu le sortir de ces situations difficiles, certes, mais non désespérées.

C'est donc par 4 buts à 3 que nous avons triomphé. Résultat heureux, je le répète, mais la partie a été pleine d'enseignements pour ceux qui auront la charge de guider nos internationaux dans les futures rencontres.

Il est un fait certain, c'est que nous avons, dimanche, prouvé l'amélioration de notre football. Par moments, nos combinaisons à ras de terre furent très près de la perfection. Les joueurs se dédoublent mieux, mais se placent encore très mal pour recevoir les passes, et surtout pour intercepter celles de l'adversaire. Nous dribblons plus adroitement que nos voisins les Belges, mais, malheureusement, plusieurs de nos équipiers ont une tendance à pousser trop loin leur action personnelle. Bref, notre Onze, pourra très bien faire lorsqu'il sera complètement au point. Cette « première » paraissait manquer de quelques répétitions. Les répliques ne tombaient pas. Dans l'ardeur de la bataille, souvent nos hommes bafouillèrent, c'est-à-dire vinrent en contact par excès de zèle, gênant quelquefois le voisin qui se trouvait mieux placé pour agir.

Plus ordonnée, plus méthodique était l'équipe belge. Déjà victorieuse, cette saison, de l'Allemagne et de la Suisse, elle aborda la partie contre nous avec une grande confiance. En huit minutes, elle nous avait déjà rentré deux buts. Allions-nous à l'écrasement? On pouvait le croire, car nos joueurs français se démoralisent généralement dans de telles circonstances. Il n'en fut rien. Nos hommes réagirent, comblèrent ce lourd handicap, prirent un moment la tête, se virent rattrapés à la mi-temps, et, enfin, terminèrent la partie par une vigoureuse attaque qui leur donna le winning-goal.

Il est à noter que cette rencontre se disputait à Lille.

C'est la première fois que la capitale se voit enlever le spectacle d'un match internations au profit de la province. Cette tentative de décentralisation a obtenu le plus grand succès. L'organisation était parfaite, la recette plus que satisfaisante, et la réception faite aux joueurs et aux officiels par la Municipalité de Lille et par les Amis de la Capitale du Nord revêtit le caractère des grandes solennités. Bref, un succès complet pour nos nationaux et pour le football association qui, petit à petit, conquiert non seulement le public, mais aussi les pouvoirs publics. Nous devons en être fiers.

L. Lonbar.

LA CHUTE DE LOTTERY DANS LE GRAND NATIONAL DE 1840

C'est dans le Grand National de Liverpool de 1840, que le fameux Lottery fit sa première chute, il accrochait le mur en pierres et tombait lourdement. Sa chute était suivie par celles de Columbine, The Nun et Seventy Four.

UN FAMEUX STEEPLE-CHASER

PAR RENÉ RIONDET

En relatant l'autre jour les incidents qui ont marqué le premier Grand National disputé à Liverpool en 1839, nous nous sommes bornés à citer le nom du vainqueur, Lottery, et celui de son jockey, Jem Mason.

Tous deux méritent plus qu'une simple mention : dans l'esprit des sportsmen anglais, ils personnifient, cheval et cavalier, l'une des plus admirables associations qui aient jamais franchi obstacles de steeple-chase.

Lottery est né en 1830 chez M. Jackson. A l'âge de quatre ans, alors qu'il ne s'appelait pas encore Lottery, il disputa deux modestes courses plates. pour remporter une victoire. Puis, après quelques vicissitudes, il échoua en 1836 à la foire d'Horncastle.

Là, malgré son apparence peu engageante, il fut remarqué par un fameux marchand de chevaux, M. John Elmore; celui-ci, après l'avoir fait galoper et sauter, se trouva si satisfait de son essai qu'il n'hésita pas à l'acheter à son éleveur pour la somme de 3.000 francs.

Or, M. John Elmore venait justement de s'assurer les services de Jem Mason. Ce dernier, dont le père était aussi marchand de chevaux, avait vécu en selle dès son plus jeune âge; à quinze ans, il fut engagé comme dresseur par un M. Tilbury, qui pratiquait en grand le commerce des chevaux de chasse. C'est alors qu'il commença à se rompre à la pratique de l'obstacle en suivant régulièrement toutes les chasses de la région.

Au cours d'une de ces sorties, sa façon habile et audacieuse de monter attira l'attention d'un sportsman, lord Frederick Beauclerc, qui lui proposa de piloter son cheval, The Poet, dans le steeple-chase de Saint-Albans qui était à cette époque l'event le plus important des courses d'obstacles à travers la campagne.

Jem Ma on se tira à merveille de cette épreuve et la victoire qu'il remporta le mit en vedette auprès de ceux qui connaissaient le caractère impétueux et difficile de The Poet.

Aussi, à quelque temps de là, lorsque M. Elmore eut besoin d'un jockey-entraîneur, il s'adressa immédiatement à Jem Mason. C'est ainsi que ce dernier eut à entreprendre le dressage sur les obstacles de la nouvelle acquisition de son propriétaire, ce fameux Lottery, qu'il devait, au cours des années suivantes, conduire si souvent au succès.

Les débuts de Lottery dans la spécialité se firent en 1838 à Saint-Albans; ils furent marqués par une place de troisième, performance qui apparut excellente parce que le cheval n'était pas très bien le jour de la course. D'ailleurs, six semaines plus tard, il remporta son premier succès devant un bon lot, à Barnet.

Puis, après quelques victoires plus ou moins importantes, nous arrivons à son triomphe dans le Grand National de 1839, triomphe auquel nous avons fait allusion dans notre dernière chronique.

Ce trophée apporta un grand changement dans la vie de Jem Mason ; non seulement il consacra définitivement ses qualités de grand jockey, mais encore il lui trouva une excellente épouse; en effet, le propriétaire de Lottery, dans sa joie, n'hésita pas à lui accorder la main de sa fille, miss Elmore,

Pendant le reste de la saison, Lottery et Jem Mason poursuivirent la série de leurs succès à Maidstone, à Cheltenham, à Stratford-sur-Avon, etc.

Une anecdote, se rapportant à un fait qui prit place à Stratfort-sur-Avon, montre à quel point le cavalier poussait la confiance qu'il avait dans son cheval et comment celui-ci, par une entente admirable, répondait à la foi de celui-là.

Il y avait, dans le parcours, un obstacle constitué par une barrière fixe, d'une hauteur de 1 m. 67, flanquée de chaque côté par des taillis élevés et assez épais. Les organisateurs supposaient que les concurrents n'oseraient pas sauter la barrière et perdraient un temps plus ou moins long à traverser les taillis.

Cependant, Jem Mason, dès qu'il l'aperçut, se dirigea tout droit sur la barrière et la fit franchir à Lottery, comme s'il s'était agi d'une simple haie. A ceux qui l'entouraient, à l'arrivée, pour le féliciter : « J'ai l'intention, expliqua-t-il, d'aller à l'Opéra ce soir; et je ne me souciais pas de risquer de m'égratigner la figure ».

C'est dans le Grand National de 1840 que Lottery fit sa première chute ; le poids commun était de 76 kilos, mais il avait une surcharge d'un peu plus de 3 kilos. Le train fut assuré à une allure excessivement rapide par Valentine, monté par son propriétaire M. Power: celui-ci, avait, en effet, parié une grosse somme d'argent qu'il serait le premier à sauter, d'après les uns, le brook qui s'appelle maintenant le Valentine's Brook, d'après les autres, le mur en pierres, qui s'élevait juste en face des tribunes.

Quoi qu'il en soit, Valentine et Lottery arrivèrent presque de front, devant le mur en pierres; mais, tandis que le premier franchissait l'obstacle, Lottery accrochait et tombait lourdement, chute immédiatement suivie par celles de Columbine. The Nun et Seventy Four.

Cet accident n'eut pas d'autre conséquence fâcheuse pour nos héros, qui poursuivirent encore pendant deux saisons entières le cours de leurs exploits à Dunchurch, Leamington, Cheltenham, Stratford et autres lieux.

Mais, petit à petit, les organisateurs se mirent, pour combattre cette invincibilité, à introduire dans les conditions de leurs épreuves des surcharges de plus en plus sévères.

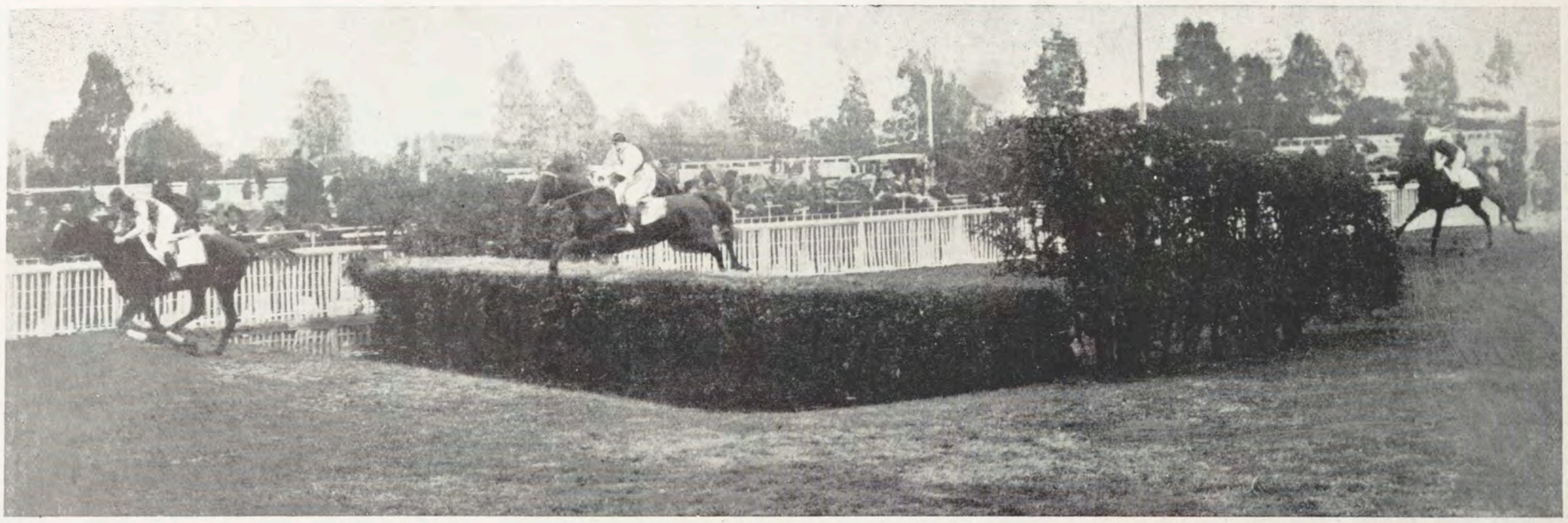
Cependant, la valeur de Lottery était telle que ces désavantages ne l'empêchaient pas de s'affirmer. Un jour, à Cheltenham, notre fameux steeple chaser devait se mesurer, sous le fardeau de lourdes surcharges, avec les meilleurs spécialistes d'Angleterre. Un sportsman, s'approchant du propriétaire, M. Elmore, lui dit : « vous n'allez pas faire courir votre vieux cheval avec ce poids-là; ce serait une véritable honte ». Au conseilleur, dont le type existe encore de nos jours, M. Elmore répondit : « Oui, ce qui est une honte, c'est qu'il ait à porter un tel poids; mais il partira et fera de son mieux, le pauvre vieux ». Puis, se tournant vers Jem Mason : « Tu n'as aucune chance, lui dit-il, mais laisse-le aller et continuer tant qu'il pourra ».

Le plus merveilleux de l'histoire, c'est que, ce jour-là, Lottery et Mason partirent en tête et finirent de même; volant sur les obstacles, ils distancèrent tous les concurrents et gagnèrent sans avoir été approchés.

Au cours de sa carrière, Lottery disputa cinq fois le Grand National de Liverpool; nous avons déja vu les deux premières, en 1839 et en 1840. En 1841, il y prit part avec 86 kilos, rendant ainsi 10 kilos à tous les adversaires; mais Jem Mason l'arrêta lorsqu'il vit qu'il n'avait plus aucune chance de gagner.

Il en fut de même en 1842, où les conditions de poids étaient exactement semblables. Enfin, en 1843, à l'âge de treize ans, Lottery parut pour la dernière fois dans la grande épreuve de Liverpool, qu'on avait transformée en handicap; il s'y classa septième avec 79 kilos, le cheval le moins chargé portant 70 kilos.

RENÉ RIONDET.



LE PRIX DU CASINO MUNICIPAL (steeple, handicap 3.500 mètres, 8.000 francs). — Nice, 20 janvier. La rivière. (Clichés de notre envoyé spécial.)
Grand Matin est parti très détaché; mais, après avoir longtemps mené, il fléchissait après le bull finch, et qui Montmartre, était deuxième au dernier tournant devant Va Tout et Tripot II, sautait en tête la claie finale. Il gagnait d'une longueur trois quarts, devant Va Tout et Tripot II.

HIPPISME

De Nice à Pau.

Le sport hippique ne chôme pas.

Le meeting de Nice est terminé, le second meeting palois est commencé; le meeting hivernal de trotting se poursuit. Cette énumération de faits dirait l'intérêt du sport, alors que la saison semble devoir être peu propice aux manifestations hippiques. Mais si Nice a pu terminer — et brillamment — son meeting, Pau a bien failli ne pouvoir donner le sien; il n'est qu'à Vincennes où la gelée soit des plus favorables aux vitesses, criterium éloquent des performances des trotteurs.

Nous avons vu gagner à Nice, au cours de la dernière réunion, ce Fronton Basque dont nous avions dit toute la qualité dans nos précédentes notes, et Montmartre, un pensionnaire de Charles Carter qui tient, comme ses compagnons d'écurie, une forme étonnante, cette forme qui valut à M. Liénart au cours du meeting, 154.950 francs de gains. M. Hennessy voyait se clore la liste sur un total de 107.949 francs pour ses couleurs, et M. A. Veil-Picard devait à une « guigne » vraiment noire de ne connaître que le chiffre modeste de 52.850 francs. C'est déjà quelque chose dira-t-on; c'est peu, en somme, pour une écurie dont les nominations, pour l'ensemble des réunions niçoises, étaient des plus nombreuses.

Cette bonne forme de l'entraînement Charles Carter se manifesta à nouveau à Pau, où Phébus remporta facilement le steeple de cinquième série, son compagnon d'écurie Beni-Mered étant tombé au brook.

Sainte Freya avait fait triompher les couleurs de M. Rigaud dans le prix du Cercle Anglais. Il est vrai que l'énergie d'Alec Carter avait fait merveille dans a fin de course.

Encore seize jours et Auteuil ouvrira ses portes. C'est une agréable promesse. Mais nous devons craindre les surprises qu'elle nous réserve, La gelée a empêché le travail des chevaux dans la région parisienne il est évident que la forme des pensionnaires des écuries de Maisons et de Chantilly sera des plus imparfaites au début de la saison; et les chevaux qui furent à la peine dans le Midi pourraient bien être à l'honneur dans le Nord. C'est une hypothèse si vraisemblable que nous allons voir d'assez nombreux représentants des écuries du sud tenter un déplacement qui peut leur être profitable, si, pourtant, une nouvelle période de froid, à l'époque où le travail des écuries parisiennes reprend, ne vient arrêter, la mise en état de nos steeple-chasers, les entraîneurs sauront rapidement rattraper le temps perdu.

L'hiver rigoureux que nous aurons subi nous aura valu cependant de voir battre à Vincennes, un record depuis longtemps inattaqué. Celui d'Enoch. Halifax, a par deux fois, trotté les 3 000 et 2.800 mètres sur le pied de 1m. 25 s et une fraction. Performance remarquable qui fait du fils de Hetman et — faut-il le dire, tant paraît étrange le choix pour désigner une jument de demi-sang d'un nom aussi universellement connu, de Sarah-Bernhardt, le meilleur trotteur que nous ayons eu jusqu'ici. Les efforts du demi-sang méritaient d'être couronnés de succès. Ils le sont, Et nous n'avons plus rien à craindre dans les épreuves internationales.

STUART.

LE PRIX DES ŒILLETS (steeple, 3.400 mètres, 4.000 francs). — Nice, 20 janvier. L'arrivée.
Pyrrhus, après avoir attendu pendant la plus grande partie du parcours, se rapprochait au tournant et battait Prétendante par une longueur et demie. Alexandrie était troisième.

LE PRIX DU CERCLE ANGLAIS (haies, handicap, 5.000 francs). Pau, 25 janvier. — La haie des tribunes.
Après deux faux départs, Sir Peter, Carpe Diem, Apollo, Hallerie, Tanit II, Ekwanok et Bettina IV sont partis en tête. En face, L'Or en Barre venait dans le groupe des premiers.

L'ARRIVÉE DU PRIX DU CERCLE ANGLAIS
Dans les tournants, Sainte Freya, Bise et Ondée II se rapprochaient progressivement; à la distance, Sainte Freya passait et prenait l'avantage sur Ondée II. Bise finissait troisième devant Sir Peter.

Le Gérant : Charles GUYOT.

Imp. de la *Vie au Grand Air*. Imprimerie de Vaugirard, H.-L. MOTTI, Dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.